

OEUVRES COMPLÈTES

DU BIENHEUREUX,

A.-M. DE LIGUORI,

ÉVÊQUE DE S^TE-AGATHE DES GOTHES,

PUBLIÉES

PAR L'ASSOCIATION RELIGIEUSE ÉTABLIE A SOLESMES SOUS LA RÈGLE
DE SAINT-BENOIT.

TOME PREMIER:

OEUVRES ASCÉTIQUES,

VOIE DU SALUT. — RÉFLEXIONS PIEUSES SUR DIVERS POINTS DE SPIRI-
TUALITÉ. — MÉDITATIONS POUR HUIT JOURS D'EXERCICES SPIRITUELS.
— MAXIMES ÉTERNELLES. — RÉGLEMENT DE VIE D'UN CHRÉTIEN.



PARIS,

PARENT-DESBARRES, ÉDITEUR,

1ue de Seine. n. 48.

1854.

LA VOIE DU SALUT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Salut éternel.

I. L'affaire de notre salut est la plus importante de toutes; il ne s'agit rien moins que d'un bonheur sans fin ou d'une perte éternelle. De l'issue de cette grande affaire suivront infailliblement pour nous une félicité sans bornes, ou des tourments qui n'auront point de terme, une vie toujours heureuse ou une vie malheureuse à jamais. O mon Dieu ! qu'arrivera-t-il de moi ? Me sauverai-je ? Me damnerai-je ? il peut se faire que je sois sauvé ; il peut se faire que je sois réprouvé. Or, si ma réprobation est possible, pourquoi tarderais-je d'embrasser une vie qui m'assurerait des félicités éternelles ? Mon Jésus, vous êtes mort pour me sauver, et cependant que de fois je me suis perdu en vous perdant ! Ne permettez pas que je vous quitte désormais.

II. Gagner un procès, obtenir un poste, acquérir du pouvoir, ce sont là de grandes affaires au jugement des hommes ; cependant peut-on appeler grand ce qui finit avec le temps ? Un jour tous les biens de cette terre finiront pour nous : ou nous les laisserons, ou ils nous laisseront eux-mêmes. Il ne faut donc appeler

grande que la seule affaire de laquelle dépendent un bonheur ou un malheur éternels.

O Jésus! ô mon Sauveur! ne me chassez pas de devant votre face, comme je l'ai mérité. Je suis pécheur, il est vrai, mais tout mon cœur est dans l'affliction de vous avoir offensé, bonté infinie. Je vous ai méprisé naguère, mais aujourd'hui je vous aime plus que toutes choses. Désormais vous serez mon unique bien, mon unique amour. Ayez pitié d'un pécheur que le repentir amène à vos pieds, et qui demande à vous aimer. Qui, je vous ai beaucoup offensé, mais je veux vous aimer beaucoup. Que serais-je devenu si vous m'eussiez fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce? Au nom de la pitié qui a retenu votre bras, donnez-moi maintenant, Seigneur, la force de devenir un Saint.

III. Ranimons notre foi sur l'existence d'un enfer et d'un paradis éternels; l'un ou l'autre sera notre partage. Je savais, ô mon Dieu! qu'en me laissant aller au péché, je me condamnais à une éternité de supplices, et j'ai pu si souvent pécher et perdre votre grâce! Je savais que vous étiez mon Dieu, mon Rédempteur; et tant de fois, pour un misérable plaisir, j'ai pu m'éloigner de vous! J'en suis désolé, Seigneur, plus que de tous les autres maux; je me repens de vous avoir ainsi méprisé. Je vous aime par-dessus tous les biens, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Donnez-moi la force de vous être fidèle; et vous, Marie, mon espérance, prêtez-moi votre secours.

CHAPITRE II.

Le Pêché déshonore Dieu.

I. Le pécheur, quand il délibère s'il donnera ou s'il refusera son consentement au péché, prend, pour ainsi dire, en main la balance, et examine froidement lequel vaut le mieux de la grâce de son Dieu, ou d'un vil intérêt, d'un coupable plaisir, d'une aveugle vengeance. S'il consent à la tentation, que fait-il ? Il déclare que ce misérable plaisir vaut plus que la grâce de son Dieu. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que je vous ai tant de fois déshonoré en préférant à vous mes honteux penchants.

II. Si le pécheur échangeait son Dieu pour un amas de pierreries, pour la possession d'un royaume, ce serait certes le plus grand des maux, puisque Dieu vaut infiniment plus que tous les trésors et les royaumes de la terre ; mais il le perd pour bien moins que tout cela : il le donne pour une fumée, pour un peu de terre, pour un plaisir empoisonné qui s'évanouit tout aussitôt qu'on le possède. O mon Dieu ! comment ai-je pu tant de fois vous préférer des choses aussi viles, à vous qui m'avez tant aimé ? Mais voyez aussi, ô mon Rédempteur ! que maintenant je vous aime par-dessus tout, et que, parce que je vous aime, j'éprouve plus de regret de vous avoir perdu que si j'avais perdu tous mes biens, et même la vie. Par pitié, pardonnez-moi ; je ne veux plus me voir en votre disgrâce. Faites-moi plutôt mourir que de permettre que je puisse de nouveau vous offenser.

III. *O Dieu ! qui est semblable à vous ?* (Psalm. xxxiv. 10.) Quel bien peut-on vous comparer, à vous, bien infini ? Comment ai-je pu vous abandonner pour

LA VOIE

me jeter à de vils objets que m'offrait le péché? Toute mon espérance, ô mon Jésus! est dans votre sang précieux! Vous avez promis d'exaucer quiconque s'adresse à vous. Je ne vous demande pas les biens de la terre, j'implore seulement le pardon de toutes mes offenses, que je déteste plus que tous les maux. Je vous demande la persévérance dans votre grâce jusqu'à la mort. Je désire votre saint amour; que mon ame devienne tout embrasée de la reconnaissance de vos bontés. Exaucez ces vœux, ô Seigneur! Que je vous aime toujours en cette vie et en l'autre; après cela, faites de moi ce qu'il vous plaira. Mon Dieu, mon unique bien, que je ne vous perde plus! Marie, mère de mon Dieu, exaucez-moi encore, obtenez que je sois toujours à mon Dieu, et mon Dieu toujours à moi.

CHAPITRE III.

Patience avec laquelle Dieu attend le pécheur.

I. Y a-t-il quelqu'un au monde qui use d'une aussi grande patience avec ses égaux que Dieu daigne le faire avec nous, ses créatures, lorsqu'après tant d'offenses il nous supporte et nous attend à pénitence? O mon Dieu! si j'eusse fait à un de mes frères, ou même à mon père, les injures que je vous ai faites, pour combien de temps n'aurais-je pas été chassé de leur présence? Ayez pitié de moi, Père des miséricordes, et ne me rejetez pas de devant votre face.

II. Le sage, parlant au Seigneur, dit : « Vous avez pitié de tous, parce que vous pouvez tout; vous dissimulez les péchés des hommes pour leur donner le temps de faire pénitence. » (*Sap.* xi. 23.) Les hommes dissimulent

les injures qu'ils reçoivent, ou parce qu'ils sont chrétiens, et savent que ce n'est point à eux de punir ceux qui les offensent, ou parce que, dans leur impuissance, ils n'ont pas la force de se venger. Mais vous, ô mon Dieu! il ne tient qu'à vous de venger votre infinie majesté. Pour peu que vous le désiriez, vous le pouvez; et cependant vous attendez. Les hommes vous méprisent, ils vous font des promesses, après quoi ils vous trahissent, et l'on dirait que vous feignez de ne pas voir, comme si vous vous mettiez peu en peine de votre honneur. C'est ainsi, Seigneur, que vous vous êtes conduit à mon égard. Mon Dieu, bonté infinie, je ne veux plus vous outrager; je ne veux plus vous contraindre à me châtier. Voudrais-je donc attendre que vous m'eussiez abandonné et condamné à l'enfer? Je déplore, ô mon souverain bien! tous les dégoûts que je vous ai donnés. Que ne suis-je tombé mort avant de vous offenser pour la première fois! Vous êtes mon Seigneur, vous m'avez créé, m'avez racheté au prix de votre mort, vous seul méitez d'être aimé, et c'est vous seul que je veux aimer.

III. O mon ame! comment as-tu pu être aussi ingrate et aussi téméraire à l'égard de ton Dieu? Tandis que tu l'offensais, il pouvait te frapper de mort subitement, et t'envoyer en enfer; il t'a attendue. Au lieu de te punir, il t'a conservé la vie, il t'a comblée de biens. Et toi, loin de l'en remercier, loin d'aimer une si grande bonté, tu continuais à l'offenser. A cette heure, je devrais être dans l'abîme éternel, sans pouvoir plus me repentir, ni vous aimer jamais. Grâces vous soient rendues, Seigneur, qui m'avez tant attendu. Puisqu'il m'est encore donné de le faire, je me repens, je reviens à vous, pardonnez-moi. Mère de Dieu, ô Marie! aidez-moi de votre intercession.

CHAPITRE IV.

Il faut mourir.

I. *Il faut mourir*, paroles terribles ! *Il faut mourir*, la sentence en est portée. *Il est statué que tous les hommes mourront une fois.* (Heb. 1x. 27.) Vous êtes homme, vous devez donc mourir. S. Cyprien dit quelque part : Chacun de nous naît portant à son cou le nœud qui doit l'étrangler, et que d'heure en heure ce nœud se resserre davantage. Insensé celui qui voudrait se flatter qu'il ne mourra pas. Il n'est pas de pauvre qui ne puisse, avec quelque ombre de raison, supposer qu'il deviendra riche, il n'est point de vassal qui ne puisse, sans trop de folie, porter ses regards sur une couronne; mais éviter la mort, qui peut raisonnablement se le promettre ? L'un meurt jeune, l'autre meurt vieux; mais enfin tous deux descendent dans la tombe. Je dois donc aussi mourir un jour, et entrer dans l'éternité. Mais quelle éternité ? Heureuse ? Malheureuse ? Jésus, mon Rédempteur, sauvez-moi !

II. De tous ceux qui vivaient sur cette terre il y a cent ans, pas un n'existe aujourd'hui. Les plus grands, les plus célèbres princes ne sont plus; à peine reste-t-il d'eux un souvenir, et quelques ossements au fond d'un mausolée. O mon Dieu ! faites-moi bien comprendre la folie de ceux qui aiment les biens d'ici-bas, et qui, dans leur aveuglement, les préfèrent à vous. Je sens, hélas ! que cette folie est encore la mienne: faites que je la connaisse de plus en plus.

III. Dans cent ans au plus, mon cher lecteur, ni vous qui lisez ce livre, ni moi qui l'écris, nous ne se-

rons plus sur la terre; tous nous serons rendus dans la demeure de l'éternité. Il viendra un jour, une heure, un moment qui sera le dernier pour vous et pour moi : cette heure, ce moment, Dieu les a déjà fixés. Comment donc pouvons-nous penser à autre chose qu'à aimer ce Dieu qui nous jugera alors ! O mon Jésus ! ô mon juge ! que sera-ce de moi, quand il me faudra comparaître devant vous, et vous rendre compte de toute ma vie ? Pardonnez-moi, miséricorde infinie, avant que je sois arrivé à cet instant qui décidera de mon sort. Refuge des pécheurs, ô Marie ! ayez pitié de moi !

CHAPITRE V.

A la mort on perd tout.

I. Le jour de la mort est appelé dans l'Écriture le jour de *la Perdition* (Deut. xxix. 21.), parce qu'en ce jour l'homme perd tout ce qu'il a acquis durant sa vie, honneurs, amis, richesses, royaumes et seigneuries. Que sert donc d'acquérir toute la terre, si à la mort il faut tout laisser ? Tout reste là, sur le lit du moribond. *Y a-t-il un seul roi*, disait S. Ignace à S. François-Xavier, lors de la conversion de ce dernier, *y a-t-il un seul roi qui ait jamais emporté dans l'autre monde un fil de pourpre en signe de sa puissance ?* Y a-t-il un riche qui ait pu en mourant conserver une seule pièce de monnaie, ou un seul esclave pour le servir. A la mort, on laisse tout. L'ame entre seule dans l'éternité, avec la seule compagnie de ses œuvres. Malheur à moi ! Où sont-elles ces œuvres qui doivent m'accompagner dans l'éternité bienheureuse ? J'en vois bien quelques unes ; mais ce sont précisément celles qui m'ont fait mériter l'enfer.

II. Les hommes viennent au monde dans des conditions inégales ; l'un naît riche, l'autre pauvre ; celui-ci noble, celui-là plébéien. Quand il s'agit d'en sortir, la mort les égalise tous. Entrez dans un cimetière, et voyez si parmi tant de cadavres vous pouvez distinguer qui fut maître, qui fut esclave, qui fut roi, qui fut sujet. *La mort*, comme dit Horace, *égale le sceptre au hoyau*. Que les autres, ô mon Dieu ! courent s'ils le veulent après les trésors de ce monde ; ma fortune à moi, ce sera votre grâce. Vous êtes mon unique bien pour cette vie et pour l'autre.

III. Tout ce qui est sur cette terre doit finir. Les grandeurs finiront, les misères finiront ; honneurs, ignominies, plaisirs, souffrances, tout aura un terme. Heureux à la mort, non celui qui fut comblé de richesses, de distinctions et de voluptés, mais celui qui supporta avec patience la pauvreté, les mépris et les peines. C'est alors que la consolation ne vient plus de la possession des biens de la terre, mais bien de ce que l'on a fait et souffert pour Dieu. Détachez-moi de ce monde, ô mon Jésus ! avant que la mort ne m'en détache ! Aidez-moi de votre grâce ; vous savez combien je suis faible. Ne permettez pas que je vous sois désormais infidèle, comme je le fus par le passé. Je me repens, Seigneur, de vous avoir méprisé tant de fois. Dans ce moment, je vous aime plus que tous les biens, et je veux perdre mille fois la vie plutôt que votre grâce. Cependant l'ennemi de mon salut conspire toujours contre moi ; par pitié, ne m'abandonnez pas ; ne souffrez plus que je me sépare de votre amour. O mon espérance ! ô Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE VI.

La grande pensée de l'éternité.

I. S. Augustin appelait la pensée de l'éternité *la grande pensée*. C'est cette pensée qui a envoyé tant de solitaires peupler les déserts, qui a captivé dans le cloître tant de religieux, jusqu'à des rois et des reines; qui a encouragé tant de martyrs à finir leur vie dans les tourments. Ils voulaient acquérir l'éternité bienheureuse du paradis, éviter l'éternité malheureuse de l'enfer. Le vénérable Jean d'Avila convertit une dame avec ces deux seules paroles : *Madame*, dit-il, *pensez toujours à ces deux mots : TOUJOURS, JAMAIS*. Un religieux s'enferma dans un tombeau pour penser continuellement à l'éternité; et là, sans cesse il faisait entendre cette acclamation : *Eternité! éternité!* Oh! si je ne vous avais jamais offensé. O mon Dieu! que de fois je l'ai méritée cette éternité de l'enfer! Donnez-moi la douleur de mes péchés; ayez pitié de moi.

II. Le même père Avila disait que quiconque croit à l'éternité et ne devient pas un saint mérite d'être enfermé avec les insensés. Quand un homme se bâtit un maison, il s'étudie à la rendre saine, belle et commode, et il dit : Je me donne cette peine parce que je dois demeurer dans cette maison toute ma vie; mais quand il s'agit de la maison de l'éternité, tout au plus si l'on y pense. Quand nous serons arrivés à l'éternité, il ne s'agira plus de demeurer dans une maison plus ou moins commode, plus ou moins agréable; il s'agira d'habiter ou un palais de délices ou un abîme de tourments. Et pour combien de temps? Non pour quarante ans, non pour cinquante ans,

LA VOIE

mais pour toujours, tant que Dieu sera Dieu. Les saints ont cru faire peu en passant leur vie entière dans la pénitence, la prière et les bonnes œuvres; et nous, que faisons-nous? O mon Dieu! déjà tant d'années passées, la mort approche, et avec tout cela, qu'ai-je fait pour vous? Donnez-moi la lumière; donnez-moi la force de vous consacrer au moins les jours qui me restent. Je veux maintenant vous aimer autant que je vous ai offensé.

III. *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (Phil. II. 12.) Pour se sauver, il faut trembler de se perdre et redouter non pas tant l'enfer que le péché, qui seul peut conduire à l'enfer. Quiconque redoute le péché fuit les occasions dangereuses, se recommande fréquemment à Dieu, prend les moyens de se conserver en grâce. Celui qui agit ainsi se sauve; autrement le salut est moralement impossible. Écoutons ce que dit S. Bernard : *Quand il s'agit d'assurer une éternité, on ne saurait chercher trop de sécurité.* O mon Rédempteur! ma sécurité, c'est votre sang. Mes péchés m'avaient perdu; vous m'avez offert le pardon si je me repentai. Je me repens donc de tout mon cœur d'avoir offensé votre infinie bonté: je vous aime, ô mon souverain bien! plus que tous les biens. Je vois que vous voulez me sauver: je le veux aussi pour vous aimer éternellement. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE VII.

De la mort de Jésus-Christ.

I. Comment croire que le Créateur ait bien voulu mourir pour les hommes, ses créatures! Cependant il est nécessaire de le croire, puisque la foi l'enseigne ainsi.

Le concile de Nicée nous prescrit cette confession de foi : « Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, « Fils de Dieu, lequel pour nous, hommes, et pour notre « salut, s'est incarné, a été crucifié, a souffert et a été enseveli. » O Dieu d'amour ! s'il est vrai que vous soyez mort pour l'amour des hommes, serait-il possible que parmi les hommes il s'en trouvât un qui, tout en croyant ce mystère, n'aimât pas un Dieu si aimant ? Hélas ! Seigneur, je suis pourtant un de ces ingrats ; non seulement je ne vous ai point aimé, mais mille fois, pour de vains et perfides plaisirs, j'ai renoncé à votre grâce et à votre amour.

II. Vous êtes mort pour moi, ô mon Seigneur et mon Dieu ! Comment ai-je donc pu, malgré cela, vous méconnaître et me déclarer contre vous ? Mais, ô Sauveur, c'est pour sauver ce qui était perdu que vous êtes venu sur la terre ; mon ingratitude ne peut donc me priver de l'espérance du pardon. Oui, mon Jésus, j'espère que vous me pardonnez toutes les injures que je vous ai faites, et je l'espère par cette mort que vous avez soufferte pour moi sur le Calvaire. Puissé-je mourir de douleur, mourir d'amour toutes les fois que je pense aux offenses que je vous ai faites et à l'amour que vous avez eu pour moi. Que dois-je faire, Seigneur, pour compenser mon ingratitude. Veuillez me rappeler sans cesse la mort cruelle que vous, ô mon Dieu ! avez voulu endurer pour moi, afin que je vous aime et que je ne vous offense plus.

III. Un Dieu est mort pour moi, et moi je pourrais aimer autre chose que Dieu ! Non, mon Jésus, je ne veux rien aimer que vous. Votre amour a été jusqu'à l'excès ; vous ne pouviez faire davantage pour m'obliger à vous donner mon cœur. Mes péchés vous ont contraint de me chasser de devant votre face, mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné ; je vois que vous avez en-

core pour moi des regards d'affection ; je sens que vous m'appellez toujours à votre amour. Je ne veux plus vous résister. Je vous aime , ô mon souverain bien ! je vous aime, ô Dieu digne d'un amour infini ! je vous aime, ô Dieu qui êtes mort pour moi ! Faites que j'abandonne tout, que j'oublie tout pour ne songer qu'à vous aimer , qu'à vous contenter , mon Rédempteur, mon amour, mon tout. O Marie ! mon espérance , recommandez-moi à votre Fils.

CHAPITRE VIII.

De l'abus de la miséricorde de Dieu.

I. Il est deux moyens dont se sert le démon pour séduire l'homme et pour le perdre. Après le péché, il le tente de désespoir au nom des rigueurs de la justice divine ; avant le péché, il l'encourage à offenser Dieu par la pensée de la céleste miséricorde. Ce dernier moyen de séduction perd beaucoup plus d'ames encore que le premier. *Dieu est miséricordieux* ; telle est la réponse des pécheurs obstinés quand on leur parle de conversion. *Dieu est miséricordieux*, mais, comme l'a dit sa divine mère, *sa miséricorde est pour ceux qui le craignent* ; le Seigneur use de miséricorde envers ceux qui craignent de l'offenser, et non à l'égard de ceux qui se servent de ses miséricordes pour l'outrager davantage. Je vous remercie, Seigneur, de la lumière que vous m'avez donnée pour connaître la grande patience dont vous avez usé envers moi ; car, hélas ! je suis un de ceux qui se sont prévalu de votre bonté pour vous charger d'offenses.

II. *Dieu est miséricordieux* : sans doute , mais il est

uste. Les pécheurs voudraient qu'il fût miséricordieux, mais non juste; cela ne se peut; car si Dieu pardonnait toujours et ne punissait jamais, il manquerait d'équité. C'est pour cela que le père Avila disait que la patience de Dieu à souffrir qu'on se prévalût de sa bonté pour l'outrager davantage, ne serait pas bonté, mais manque de justice. Il doit punir l'ingratitude : après l'avoir supportée jusqu'à un certain degré, il doit l'abandonner au châtement. Ce châtement, Seigneur, je ne l'ai point encore éprouvé; autrement, je serais déjà dans les enfers, ou tout au moins plongé dans l'endurcissement. Mais non, je veux changer de vie, je ne veux plus vous offenser. Si j'ai eu le malheur de le faire par le passé, je le déplore de toute mon ame. A l'avenir, je veux vous aimer: et vous aimer plus que tous les autres, car vous avez usé, à mon égard, d'une patience dont vous n'avez pas usé envers les autres.

III. *On ne se moque pas de Dieu.* Cependant ce serait se moquer de Dieu que de vouloir continuer toujours à l'offenser et prétendre ensuite jouir de lui dans le Paradis. *L'homme recueillera ce qu'il aura semé.* (Gal. VI.) Qui sème les bonnes œuvres, recueille des récompenses; qui sème le péché, recueille le châtement. L'espérance de ceux qui péchent parce que Dieu pardonne, cette espérance est en abomination devant Dieu : *Spes illorum abominatio.* (Job. XI.) C'est cette coupable espérance qui provoque les châtements de Dieu, de même qu'un maître se verrait contraint de châtier son esclave, si celui-ci s'obstinait à lui manquer, parce qu'il est bon. C'est pourtant là ce que j'ai fait, ô bon Jésus ! C'est parce que vous êtes bon que je n'ai tenu aucun compte de vos commandements. J'ai fait le mal, je le confesse, je déteste toutes les offenses que j'ai commises contre vous. Désormais je vous aimerai plus que moi-même : je ne veux plus

vous déplaire. Quel malheur pour moi si j'allais encore vous irriter par le péché mortel ! Ne le permettez pas, Seigneur, faites-moi plutôt mourir. O Marie ! vous êtes la mère de la persévérance, venez à mon aide.

CHAPITRE IX.

La vie est un songe qui doit bientôt finir.

I. David dit que le bonheur de la vie présente est comme le songe d'un homme qui s'éveille. *Velut somnium surgentium*. C'est ainsi qu'apparaissent aux pauvres mondains, au moment de la mort, les grandeurs et les honneurs de ce monde; cette fortune dont ils s'imaginaient jouir s'évanouit pour eux comme les rêves du sommeil. Il était donc sage cet homme désabusé qui écrivit ces paroles sur une tête de mort : *Tout est vil aux yeux de celui qui pense à toi*. En effet, quiconque songe à la mort estime les biens de cette vie ce qu'ils sont, vils et passagers. Il ne saurait placer sur la terre ses affections, celui qui pense qu'il faudra bientôt la quitter. O mon Dieu ! que de fois, pour ces misérables biens de la terre, j'ai méprisé votre grâce. Désormais je ne veux plus penser qu'à vous servir et à vous aimer : assistez-moi de votre secours.

II. *Ainsi donc finissent les grandeurs et les couronnes de la terre !* Telles furent les paroles de S. François de Borgia, à la reconnaissance du corps de l'impératrice Isabelle, morte dans la fleur de la jeunesse. Cette pensée lui fit prendre la résolution de quitter le monde pour se donner à Dieu. *Je veux, dit-il, servir un maître qui ne puisse me manquer*. Il faut se détacher des biens pré-

sents, avant que la mort nous en détache. Quelle folie de sacrifier son ame aux misérables biens de cette terre qu'il faudra quitter quand on nous dira : *Partez de ce monde, ame chrétienne!* O mon Jésus! si je vous avais toujours aimé! Que me revient-il de tant d'offenses que je vous ai faites? Que dois-je faire, dites-le-moi, pour réparer une vie si désordonnée? Je suis prêt à tout. Acceptez l'amour d'un pécheur repentant qui vous aime plus que lui-même et implore votre pitié.

III. Pensez que vous ne serez pas toujours en ce monde. Ce pays que vous habitez, il faudra l'abandonner un jour; cette maison où vous demeurez, un jour il en faudra sortir pour n'y plus rentrer. Beaucoup, avant vous, ont logé dans cette chambre où vous lisez en ce moment, ont couché dans ce lit où vous dormez : où sont-ils maintenant? Ils sont dans l'éternité. Le même sort vous attend. Faites-moi sentir, ô mon Dieu! toute l'injustice dont je me suis rendu coupable à votre égard, en vous fuyant, vous, mon bien infini; accordez-moi de pleurer, comme je le dois, mon ingratitude. Oh! si j'étais mort auparavant, et que je ne vous eusse jamais offensé! Accordez-moi de ne plus vivre indifférent à l'amour que vous avez eu pour moi. Aimable Rédempteur, je vous aime par dessus toutes choses, et je veux vous aimer autant que je le pourrai, durant tout le reste de ma vie. Accordez à ma faiblesse le secours de votre grâce; et vous, Mère de Dieu, ô Marie! aidez-moi de votre intercession.

CHAPITRE X.

Le péché est un mépris de Dieu.

I. *J'ai nourri des enfants, je les ai exaltés, et ils m'ont méprisé.* (Isaïe. 1. 2.) Telles sont les plaintes du

Seigneur dans l'Écriture. Ces enfants, je les ai portés dans mes bras, j'ai veillé à leur conservation, j'ai pourvu à leur nourriture, et leur barbare ingratitude m'a dédaigné. Mais quel est ce Dieu ainsi méprisé par des hommes? C'est le créateur du ciel et de la terre, le bien infini, un Seigneur d'une majesté si élevée, qu'en comparaison de lui tous les hommes et tous les anges sont comme un grain de poussière, *quasi stilla situlæ, quasi pulvis exiguus*. (Is. XL. 15.) En présence de son infinie grandeur, toutes les créatures sont comme si elles n'étaient pas : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coràm eo*. (Os. V.) Voici, mon Dieu, à vos pieds le téméraire qui a eu l'audace de mépriser votre sublime majesté. Mais si vous êtes l'infinie majesté, vous êtes aussi la miséricorde infinie. O Seigneur! je vous aime, et par amour je me repens de vous avoir offensé; ayez compassion de moi.

II. Que suis-je, ô mon Dieu! pour vous avoir méprisé? un pauvre ver de terre qui ne puis rien, et qui n'ai que ce que votre bonté m'a donné. Vous m'avez donné l'âme, le corps, l'usage de la raison, et toute sorte de biens sur la terre; je me suis servi de tout cela contre vous, mon bienfaiteur. Que dis-je? Dans le temps même où vous me conserviez la vie pour m'empêcher de tomber dans l'enfer que j'avais mérité, je continuais de vous outrager. O mon Sauveur! comment avez-vous pu avoir tant de patience à mon égard? Malheur à moi qui ai dormi tant de nuits dans votre disgrâce! Cependant vous ne voulez pas que je me désespère. Oui, mon Jésus, j'espère que par les mérites de votre passion, vous me donnerez la force de changer de vie. Qu'il ne soit pas perdu pour moi ce sang que, pour mon amour, vous avez versé au milieu de tant de douleurs.

III. Mais qu'ai-je fait, mon Dieu? Vous mon Rédemp-

teur, vous avez tant estimé mon ame, que c'est pour ne point la voir se perdre que vous avez répandu votre sang ; et moi, pour un rien, pour un caprice, pour un emportement aveugle, pour un misérable plaisir, j'ai méprisé votre grâce et votre amour. Ah ! si la foi ne m'enseignait pas que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent de vous avoir offensé, je n'oserais certes pas implorer votre protection. Je baise, ô mon Sauveur ! vos sacrées plaies, et au nom de l'amour qui vous a fait ces plaies, je vous supplie d'oublier les injures que je vous ai faites. Vous avez dit que si le pécheur faisait pénitence, vous ne vous souviendriez plus de toutes ses ingratitude : *Si quis egerit pœnitentiam, omnium iniquitatum ejus non recordabor*. Je me repens par dessus tout de vous avoir méprisé, vous, mon souverain bien. Pardonnez-moi donc suivant votre promesse, et pardonnez-moi promptement, car je vous aime plus que moi-même, et je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. Marie, refuge des pécheurs, secourrez celui qui se recommande à vous dans ce moment.

CHAPITRE XI.

La peine du dam.

I. La plus grande des peines de l'enfer ne consiste ni dans les flammes, ni dans les ténèbres, ni dans l'infection et les autres tourments de ce séjour de désespoir ; la véritable peine de l'enfer, c'est la peine du dam, c'est-à-dire la perte de Dieu. L'ame a été créée pour être à jamais unie à Dieu, et pour jouir éternellement de la contemplation de ses divins attraits. Dieu est sa dernière fin, son unique bien, tellement qu'elle ne saurait trouver déjà son contentement dans tous les biens et les plaisirs

de la terre et du ciel. Delà vient que si dans l'enfer, un damné possédait et aimait Dieu, l'enfer, avec tous ses supplices, deviendrait pour lui un paradis. Mais la principale peine du damné, celle qui fera à jamais son malheur, ce sera d'être éternellement privé de Dieu, sans espérance de pouvoir jamais plus le voir ni l'aimer. O Jésus ! ô mon Rédempteur ! mort pour moi sur la croix, vous êtes mon espérance : que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé ?

II. L'ame qui a été créée pour Dieu éprouve sans cesse un besoin naturel de s'unir au souverain bien qui est Dieu. Tant qu'elle demeure dans les liens du corps, les objets créés qui captivent ses sens, lorsqu'elle a eu le malheur de se plonger dans le vice, répandent autour d'elle des ténèbres si épaisses qu'elle cesse de voir la lumière, et laissant s'affaiblir la connaissance de Dieu, elle perd aussi le désir de lui être unie. Mais quand elle sera séparée du corps et des objets sensibles, elle comprendra alors que Dieu seul est le bien qui peut la rendre heureuse. A peine le corps qu'elle habitait aura-t-il exhalé le dernier soupir, qu'aussitôt elle se sentira violemment entraînée vers Dieu ; mais comme elle se trouvera en même temps dans la disgrâce de Dieu, son péché, semblable à une chaîne invincible, non seulement la retiendra, mais l'attirera naturellement vers l'enfer, où elle doit vivre à jamais éloignée et séparée de Dieu. Dans cette éternelle prison, l'infortunée connaîtra toute la beauté de Dieu ; mais il ne lui sera plus donné de le voir. Elle saura combien il est aimable, mais elle ne pourra jamais l'aimer, son péché même la forcera de le haïr, et ce sera l'enfer de son enfer que de se trouver haïssant un Dieu infiniment aimable. Elle voudrait détruire ce Dieu qui la hait, si elle le pouvait, et en même temps se détruire elle-même qui hait ce Dieu ; cette horrible pensée

l'occupera éternellement. Seigneur, ayez pitié de moi.

III. Ces peines s'augmenteront encore par la connaissance des grâces que Dieu lui fit dans cette vie, et de l'amour qu'il eut pour elle. Elle connaîtra spécialement l'amour qui porta Jésus-Christ à donner son sang et sa vie pour la sauver. Elle se rappellera que, dans son ingratitude, pour ne pas se priver de quelques misérables satisfactions, elle préféra perdre Dieu, son souverain bien, et elle sentira qu'il n'est plus pour elle d'espérance de le recouvrer jamais. O mon Dieu ! puisque, dans l'enfer, je ne pourrais plus ni vous aimer ni me repentir de mes péchés, et qu'ici, dans ce moment, je le puis encore, oui, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je vous aime par dessus toutes choses. Faites-moi toujours souvenir, Seigneur, de l'enfer que j'ai mérité, et que ce souvenir m'engage à vous aimer avec plus de ferveur. Refuge des pécheurs, ô Marie ! ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XII.

Le jugement particulier.

I. *Statutum est hominibus semel mori, et post hoc judicium.* (Hæb. ix. 27.) Il est de foi qu'après notre mort nous serons aussitôt jugés suivant les œuvres que nous aurons faites dans notre vie ; il est aussi de foi que de ce jugement dépendent notre salut et notre perte éternelle. Figurez-vous qu'en ce moment vous êtes à l'agonie et que vous n'avez plus qu'un instant à vivre. Pensez que dans un moment vous allez comparâître devant Jésus-Christ, pour rendre compte de votre vie. Alors, quel sujet d'épouvante pour vous que la vue de vos péchés ! Pardonnez-moi, ô mon Redempteur ! avant que vous n'ayez à

me juger. Je sais que j'ai déjà bien des fois mérité la sentence de mort éternelle. Non, je ne veux pas me présenter coupable devant vous, je veux m'y présenter repentant et absous. Je déplore, ô mon souverain bien ! le malheur de vous avoir offensé.

II. O Dieu ! quel malheur pour une ame qui voit pour la première fois Jésus-Christ, son juge, que de le voir irrité ; elle saura alors combien il a souffert, pour l'amour d'elle, toutes les miséricordes dont il a usé à son égard, tous les moyens de salut qu'il lui avait ménagés ; elle verra la grandeur des biens éternels, la vanité des plaisirs de la terre pour lesquels elle s'est perdue ; elle verra toutes ces choses, mais sans fruit, parce qu'alors il ne sera plus temps de réparer ses erreurs : ce qui sera fait sera fait. Dans ce jugement, on ne pèsera ni sa noblesse, ni ses dignités, ni les richesses qu'elle posséda ; on ne pèsera que ses œuvres. Faites, ô mon doux Jésus, que la première fois que je vous contemplerai je vous voie apaisé, et pour cela donnez-moi la grâce de pleurer, durant ce qui me reste de vie, l'outrage que je vous ai fait, en vous dédaignant pour satisfaire mes fantaisies. Je ne veux plus vous mépriser ; je vous aime et veux toujours vous aimer.

III. Quel contentement éprouvera à la mort celui qui a renoncé au monde pour se donner à Dieu, et refusé à ses sens des plaisirs défendus ; celui qui, si quelquefois peut-être il a failli, a su du moins en faire une digne pénitence ! Quelle douleur, au contraire, pour celui qui est toujours retombé dans les mêmes vices, et qui, au moment de la mort, se trouvera réduit à dire : Hélas ! dans quelques instants je vais paraître devant Jésus-Christ, mon juge, et je n'ai pas encore changé de vie ! Souvent j'ai promis de le faire, et je ne l'ai pas fait : que va-t-il arriver de moi tout à l'heure ? O mon Jésus ! grâces vous soient rendues pour la patience avec laquelle vous m'avez at-

tendu. Que de fois j'ai signé moi même ma condamnation éternelle ! Puisque vous m'avez attendu pour me pardonner, je suis à vos pieds, ne m'en chassez pas. Recevez-moi dans votre grâce, par les mérites de votre passion. O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé : je vous aime par dessus tout. Dieu de mon amour, je ne veux plus vous quitter. Marie, recommandez-moi à Jésus, votre fils, et ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XIII.

Il faut préparer ses comptes avant que le jour de les rendre ne soit arrivé.

I. *Soyez prêts*, dit le Sauveur, *car vous ne savez pas à quelle heure le Fils de l'homme viendra.* (Luc. XII. 40.) Le moment de la mort n'est pas le moment de se préparer à bien mourir ; pour bien mourir, et pour mourir en paix, il faut être prêt quand la mort arrive. Il n'est plus temps alors d'arracher de son ame les mauvaises habitudes enracinées, d'enlever du cœur les passions dominantes, et d'éteindre l'affection aux biens de la terre. *L'heure vient où personne ne peut plus travailler.* (Joan. IX. 4.) A la mort, il fait nuit, on n'y voit plus, on ne peut plus rien faire. L'endurcissement du cœur, les ténèbres de l'ame, la confusion, l'épouvante, l'inquiétude de la santé, tout cela rend comme impossible de régler à la mort une conscience chargée de péchés. Alors encore, ce qui est fait est fait. Une personne qui se met au lit dans la grâce de Dieu mourra dans la grâce ; mais une personne qui se trouve alors en état de péché mourra dans le péché. O plaies sacrées de mon Rédempteur ! je vous adore, je vous embrasse, je mets en vous ma confiance !

II. Les Saints ont cru faire peu de chose en passant leur vie entière occupés à se préparer à la mort par la pénitence, les prières et les bonnes œuvres, et ils tremblaient encore au moment de la mort. Le vén. P. d'Avila, qui, dès sa jeunesse, mena une vie si sainte, répondit, quand on lui annonça l'heure de sa mort : *Oh! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer à la mort.* Et nous, que dirons-nous quand on nous portera cette nouvelle? Non, mon Dieu, je ne veux pas mourir avec inquiétude, je veux changer de vic, pleurer les injures que je vous ai faites et vous aimer de tout mon cœur. Aidez-moi, Seigneur; accordez-moi, avant de mourir, de faire au moins quelque chose pour vous, pour vous qui êtes mort pour moi.

III. *Tempus breve est.* Il est court, dit l'Apôtre, le temps qui nous reste pour préparer nos comptes. C'est l'avertissement du Saint-Esprit : *Que votre main fasse promptement tout ce qui est en son pouvoir.* (Eccl. ix. 10.) Ce qui peut se faire aujourd'hui, n'attendez pas à demain pour le faire, parce que, aujourd'hui passe et que demain peut-être viendra la mort qui ne vous laissera plus le temps de faire le bien, ou de réparer le mal que vous aurez fait. Malheur à nous si la mort nous trouve attachés au monde! que d'années, Seigneur, j'ai passées loin de vous! Comment votre patience a-t-elle pu m'attendre si long-temps et m'appeler tant de fois à pénitence? Je vous remercie, ô mon Sauveur! et j'espère vous en remercier éternellement. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Mais alors je ne vous aimais pas, je me mettais peu en peine d'être aimé de vous; aujourd'hui je vous aime de tout mon cœur, plus que toutes choses, plus que moi-même, et je ne désire rien de plus que d'être aimé de vous. Je voudrais pouvoir mourir de douleur en pensant que j'ai méprisé votre

amour. O mon Jésus! donnez-moi la sainte persévérance. Marie, ma mère, obtenez-moi d'être fidèle à Dieu.

CHAPITRE XIV.

Peines que souffrira le damné dans ses puissances.

I. Le damné sera tourmenté dans la mémoire. Dans cet abîme de douleurs, ce malheureux ne perdra jamais de vue, à son grand tourment, le temps qu'il eut durant sa vie de faire le bien et de réparer ses fautes; mais il verra que toute espérance est perdue. Il se rappellera tant de lumières reçues de Dieu, tant d'instances pleines d'amour, tant d'offres de pardon qui lui furent faites, et qu'il a méprisées; mais il verra aussi que tout est fini et qu'il ne lui reste que des peines et qu'un désespoir éternels. O mon Jésus! votre sang et votre mort sont mon espérance; ne permettez pas que j'en sois réduit à maudire en enfer les grâces que vous m'avez faites.

II. Le damné sera tourmenté dans l'*entendement*, par la continuelle pensée du paradis qu'il a perdu volontairement. Toujours il aura devant les yeux l'immense félicité dont jouissent les bienheureux dans cette délicieuse patrie, et cette pensée lui rendra plus douloureuse encore la vie infortunée qu'il lui faudra passer éternellement dans cette prison du désespoir. O mon Rédempteur! il est donc vrai que si j'étais mort quand j'étais dans le péché, je n'aurais plus l'espérance de jouir de vous dans le ciel. Vous avez donné votre vie pour me le faire obtenir ce ciel, et moi, je l'ai perdu pour le néant, en perdant votre grâce. Seigneur, je vous aime et je me repens de vous avoir offensé; j'espère, par les mérites de votre passion, vous aimer toujours dans le paradis.

III. Le damné sera tourmenté plus cruellement encore dans sa *volonté*, en voyant que tout ce qu'il veut lui est refusé, et que d'innombrables peines qu'il ne veut pas l'affligent de tous côtés. L'infortuné n'aura jamais rien de ce qu'il désire, et aura toujours tout ce qu'il a en horreur. Il voudrait sortir des tourments et trouver la paix, et il sera toujours dans les tourments. Sa volonté perverse sera son plus grand supplice, quand il se verra contraint de haïr son Dieu, au moment même où il comprend que Dieu est le souverain bien et digne d'un amour infini. Oui, mon Dieu, vous êtes le souverain bien digne d'un amour infini, et je vous ai échangé pour un néant. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir fait une si cruelle injure. Je vous aime, ô mon souverain bien ! ayez pitié de moi et ne permettez pas que je continue d'être ingrat. Je renonce à tous les plaisirs de la terre et je vous choisis pour mon unique bien. Je serai toujours à vous et vous serez toujours à moi. Je l'espère ainsi, mon Dieu, mon amour, mon tout. *Deus meus et omnia*. O Marie ! vous pouvez tout avec Dieu, faites de moi un saint.

CHAPITRE XV.

De la dévotion envers la divine mère Marie.

I. Jésus est le médiateur de la justice, Marie est la médiatrice de la grâce ; mais, comme disent S. Bernard, S. Bonaventure, S. Bernardin de Siennes, S. Germain, S. Antonin, et d'autres auteurs, Dieu veut que les mains de Marie soient le canal de toutes les grâces qu'il nous fait. Les prières des saints auprès de Dieu sont des prières d'amis, mais les prières de Marie sont des prières de mère. Heureux ceux qui recourent souvent avec confiance à

cette divine mère ! De toutes les dévotions, la plus chère à la sainte Vierge, c'est de s'adresser à elle et de lui dire : O Marie ! priez Jésus pour moi.

II. De même que Jésus est tout-puissant par nature, Marie est toute-puissante par grâce ; c'est pourquoi elle obtient tout ce qu'elle demande. S. Antonin, écrit qu'il est impossible que cette auguste mère demande à son fils des grâces pour ses dévots, et que ce cher fils ne l'exauce pas. C'est en lui accordant tout ce qu'elle désire que Jésus sait honorer sa mère. Aussi S. Bernard dit-il : *Cherchons la grâce et cherchons-la par Marie, parce que Marie est mère et ne saurait être refusée.* Si donc nous voulons nous sauver, recommandons-nous sans cesse à Marie ; disons-lui de prier pour nous , car ses prières sont toujours exaucées. O mère de miséricorde, ayez pitié de moi ! Vous vous faites gloire d'être l'avocate des pécheurs, secourez un pécheur qui a confiance en vous.

III. Ne craignons pas que Marie ne nous écoute pas quand nous la prions. Si elle se réjouit d'être si puissante auprès de Dieu , c'est parce qu'elle peut nous obtenir toutes les grâces que nous désirons. Il suffit de rechercher les faveurs de Marie pour les obtenir. Si nous en sommes indignes, elle nous en rend dignes par sa toute-puissante intercession ; elle désire ardemment que nous recourions à elle , afin de pouvoir nous sauver. Et quel pécheur s'est jamais perdu, qui a su recourir avec confiance et persévérance à Marie, qui est le refuge des pécheurs ? Celui-là, au contraire, se perd qui ne recourt pas à Marie ! O Marie ! ma mère, mon espérance, je me réfugie dans vos bras, ne me repoussez pas comme je le mérite. Gardez-moi, et ayez pitié de moi. Obtenez-moi le pardon de mes péchés, la sainte persévérance, l'amour de Dieu, une bonne mort et le paradis. J'espère tout de vous, parce que vous pouvez tout avec Dieu. Faites de moi un

saint, puisque vous le pouvez. O Marie! j'ai confiance en vous, je mets en vous toutes mes espérances.

CHAPITRE XVI.

Jésus a porté la peine de tous nos péchés.

I. Dieu voyant tous les hommes perdus par leurs péchés voulait user de pitié à leur égard, mais sa divine justice exigeait satisfaction, et il n'y avait personne qui pût en offrir une proportionnée à l'offense. Que fit-il donc? Il envoya son Fils se faire homme sur la terre, et le chargea de tous nos péchés. *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum.* (Is. LIII.) Ce divin Fils paya pour nous, et ainsi fut sauvé le genre humain. Que pouviez-vous faire davantage, ô Dieu éternel! pour me donner confiance dans votre miséricorde et m'attirer à votre amour que de me donner votre propre Fils? Mais comment après un si grand don ai-je pu vous faire tant d'injures? O mon Dieu! par l'amour de ce Fils, ayez pitié de moi. Je déplore au-delà de tous les malheurs celui de vous avoir offensé, et si je vous ai beaucoup offensé je veux vous aimer beaucoup; donnez-moi la force de le faire.

II. Le Père éternel voyant son Fils chargé de tous nos péchés ne s'est pas contenté d'en tirer une satisfaction ordinaire qui, quelque légère qu'elle fût, aurait pu suffire pour toutes nos dettes; mais comme dit Isaïe, *le Seigneur a voulu le briser dans sa faiblesse* (Ver. 10); il a voulu le voir broyé par les douleurs, déchiré par les fouets et les épines, percé de clous, expirer au milieu des tourments sur un gibet infâme. Ah! Seigneur, si la foi ne nous assurait pas que votre amour pour nous est monté jusqu'à cet excès, qui pourrait jamais le croire? O Dieu!

Dieu infiniment aimable, ne permettez plus que je sois ingrat envers vous. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de correspondre à tant d'amour ; faites-le pour l'amour de ce Fils que vous nous avez donné.

III. Le voilà ce Fils innocent qui , entendant la volonté de son père, qui le destinait à être sacrifié pour nos péchés, plein d'humilité à l'égard de ce Père céleste, plein d'amour pour nous, a daigné embrasser, avec obéissance, une vie de souffrance et une mort cruelle ; *humiliavit semetipsum factus obediens usque ad mortem, mortem crucis.* (Phil. II.) O mon aimable Sauveur ! je vous dirai donc avec Ezéchias pénitent : *Vous avez arraché mon ame de la mort, vous avez jeté derrière vous tous mes péchés.* (Is. xxxviii.) Par mes péchés, j'avais déjà précipité mon ame dans les feux de l'enfer, et vous m'en avez délivré en me pardonnant, comme je l'espère. J'avais offensé la Majesté divine, et vous vous êtes chargé de mes fautes, et vous avez payé pour moi. Ah ! si désormais je recommençais à vous offenser, ou si je ne vous aimais pas de tout mon cœur, quelle peine serait égale à mon ingratitude ? Aimable Jésus, amour de mon ame, je me repens souverainement de vous avoir outragé. Je me donne tout à vous ; recevez-moi, et ne permettez plus que je vous perde. Vierge sainte, Marie, ô ma Mère ! priez votre Fils de me recevoir et de faire que je sois tout à lui.

CHAPITRE XVII.

Il est nécessaire de se sauver.

I. Il est nécessaire de se sauver : *porro unum est necessarium.* Il n'est pas nécessaire d'être grand sur cette

terre, ou noble, ou riche, ou d'une santé robuste ; mais il est nécessaire de sauver son ame. Dieu ne nous a pas mis en ce monde pour amasser des honneurs, des richesses ou des plaisirs, mais pour acquérir, par les bonnes œuvres, le royaume éternel destiné à quiconque sait combattre et vaincre ici-bas les ennemis de son salut éternel. O mon Jésus ! que de fois j'ai refusé le paradis en renonçant à votre grâce ! Mais aujourd'hui, Seigneur, mon grand déplaisir c'est d'avoir perdu votre amitié, plus encore que d'avoir perdu le paradis. Donnez-moi, ô mon Jésus ! une grande douleur de mes péchés, et veuillez me les pardonner.

II. Qu'importe en cette vie d'être pauvre, vil, infirme et méprisé, si finalement on meurt dans la grâce de Dieu, si l'on est sauvé ? Plus vous aurez été affligé par les tribulations, plus votre gloire s'en accroîtra dans le ciel si vous savez les souffrir avec patience. Au contraire, que servira d'avoir été chargé de richesses et d'honneurs, s'il faut mourir et être damné ? Si nous avons ce malheur, tous les biens dont nous aurons joui sur cette terre ne serviront qu'à augmenter par leur souvenir, les supplices de l'éternité. O mon Dieu ! dessillez mes yeux ; faites-moi comprendre que tout le mal, pour moi, consiste à vous offenser, et tout le bien à vous aimer. Donnez-moi la force de vous consacrer ce qui me reste de vie.

III. Il est nécessaire de se sauver, parce qu'il n'y a pas de milieu ; si nous ne nous sauvons pas, nous nous damnons. Il ne suffit pas de dire : Je veux bien ne pas aller en enfer ; mais, quant au paradis, peu m'importe. Non, non : le paradis ou l'enfer ; ou être à jamais heureux avec Dieu, dans une mer de délices, ou demeurer toujours en enfer, sous les pieds des démons, dans un abîme de feu et de tourments. Sauvés ou damnés, il n'y a pas de milieu. O mon Jésus ! autrefois j'avais choisi l'enfer, j'y se-

rais déjà depuis longues années, si votre pitié ne m'eût attendu. Grâces vous soient rendues, ô mon Sauveur ! je me repens au-dessus de tout de vous avoir offensé. J'espère à l'avenir, par votre grâce, de ne plus rentrer dans le chemin de l'enfer. Je veux vous aimer, ô souverain bien ! et vous aimer éternellement. Donnez-moi la sainte persévérance, et sauvez-moi par ce sang que vous avez versé pour moi. Marie, mon espérance, intercédez pour moi !

CHAPITRE XVIII.

Le pécheur refuse à Dieu l'obéissance.

I. Lorsque Moïse annonça à Pharaon l'ordre que Dieu lui intimait de laisser aller en liberté son peuple, ce prince téméraire répondit : *Qu'est-ce que le Seigneur pour que j'écoute sa parole ? Je ne connais point le Seigneur.* (Exod., v. 2.) Le pécheur dit la même chose quand sa conscience lui intime le précepte divin qui lui défend de commettre tel péché ; il répond : Sur cet article, je ne connais pas Dieu ; je sais qu'il est mon maître, mais je ne veux pas lui obéir. C'est ce que je vous ai dit souvent, ô mon Dieu ! quand j'ai eu le malheur de pécher. Si vous ne fussiez pas mort pour moi, ô mon Rédempteur ! je n'aurais pas le courage de solliciter mon pardon ; mais du haut de votre croix vous me l'offrez, si je le veux. Oui, je le veux ; je me repens de vous avoir méprisé, ô souverain bien ! Plutôt mourir que de jamais vous offenser.

II. *Tu as brisé mon joug ; tu as dit : Je ne servirai pas.* (Jér. II. 20.) Au moment de la tentation, le pécheur entend la voix de Dieu qui lui dit : Mon fils, ne te venge pas, ne goûte pas cet infâme plaisir ; laisse ce bien qui n'est pas à toi. Mais le pécheur répond : Sei-

gneur, je ne veux pas vous obéir ; vous ne voulez pas que je commette ce péché, et moi je veux le commettre. Que de fois, ô mon Seigneur et mon Dieu ! je vous ai tenu ce langage, non en paroles, il est vrai, mais par mes actions et ma volonté ! Oh ! ne me chassez pas de devant votre face : *Ne projicias me à facie tuâ*. Je connais maintenant toute l'injure que je vous ai faite en échangeant votre grâce contre des misérables plaisirs. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir offensé.

III. Chose étonnante ! Dieu est le maître de toutes choses, puisqu'il a tout créé. *In ditione tuâ cuncta sunt posita, quia tu creasti omnia.* (Esth. XIII. 9.) Toutes les créatures obéissent à Dieu, les cieux, la mer, la terre, les éléments, les brutes ; et l'homme, qui a été aimé et comblé de biens par son Dieu plus que toutes ces créatures, l'homme ne veut pas lui obéir ! L'homme ne fait aucun cas de la perte de sa grâce ! Je vous remercie, mon Dieu, de m'avoir attendu. Que serais-je devenu si vous m'eussiez fait mourir une de ces nuits que j'ai passées dans votre disgrâce ? Mais, puisque vous m'avez attendu, c'est que vous voulez me pardonner ; pardonnez-moi, ô mon Jésus ! Je me repens par dessus tout de vous avoir tant de fois manqué de respect. Alors je ne vous aimais pas ; aujourd'hui je vous aime plus que moi-même, et je suis prêt à perdre mille fois la vie plutôt que de perdre votre amitié. Vous avez dit que vous aimez qui vous aime : *Ego diligentes me diligo*. Je vous aime, aimez-moi donc aussi, et donnez-moi la grâce de vivre et de mourir dans votre amour, pour vous aimer éternellement. Marie, mon refuge, c'est par vous que j'espère être fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

CHAPITRE XIX.

Dieu menace pour ne pas punir.

I. Dieu, étant la bonté infinie, ne désire que notre bien, et veut nous communiquer sa félicité. S'il nous châtie, c'est que nos péchés l'y obligent. C'est ce qui fait dire au prophète Isaïe, qu'il exerce alors une œuvre qui lui est étrangère, *alienum opus ejus, peregrinum est opus ejus ab eo.* (Is. xxviii. 21.) En effet, l'œuvre propre de Dieu, c'est de pardonner, de rendre heureux, de satisfaire tous les êtres. O Dieu ! et c'est cette infinie bonté que les pécheurs offensent, qu'ils insultent, dont ils provoquent les châtimens. Malheur à moi qui l'ai aussi offensé !

II. Comprenons donc que, quand Dieu menace de châtier, il ne fait pas cette menace parce qu'il trouve du plaisir à punir, mais pour se dispenser de le faire ; il menace parce qu'il est plein de compassion. *Deus iratus est, et misertus est nobis.* (Psalm. lix. 3.) Il est irrité contre nous, et il use de miséricorde à notre égard. Oui, il se montre indigné, afin que nous nous amendions, et qu'il puisse ensuite nous pardonner et nous sauver ; et si, dans cette vie, il nous châtie pour nos péchés, ce châtiment est une miséricorde qui nous délivre des châtimens éternels. Malheureux est le pécheur qui n'est pas châtié ! Puisque je vous ai tant offensé, ô mon Dieu ! châtiez-moi en cette vie, afin que vous puissiez me pardonner dans l'autre. Je sais que j'ai mérité l'enfer ; j'accepte toutes les peines, pour que vous me rendiez votre grâce et me délivriez de ces flammes au milieu desquelles j'eusse toujours vécu séparé de vous. O Seigneur ! donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de triompher de tout pour vous contenter.

III. Celui que les menaces de Dieu ne touchent pas doit craindre que le châtiment dont il est parlé dans les Proverbes ne lui soit destiné (29. 1.) *Viro qui corripientem, durá cervice, contemnit, repentinus ei superveniet interitus et eum sanitas non sequetur.* A l'homme qui méprise les avertissements de Dieu arrivera tout à coup une mort inattendue qui ne lui laissera pas le temps de remédier à sa ruine éternelle. Ce sort, ô mon Jésus ! qui a été celui de tant d'autres, aurait dû être le mien, puisque je le méritais ; mais vous avez usé à mon égard, divin Rédempteur, d'une miséricorde que vous n'avez pas eue pour mille autres qui, après vous avoir offensé moins que je ne l'ai fait, sont à présent dans l'enfer, sans espoir de pouvoir jamais recouvrer votre grâce. Vous voulez me sauver, Seigneur, je le vois, je le veux aussi pour vous contenter. Je quitte tout, je me convertis à vous qui êtes mon Dieu, mon unique bien. Je crois en vous, bonté infinie ! J'ai un souverain déplaisir de vous avoir outragé ; j'aimerais mieux avoir souffert tous les maux, et ne pas vous avoir offensé. Oh ! ne permettez pas que je me sépare plus de vous ; que je meure plutôt que de retomber dans mes crimes. O mon Jésus ! vous qui avez été crucifié, j'ai confiance en vous. Marie, mère de Jésus, recommandez-moi à votre fils.

CHAPITRE XX.

Dieu attend, mais il n'attendra pas toujours.

I. Plus les miséricordes dont Dieu a usé à l'égard d'un homme ont été grandes, plus cet homme doit craindre d'en abuser ; autrement le temps de la vengeance arrivera ; *la vengeance est à moi*, dit le Seigneur, *je l'exer-*

cerai en son temps. (Deut. xxxii.) Si vous ne la prévenez pas, cette vengeance, elle fondra sur vous. Je vous rends grâces, Seigneur, qui avez daigné la suspendre après tant de trahisons de ma part. Faites-moi connaître tout le mal que j'ai commis en insultant ainsi votre patience, et donnez-moi le regret des offenses que je vous ai faites. Non, je ne veux plus abuser de votre miséricorde.

II. *Commets ce péché, tu t'en confesseras après.*

Tel est le piège avec lequel le démon a entraîné tant d'âmes en enfer. Que de chrétiens sont dévorés maintenant par les flammes éternelles, qui sont tombés victimes de cet artifice! *Expectat Deus ut misereatur vestri.* (Is. xxx.) Dieu attend le pécheur pour qu'il se convertisse, et pour pouvoir, par ce moyen, user de miséricorde envers lui; mais quand il voit que ce temps qu'il lui accorde pour faire pénitence devient pour le pécheur une occasion d'augmenter le nombre de ses offenses, alors il n'attend plus, et il le punit comme il le mérite. Mon Dieu, je ne veux plus vous offenser; pardonnez-moi. Voudrais-je donc attendre que votre justice m'envoyât en enfer? Déjà je vois que vous ne pouvez plus me supporter. Je vous ai assez outragé; je m'en repens, je le déplore. J'espère mon pardon par ce sang que vous avez versé pour moi.

III. *Sinous n'avons pas péri, c'est aux miséricordes du Seigneur que nous le devons.* (Thren. iii.) Ainsi doit dire quiconque a été assez malheureux pour offenser Dieu. Il doit rendre grâces à celui qui a bien voulu qu'il ne mourût pas en état de péché, et prendre garde de ne pas retomber dans ses torts; autrement le Seigneur pourrait lui adresser ce reproche: *Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je ne l'aie pas fait?* Ingrat! les outrages dont tu m'as chargé, si tu te les étais permis à l'égard de l'homme le plus vil qui soit sur la terre, les eût-il sup-

portés? Quelles ont donc été mes miséricordes? Que d'instances je t'ai faites! Que de lumières je t'ai données! Que de fois je t'ai pardonné généreusement! Que prétends-tu faire? Voici le jour du châtement, le jour où je ne pardonne plus. C'est ainsi que Dieu a parlé à tous ceux qui sont dans les enfers, et le souvenir des miséricordes dont Dieu les a comblés autrefois accroît encore leurs supplices. Jésus, mon Rédempteur, je méritais d'entendre de votre bouche ces reproches foudroyants; mais en ce moment je vous entends m'appeler encore au pardon, et me dire : *Convertis-toi au Seigneur, ton Dieu. Péchés maudits, je vous déteste, je vous abhorre; vous m'avez fait perdre mon Dieu. Je vous aime, mon souverain bien; et, parce que je vous aime, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé. Mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire jamais; donnez-moi votre amour, donnez-moi la persévérance. Marie, mon refuge, secourez-moi.*

CHAPITRE XXI.

La mort est le passage à l'éternité.

I. Il est de foi que mon ame est éternelle, et qu'un jour, au moment peut-être où j'y penserais le moins, il me faudra quitter ce monde. Je dois donc songer à me procurer une fortune qui ne finisse point avec ma vie, mais une fortune qui soit immortelle comme moi. Alexandre-le-Grand, César-Auguste, ont eu un sort brillant sur cette terre; mais depuis bien des siècles leur fortune est finie, et a fait place à une vie malheureuse qui n'aura point de fin. O mon Dieu! que ne vous ai-je toujours aimé? Que me reste-t-il de tant d'années consumées dans le péché, sinon les remords de ma conscience? Mais, puisque vous me

donnez le temps de réparer le mal que j'ai fait, me voici, Seigneur, je suis prêt, dites-moi ce qu'il faut faire pour vous contenter. Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, et à vous aimer de toutes mes forces, vous, mon Dieu et mon bien.

II. A quoi me servirait d'être heureux en cette vie (en supposant qu'il puisse y avoir un vrai bonheur sans Dieu), si plus tard je devais être malheureux durant l'éternité? Quelle folie, quand on sait qu'il faudra mourir, et après la mort entrer dans une éternité de tourments; quand on sait que de la mort dépendent le bonheur ou le malheur sans fin, et qu'avec tout cela on ne prend pas tous les moyens de faire une bonne mort! Esprit-Saint, donnez-moi la lumière, donnez-moi la force, afin que je puisse désormais vivre dans votre grâce jusqu'à la mort. Bonté infinie, je comprends le mal que j'ai fait en vous offensant, et je le déteste : je reconnais que vous seul êtes digne d'être aimé, et je vous aime par dessus tout.

III. Tous les biens de cette vie aboutissent à un tombeau, à une fosse au fond de laquelle on nous laissera pourrir : l'ombre de la mort couvre et obscurcit toutes les grandeurs mondaines. Heureux donc celui qui sert Dieu ici-bas, et acquiert, en le servant et en l'aimant, l'éternité bienheureuse ! Je me repens, ô mon Jésus ! d'avoir fait si peu de cas de votre amour. Je vous aime plus que toutes choses, et je n'ai plus qu'un désir, c'est de vous aimer. Dès ce moment vous serez mon seul amour, mon tout; la seule fortune que j'espère et je que vous demande, c'est de vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Par les mérites de votre Passion, accordez-moi la sainte persévérance. Marie, mère de Dieu, vous êtes mon espoir !

CHAPITRE XXII.

Il faut réformer sa vie avant que la mort ne vienne.

I. Tout le monde désire faire une sainte mort ; mais il n'est pas possible de faire une sainte mort, quand on a mené jusqu'à la mort une vie déréglée ; il n'est pas possible de mourir dans l'union avec Dieu, quand on a vécu loin de Dieu. Les Saints, pour s'assurer une bonne mort, ont quitté les richesses, les plaisirs et toutes les espérances que le monde leur offrait, pour embrasser une vie pauvre et mortifiée. Ils se sont ensevelis vivants sur cette terre pour éviter le danger d'être ensevelis morts dans l'enfer. O Seigneur ! depuis combien d'années ai-je mérité d'être enseveli dans l'enfer, sans espérance de recevoir le pardon et de pouvoir jamais vous aimer ! Vous m'avez attendu pour me faire miséricorde. Oui, mon souverain bien, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; ayez pitié de moi, et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous outrager.

II. Dieu fait cette menace aux pécheurs : *Vous me cherchez et vous ne me trouverez plus.* En effet, puis qu'à la mort ils ne cherchent pas Dieu par amour, mais par la crainte de l'enfer, et qu'ils le cherchent sans même renoncer à l'affection qu'ils avaient au péché, il est juste qu'ils ne le trouvent pas. Non, mon Dieu, je ne veux pas attendre à la mort pour vous chercher ; c'est aujourd'hui même que je vous cherche, et que je vous veux. Mon déplaisir, c'est d'avoir si long-temps, en voulant me satisfaire, contrarié vos volontés. Je m'en repens, je le confesse, j'ai mal agi. Mais vous ne voulez pas qu'il se désespère, mais bien qu'il se réjouisse

le cœur qui vous cherche : *Lætetur cor quærentium Dominum*. Oui, Seigneur, je vous cherche, et je vous aime plus que moi-même.

III. Malheur à celui qui va mourir, et qui n'a point employé une bonne partie de sa vie à pleurer ses fautes! On peut, je ne le nie pas, se convertir à la mort et se sauver; mais alors les ténèbres de l'ame, l'endurcissement du cœur, les mauvaises habitudes contractées, les passions dominatrices rendent cette conversion à la mort moralement impossible. Il faudrait une grâce extraordinaire; mais Dieu est-il tenu de l'accorder à celui qui fut ingrat jusqu'à la fin? O Dieu! à quelle extrémité se réduit le pécheur, quand il s'agit de sa perte éternelle! Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre la mort pour me repentir de mes péchés et pour vous donner mon amour. Dès ce moment je vous aime de tout mon cœur. Ne permettez pas que je m'éloigne encore de vous; faites que je meure plutôt. O Marie, ma sainte mère, obtenez-moi la grâce de la persévérance!

CHAPITRE XXIII.

L'Agneau de Dieu a voulu être sacrifié pour obtenir notre pardon.

I. *L'Agneau de Dieu*; ce fut ainsi que Jean-Baptiste désigna notre Sauveur, véritable Agneau de Dieu qui a offert son sang et sa vie en sacrifice pour nous obtenir le pardon et le salut éternel. Le voici dans le prétoire de Pilate, où, comme un innocent agneau, il ne laisse pas seulement tondre sa laine, mais il laisse déchirer sa chair sacrée par les fouets et les épines. *Quasi agnus coràm tondente se obmutescet, et non aperiet os suum.* (Is. LIII. 7.) Il n'ouvre pas la bouche, il ne se lamente

point , parce qu'il a voulu s'offrir pour payer , au prix de ses douleurs , les châtimens que nous avons mérités. Que les anges et toutes les créatures , ô mon Rédempteur ! bénissent et votre si grande miséricorde , et l'amour si ardent que vous avez eu pour les hommes. Nous avons commis le péché , et c'est vous qui satisfaites pour nous !

II. Le voici maintenant garotté par les bourreaux , et s'avancant vers le Calvaire pour y être la victime du grand sacrifice par lequel s'est accomplie l'œuvre de notre rédemption : *Et ego quasi Agnus mansuetus qui portatur ad victimam* (Jes. XI. 19.) O mon Jésus ! chargé de cette pesante croix , où vous conduit ce peuple après vous avoir déjà fait endurer tant de tourmens ? — Il me conduit à la mort , me répondez-vous , et j'y marche avec joie , parce que je vais mourir pour te sauver et pour te donner la mesure de l'amour que j'ai pour toi. — Et , ô mon Sauveur ! comment vous ai-je prouvé l'amour que je vous devais ? Hélas ! vous le savez trop. Je vous ai injurié , outragé ; j'ai méprisé mille fois et votre grâce et votre amour. Je me repens , ô Dieu infiniment bon ! de vous avoir offensé ; je m'en repens et je vous aime.

III. S. François-d'Assises ne pouvait retenir ses larmes quand il voyait conduire un agneau à la boucherie ; il disait : *De même que l'on conduit cet agneau à la mort , ainsi mon Dieu , l'innocence même , fut mené pour moi au trépas.* O mon Jésus ! vous n'avez pas refusé votre vie pour mon amour , et moi je refuserais de vous donner mon cœur tout entier ! Vous voulez me faire accomplir ce précepte : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu.* Oui , je veux vous aimer , et vous aimer de tout mon cœur. Vous m'avez aimé sans réserve , sans réserve aussi je veux vous aimer. Divin Agneau , je me repens de vous avoir offensé ; je me donne tout à vous. Recevez-moi , ô mon

Jésus! Rendez-moi fidèle par votre grâce. Marie, mère de mon Sauveur, faites, par vos prières, que je sois tout à lui!

CHAPITRE XXIV.

Le prix du temps.

I. Le temps est un trésor qui n'a pas de prix, puisque, dans un moment de ce temps, nous pouvons acquérir des trésors de grâce et de gloire éternelle. Dans l'enfer, le supplice des damnés est de penser qu'il n'y a plus de temps pour remédier à leur éternelle misère. Qu'ils paieraient cher une heure de temps dans laquelle ils pourraient, par leur repentir, effacer leur damnation! On ne pleure plus dans le ciel; mais si l'on pouvait y pleurer encore, l'unique sujet de le faire serait d'avoir perdu tant de temps en cette vie où ils auraient pu acquérir une plus grande gloire, et de ne pouvoir plus faire revivre ce temps. Grâces vous soient rendues, ô mon Dieu! qui me donnez le temps de pleurer mes péchés, et de compenser, par mon amour, les offenses que je vous ai faites.

II. Rien n'est donc plus précieux que le temps; mais comment se fait-il que rien ne soit plus méprisé par les hommes? Les uns passent des cinq et six heures à jouer; les autres consomment des moments considérables à leurs fenêtres ou dans les rues pour voir ceux qui vont et viennent: demandez-leur ce qu'ils font? Ils vous répondront qu'ils passent le temps. O temps méprisé aujourd'hui! tu seras la chose qu'ils désireront le plus à la mort. Qu'ils paieraient cher une heure de ce temps qu'ils perdent maintenant! Mais plus de moyen de se le procurer quand on leur aura dit: *Partez de ce monde, ame chrétienne!*

Partez, parce qu'il n'y a plus de temps ! Alors ils pleureront et diront : O ma vie que j'ai perdue ! O années qui m'étiez données pour me sanctifier, je ne vous ai point employées à ce grand œuvre ; hélas ! aujourd'hui je n'ai plus de temps pour me sauver : mais à quoi serviront ces lamentations, quand le moribond en sera venu à ce grand moment duquel dépend l'éternité tout entière ?

III *Marchez tant que vous avez la lumière.* (Joan. xii. 35.) Le temps de la mort est le temps de la nuit, temps durant lequel on n'y voit plus, on ne peut plus rien faire : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* C'est pour cela que l'Esprit-Saint nous avertit de marcher dans la voie du Seigneur, tant que nous avons la lumière et qu'il fait jour encore. Nous savons que le temps approche dans lequel se décidera l'affaire de notre salut éternel, et nous perdons le temps ! Réveillons-nous, tenons nos comptes prêts, parce qu'au moment où nous y penserons le moins, Jésus-Christ viendra nous juger. *Quâ horâ non putatis, Filius hominis veniet.* Il est grand temps, ô mon Jésus ! pardonnez-moi. Qu'entends-je ? Faut-il donc, pour être sage, que je sois arrivé dans cette éternelle prison, où il ne me resterait plus qu'à dire, en versant des larmes, ce que disent éternellement les damnés : *La saison de l'été est passée, et nous n'en avons pas profité pour nous sauver.* Non, Seigneur, non ; je ne veux plus résister aux invitations de votre amour. Cette méditation que je fais en ce moment est peut-être votre dernier appel. O souverain bien ! je me repens de vous avoir offensé ; je vous consacre tout ce qui me reste de temps à vivre, et je vous prie de m'accorder la sainte persévérance. Je ne veux plus vous déplaire ; je veux vous aimer toujours. O Marie ! refuge des pécheurs, c'est en vous que j'ai confiance !

CHAPITRE XXV.

Terreur du moribond en pensant au jugement qui va suivre.

I. Considérez l'effroi que cause au moribond la pensée du jugement, lorsqu'il se trouve aux portes de la mort, et qu'il songe que dans un instant il faudra se présenter devant Jésus-Christ, son juge, pour rendre compte de toute sa vie passée. Voilà l'instant du grand passage de ce monde à un monde nouveau, de cette vie à l'éternité. C'est alors qu'il n'est pas de plus grand tourment que la vue des péchés que l'on a commis. Sainte Madelaine de Pazzi, étant malade, pensait au jugement et tremblait : son confesseur l'exhortait à bannir ces craintes : *O mon père, répondit-elle, que c'est une grande chose que de comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ!* Ainsi parlait cette innocente vierge qui fut sainte dès son enfance ; que devra donc dire celui qui tant de fois mérita l'enfer ?

II. Après tant d'années passées dans la pénitence, l'abbé Agathon tremblait encore et disait : *Qu'arrivera-t-il de moi quand je serai jugé ?* Comment après cela ne pas être glacé de terreur quand on a commis des péchés mortels, et qu'on n'en a pas encore fait pénitence ? La vue des péchés commis, la rigueur des justices divines, l'incertitude de la sentence qui va être rendu, quel affreux mélange de confusion et de terreur tout cela ne doit-il pas jeter dans l'âme du moribond ! Ah ! d'avance embrassons étroitement les pieds du Sauveur, et assurons notre pardon sans attendre ce grand jour où il faudra rendre ses comptes. O mon Jésus ! mon Rédempteur, qui devez un jour être mon juge, ayez pitié de moi

avant que n'arrive ce jour de justice. Voici à vos pieds le perfide qui tant de fois a promis de vous être fidèle, pour retourner bientôt après au rang de vos ennemis ! O mon Dieu ! vous qui ne méritiez pas d'être traité de moi comme vous l'avez été par le passé, pardonnez-moi, car je veux sincèrement changer de vie. O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir méprisé ; ayez pitié de moi.

III. Alors se décidera la grande cause de notre salut éternel. De la décision qui sera rendue dépendent notre salut ou notre damnation éternelle, notre bonheur ou notre malheur à jamais. Chacun le sait, tout le monde dit : *Il est ainsi* ; mais, ô mon Dieu ! s'il est ainsi, pourquoi n'abandonnons-nous pas tout le reste pour ne songer qu'à devenir des Saints, et à assurer notre salut éternel ? Je vous remercie, ô mon Dieu ! de la lumière que vous me donnez. Souvenez-vous, Jésus, que vous êtes mort pour me sauver ; faites que la première fois que je vous verrai, je vous trouve apaisé. Si par le passé, j'ai fait peu de cas de votre grâce, maintenant je l'estime plus que tous les biens. Je vous aime, ô infinie bonté ! Et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Autrefois je vous ai fui, aujourd'hui je vous veux, je vous cherche ; faites que je vous trouve, ô le Dieu de mon ame ! Marie, ma mère, recommandez-moi à Jésus !

CHAPITRE XXVI.

Du feu de l'enfer.

I. Il est certain que l'enfer est un abîme de feux, dans lequel sont et seront à jamais tourmentés les mal-

heureux damnés. Déjà sur la terre la peine du feu est la plus terrible et la plus cruelle de toutes ; mais dans l'enfer, il aura encore une plus grande activité pour tourmenter les damnés, parce qu'il a été créé pour être dans ce lieu d'horreur le bourreau des ennemis de Dieu. *Allez, maudits, au feu éternel*, tel sera l'arrêt des réprouvés. Si entre toutes les peines, le feu est spécialement nommé dans cette sentence, c'est que, de tous les supplices dont sera affligé le damné dans ses sens, celui du feu sera le plus cruel. O mon Dieu ! depuis combien d'années j'ai mérité de brûler dans ce feu ! vous m'avez attendu ; vous avez voulu que je brûlasse, non de ce lugubre feu, mais de l'heureux feu de votre amour. Oui, mon souverain bien, je vous aime, et je veux vous aimer éternellement.

II. Sur la terre, le feu brûle les corps à l'extérieur, mais il ne les pénètre pas ; dans l'enfer, le feu consume les damnés dans l'intérieur même de leurs corps. *Pone eos ut elibanum ignis.* (Psalm. xx. 10.) Chaque réprouvé est semblable à une fournaise ; le feu dévore jusqu'à son cœur dans sa poitrine, ses entrailles dans son sein ; il dévore sa cervelle dans sa tête, son sang dans ses veines, et jusqu'à la moelle de ses os. Que pensez-vous de ce feu, pécheurs, qui ne pouvez souffrir l'étincelle qui se détache par hasard d'une chandelle ? vous à qui un appartement trop chauffé incommodé ? vous à qui un rayon du soleil fait mal à la tête, comment durez-vous plongés dans une mer de feu, où vous aurez à souffrir une mort continuelle, sans pouvoir jamais mourir ? O mon Rédempteur ! qu'il ne soit pas perdu le sang que vous avez versé pour mon amour ; donnez-moi la douleur de mes péchés, donnez - moi votre amour.

III *Quel est celui d'entre vous*, demande le pro-

phète qui pourra habiter au milieu d'un feu dévorant? Comme une bête farouche dévore un faible animal, ainsi le feu de l'enfer dévorera continuellement le malheureux damné, mais sans le faire jamais mourir. « Continue, pécheur, s'écrie S. Pierre Damien, continue, infâme, de satisfaire ta chair, il viendra un jour où tes impuretés deviendront comme une poix brûlante qui entretiendra un feu éternel dans tes entrailles. *Libido tua vertetur in picem, quâ se nutriat perpetuus ignis in tuis visceribus.* » (Epist. vi.) O Dieu que j'ai méprisé! ô Dieu que j'ai perdu! pardonnez-moi et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre. Je me repens par dessus tout de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce, en ce moment où je vous promets de vous aimer et de n'aimer que vous. Très sainte Marie, délivrez-moi de l'enfer!

CHAPITRE XXVII.

Vanité des biens de ce monde.

I. Qu'est-ce que notre vie? une vapeur qui paraît un instant pour s'évanouir aussitôt : *Quæ est enim vita vestra! vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur.* (Jac. iv. 15.) Les vapeurs de la terre qui montent dans les airs présentent un bel aspect quand les rayons du soleil les colorent, mais il ne faut qu'un peu de vent pour les dissiper, et tout est fini. Telles sont les grandeurs de ce monde. Aujourd'hui un prince est redouté, flatté, révééré par des milliers d'hommes; qu'il meure demain, et il sera déprécié et maudit de tous. A la mort, tout finit à la fois, honneurs, pompes et plaisirs. O mon Dieu! faites-moi connaître quel bien immense

vous êtes, afin que je vous aime et que je n'aime que vous.

II. La mort dépouille l'homme de tout ce qu'il possède sur la terre. Quel triste spectacle que de voir le riche, après sa mort, porté hors de son palais pour n'y plus rentrer; que de voir ses terres, son argent, tout ce qu'il avait, passer en d'autres mains! Ses serviteurs l'accompagnent à sa dernière demeure, mais ils l'y laissent bientôt devenir la proie des vers; on ne le prise plus, on ne le flatte plus. Auparavant chacun obéissait à ses moindres signes; aujourd'hui nul ne tient compte des ordres qu'il donna. Que je suis malheureux, Seigneur, de m'être jeté si long-temps sur ces vanités du monde et de vous avoir abandonné, vous, le bien infini! Désormais vous seul, ô mon Dieu! serez mon trésor, l'unique amour de mon ame.

III. *Comment oses-tu t'enorgueillir, cendre et poussière!* O homme! dit le Seigneur, tu ne vois donc pas que dans peu tu deviendras cendre et poussière? Que fais-tu de tes pensées et de ton amour? Songe que bientôt la mort te dépouillera de tout et te chassera de ce monde. Si au moment de rendre compte de ta vie, tu te trouves en défaut, que sera-t-il de toi toute l'éternité?— Ah! Seigneur, je vous rends grâce. Si vous me parlez ainsi, c'est que vous voulez que je me sauve. Soyez donc fidèle à vos miséricordes. Vous avez promis le pardon à celui qui se repent de vous avoir offensé. Je me repens de tout mon cœur: oh! pardonnez-moi. Vous avez promis d'aimer celui qui vous aime; je vous aime par dessus toutes choses. De grâce, aimez-moi encore; ne me haissez plus comme je l'ai mérité. O Marie! mon avocate, votre protection fait mon espérance!

CHAPITRE XXVIII.

Le nombre des péchés.

I. C'est le sentiment de S. Basile, de S. Jérôme, de S. Ambroise, de S. Augustin, et de plusieurs autres, que, de même que Dieu a pour chaque homme une mesure déterminée de talents, de biens temporels, de jours et d'années, il a aussi déterminé pour chacun le nombre des péchés qu'il consent à pardonner : nombre après lequel il punit et ne pardonne plus. Voici les paroles de S. Augustin : *Tamdiù unumquem que à Dei patientiâ sustineri, quo consummato, nullam illi veniam reservari.* (De vitâ Christi, cap. III.) « La patience « de Dieu supporte l'homme jusqu'à une certaine mesure, « passé laquelle il ne lui pardonne plus. » Je vois, ô mon Dieu ! que déjà par le passé j'ai trop outragé votre patience ; cependant vous ne m'avez pas encore abandonné, tant que j'éprouve du regret de mes péchés ; ce regret me fait voir que vous m'aimez encore. Mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire : par pitié, ne m'abandonnez pas.

II. *Expectat Deus patienter, ut cùm judicij dies advenerit, eas in plenitudine peccatorum puniat.* (II. Mach. VI. 14.) Dieu a patience, il attend le pécheur ; mais, quand arrive le jour où la mesure est remplie, alors il n'attend plus, il punit. Ah ! Seigneur, attendez-moi ; j'espère, avec votre grâce, ne plus vous déplaire : ne m'abandonnez pas encore. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensé, je ne vous trahirai plus, je vous le promets. Désormais je préférerai votre amitié à tous les biens du monde.

III. Nous péchons, et nous ne prenons pas garde au poids toujours croissant dont nos péchés nous chargent ; tremblons qu'il nous arrive ce qui arriva à Balthasar, à qui il fut dit : *Tu as été pesé dans la balance et tu as été trouvé trop léger.* (Dan. v. 27.) Que vous dit le démon ? Il vous dit peut-être que de dix péchés à onze péchés il n'y a pas de différence. Il vous trompe l'ennemi. Ce seul péché que vous allez joindre aux autres est celui qui fera pencher la balance de la justice divine, et vous serez condamné à l'enfer. Si vous ne craignez pas, mon frère, que ce péché mortel que vous ajoutez aux anciens n'arrête pour vous les miséricordes de Dieu, si cette pensée ne vous fait pas trembler, votre perte n'est pas loin. Non, mon Dieu ! vous m'avez enduré trop long-temps, je ne veux plus outrager votre bonté. Je vous remercie de m'avoir attendu jusqu'à présent. Je vous ai perdu assez de fois, je ne veux plus vous perdre davantage. Puisque vous ne m'avez pas encore abandonné, faites que je vous trouve. Jevous aime, mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de m'être éloigné de vous. Non, je veux ne plus vous perdre ; aidez-moi de votre grâce. Et vous, ma reine et ma mère, Marie, secourez-moi de votre intercession.

CHAPITRE XXIX.

Folie de celui qui vit dans la disgrâce de Dieu.

I. Les pécheurs traitent de fous les Saints qui, en cette vie, fuient les honneurs, les richesses et les plaisirs des sens, pour embrasser la pauvreté, les humiliations et la pénitence ; mais au jour du jugement, ils confesseront qu'ils furent eux-mêmes véritablement

fous de traiter la vie des Saints de folie. *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam.* (Sap. v.) Quelle plus grande folie, en effet, que de vivre sans Dieu, puisque cette absence de Dieu ne sert qu'à rendre malheureuse la vie temporelle et en prépare une autre encore plus malheureuse dans l'enfer? Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre ce dernier jour pour confesser ma folie; dès maintenant je la confesse. Oui, j'étais un insensé de vous offenser, vous, mon souverain bien. *Pater non sum dignus vocari filius tuus.* Non, mon père je ne mérite pas de pardon; mais cependant je l'espère par le sang que vous avez versé pour moi. O mon Jésus! je me repens par-dessus toutes choses.

II. Pécheurs infortunés! le péché les aveugle et leur fait perdre le jugement. Que dirait-on d'un homme qui vendrait un royaume pour quatre deniers? Et que doit-on dire de celui qui pour un plaisir, une fumée, pour un caprice, a vendu le paradis et la grâce de Dieu? Ils ne pensent qu'à cette vie qui va bientôt finir, et en même temps ils méritent un enfer qui ne finira pas. O mon Dieu! ne permettez plus que je sois aveuglé, comme je l'étais lorsque j'aimais à me satisfaire, aurisque de vous perdre, vous, mon bien infini. Je déteste maintenant les plaisirs qui me séduisaient, et je vous aime par-dessus tout.

III. Malheureux mondains! un temps viendra où ils pleureront leur folie; mais quand? Quand leur infortune n'aura plus de remède. Ils diront alors : *Quid profuit nobis superbia, aut divitiarum jactantia? transierunt omnia illa tanquam umbræ.* (Sap. v.) Voilà que tous nos plaisirs, diront-ils, ont passé comme une ombre, et il ne nous en reste que des supplices et une désolation éternelle. O mon Jésus! ayez pitié de moi. Je vous ai oublié, hélas! mais je vois que vous ne m'avez pas oublié. Je

vous aime de toute mon ame, ô mon amour ! et je déteste plus que tous les maux les offenses que je vous ai faites. Pardonnez-moi, mon Dieu, et oubliez tous les déplaisirs que je vous ai causés. Vous connaissez ma faiblesse, ne m'abandonnez pas : donnez-moi la force de triompher de tout pour vous plaire. O Marie ! mère de Dieu, je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE XXX.

Les plaies de Jésus se font sentir aux cœurs qui l'aiment.

I. S. Bonaventure dit que les blessures de Jésus blessent les cœurs les plus durs, réchauffent les ames les plus glacées : *vulnera corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas inflammantia*. En effet, comment peut-on croire en un Dieu qui a voulu être souffleté, flagellé, couronné d'épines, enfin mourir pour l'amour de nous, et ne l'aimer pas ? S. François d'Assise s'en allait pleurant dans la campagne, en songeant à l'ingratitude des hommes *Ah !* s'écriait-il, *l'amour n'est point aimé ! l'amour n'est point aimé !* O mon Jésus ! je suis un de ces ingrats qui ont passé tant d'années en ce monde sans vous aimer. Doit-il donc en être toujours ainsi, ô mon Rédempteur ! Non, je veux vous aimer avant de mourir ; recevez-moi, aidez-moi, je vous en conjure.

II. L'Eglise, en nous montrant Jésus crucifié, chante ces paroles : *Tout en lui respire l'amour, son visage, sa tête inclinée, ses bras étendus, son côté ouvert*. Regarde, ô homme ! regarde ce Dieu mort pour ton amour ; vois ses bras ouverts pour t'embrasser, sa tête inclinée pour te donner le baiser de paix, sa poitrine entr'ouverte pour te recevoir dans son cœur, si tu veux l'aimer. Oui,

je le veux, je veux vous aimer, mon trésor, mon amour, mon tout : et qui pourrais-je aimer, si je n'aimais pas un Dieu mort pour moi ?

III. *La charité de Jésus-Christ nous presse.* (II. Cor. v. 14.) O mon Rédempteur ! vous êtes mort pour l'amour des hommes, mais les hommes ne vous aiment pas, parce qu'ils oublient la mort que vous avez soufferte pour leur amour. Si nous y pensions, comment pourrions-nous vivre sans vous aimer ? *La seule pensée que Jésus, notre Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la mort de la croix*, écrit S. François de Sales, *ne met-elle pas nos cœurs comme sous une presse qui les serre avec force et en exprime l'amour par une violence d'autant plus invincible qu'elle est plus aimable ?* C'est tout à fait ce que disait S. Paul : *Charitas Christi urget nos* ; l'amour de Jésus-Christ nous force de l'aimer. O mon aimable Sauveur ! autrefois je vous ai méprisé, maintenant je vous estime et vous aime plus que ma vie ; je n'ai point de plus vive douleur, que le souvenir des déplaisirs que j'ai causés à votre amour. Pardonnez-moi, Jésus, et tirez à vous tout mon cœur, afin que je ne désire, que je ne cherche, que je ne respire plus que vous. O Marie ! ô ma mère ! aidez-moi à aimer Jésus.

CHAPITRE XXXI.

De la grande affaire de notre salut.

I. L'affaire de notre salut éternel est, pour nous, la plus importante de toutes. Comment se fait-il donc que les hommes, dans les affaires de ce monde, mettent tous leurs soins à les faire réussir, qu'ils n'épargnent rien pour

parvenir à tel poste , pour gagner tel procès , pour conclure tel mariage ? Que de conseils ! Que de précautions ! On ne mange plus , on oublie le sommeil , et , au milieu de tout cela , que fait-on pour assurer son salut éternel ? Rien ; au contraire , on fait tout pour le perdre , comme si l'enfer , le paradis , l'éternité , n'étaient pas des vérités de la foi , mais des fables et des mensonges. O mon Dieu ! éclairez-moi de votre lumière , ne permettez plus que je vive en aveugle , comme j'ai vécu par le passé.

II. Si une maison vient à éprouver une dégradation ; que ne fait-on pas pour la réparer ? Si on vient à perdre un diamant , épargne-t-on quelque chose pour le retrouver ? On perd son ame , on perd la grâce de Dieu , et l'on rit , et l'on dort. Nous soignons avec tant d'attention notre santé temporelle , et nous avons si peu égard à notre salut éternel ! Quelquefois il nous arrive d'appeler heureux ceux qui ont tout quitté pour Dieu , comment , après cela , pouvons-nous vivre ainsi attachés aux choses de la terre ? O mon Jésus ! vous qui avez eu tant de soin de mon salut , jusqu'au point d'y consacrer votre sang et votre vie , j'ai fait si peu de cas de votre grâce , que , pour un rien , j'y ai renoncé et je l'ai perdue. Je me repens , Seigneur , de vous avoir ainsi déshonoré ; je ne veux plus désormais songer qu'à vous aimer , vous , mon Dieu , digne d'un amour infini.

III. Le fils de Dieu a donné sa vie pour le salut de nos ames ; d'un autre côté , le démon travaille sans cesse à les perdre , et nous , nous demeurons indifférents. S. Philippe de Néri ne faisait pas difficulté de traiter de fou celui qui ne s'occupe point du salut de son ame. Ranimons notre foi ; il est certain qu'après cette courte vie , une éternité de bonheur ou de malheur nous attend. Dieu a mis entre nos mains de choisir celle que nous voulons : *Ante hominem vita et mors, quod placuerit ei, dabi-*

tur illi. (Eccl. xv. 18.) Faisons donc notre choix de manière à ne point avoir à nous repentir éternellement. Mon Dieu, faites-moi apprécier la grande injure que je vous ai faite en vous offensant, en vous abandonnant pour courir après les créatures. Je me repens de toute mon ame de vous avoir méprisé, ô souverain bien! Ne me repoussez pas, maintenant que je reviens à vous. Je vous aime plus que toutes choses, et désormais je veux tout perdre plutôt que votre grâce. Oh! par l'amour que vous m'avez porté en mourant pour moi, secourez-moi, aidez-moi, ne m'abandonnez pas. Mère de Dieu, Marie, soyez mon avocate.

CHAPITRE XXXII.

Pour bien mourir il faut penser à la mort.

I. Les hommes attachés au monde s'efforcent de chasser de leur esprit la pensée de la mort, comme si en évitant d'y songer ils pouvaient l'éviter; mais non, ces malheureux, en éloignant d'eux la pensée de la mort, ne font que se mettre en plus grand péril d'en faire une mauvaise. Il n'y a point de remède; que ce soit tôt, que ce soit tard, il faut mourir, et ce qu'il y a de plus important à considérer, c'est qu'on ne meurt qu'une fois. Si l'on réussit mal, c'est pour toujours. Je vous remercie, ô mon Dieu! de la lumière que vous me donnez. J'ai perdu assez d'années, je veux vous consacrer ce qui me reste de vie. Dites-moi ce que vous voulez de moi; je veux vous plaire en tout.

II. Les saints anachorètes qui fuyaient le monde et se retiraient dans les déserts pour s'assurer une bonne mort, n'emportaient avec eux qu'une tête de mort. La vue de

cet objet renouvelait sans cesse leur pensée et leur faisait dire : « Un jour mon corps deviendra semblable à ces os desséchés, mais mon ame alors, où sera-t-elle? » Ces considérations les encourageaient à faire tous leurs efforts pour acquérir non les biens de cette vie, mais les biens de la vie qui ne finit pas. Que je vous remercie, Seigneur, de ne m'avoir pas fait mourir lorsque j'étais en péché! Je me repens de vous avoir offensé, et j'espère mon pardon, par les mérites de votre sang. O mon Jésus! je veux tout quitter et faire tout ce que je pourrai pour vous contenter.

III. Un saint personnage étant à l'article de la mort avait un visage riant : on lui demanda d'où lui venait cette allégresse ; il répondit : « J'ai toujours eu la mort devant les yeux, et c'est pour cela qu'aujourd'hui qu'elle est arrivée, elle ne m'épouvante pas. » En effet, la mort effraie ceux qui n'ont pensé qu'à se satisfaire en cette vie, mais elle ne saurait épouvanter ceux qui, à cause d'elle, ont méprisé les biens terrestres, et n'ont voulu s'attacher qu'à Dieu. O mon Sauveur! je vois que la mort approche, et voilà que je trouve n'avoir rien fait pour vous qui êtes mort pour moi. Cependant, avant de mourir, je veux vous aimer, ô Dieu digne d'un amour infini! Par le passé, je vous ai déshonoré par mes offenses, je m'en repens de tout mon cœur. A l'avenir, je vous honorerai, je vous aimerai comme je le puis. Donnez-moi la lumière, donnez-moi la force de le faire. Vous me voulez tout pour vous, et moi aussi je veux être tout à vous. Aidez-moi de votre grâce, je mets en vous ma confiance. O Marie! ma mère, mon espérance, vous êtes aussi mon espoir.

CHAPITRE XXXIII.

L'homme en péchant se détourne de Dieu.

I. S. Augustin et S. Thomas définissent le péché : *aversio à Deo*, ce qui signifie que le pécheur se détourne de Dieu, laissant le Créateur pour la créature. Quelle peine ne mériterait pas un sujet qui, tandis que son roi lui donne ses ordres, lui tournerait le dos pour aller, au mépris de la majesté de celui qui lui parle, transgresser tout aussitôt le commandement qu'il vient de recevoir ? C'est ce que fait le pécheur ; c'est le crime qui est puni en enfer de la peine du dam, c'est-à-dire de la perte de Dieu, digne supplice de celui qui s'est volontairement éloigné de lui. O mon Dieu ! que de fois je vous ai ainsi tourné le dos, et pourtant vous ne m'avez pas encore abandonné ; vous me poursuivez, vous m'appellez à pénitence, vous m'offrez mon pardon. Oui, Seigneur, je me repens par dessus tout de vous avoir offensé, ayez pitié de moi.

II. *Tu m'as abandonné*, dit le Seigneur, *tu t'es retiré de moi.* (Jér. xv. 16.) Telles sont les plaintes que Dieu fait entendre : Ingrat ! tu m'as abandonné. Si tu n'aurais pas été le premier à te détourner de moi, je ne t'aurais pas quitté. *Retrorsum abiisti.* O mon Dieu ! de quelle terreur ces paroles ne rempliraient-elles pas le pécheur, quand il se trouvera devant votre tribunal pour être jugé ? Pour moi, ô mon Sauveur ! je les entends déjà ces paroles ; vous me les adressez, non pour me condamner, mais pour me porter au repentir des injures que je vous ai faites. Oui, mon Jésus, je me repens de tous les déplaisirs que je vous ai causés. Pour mes misérables satisfactions, ô Dieu ! je vous ai laissé, vous, mon bien infini ! mais aujourd'hui je reviens à vous plein de regret, ne me chassez pas.

III. *Maison d'Israël, pourquoi mourez-vous? Revenez, et vivez.* O homme ! dit Jésus-Christ, je suis mort pour vous sauver ; pourquoi, par vos péchés, voulez-vous vous condamner à une mort éternelle ? Oh ! revenez à moi, et vous recouvrierez la vie de la grâce. O mon Jésus ! je n'aurais jamais eu l'audace de demander mon pardon, si je n'avais su que vous êtes mort pour me rétablir dans votre grâce. Que de fois, hélas ! je l'ai méprisée cette grâce et votre amour ! Que ne suis-je mort plutôt que de vous faire une si grande injure ! Mais vous qui avez daigné courir après moi quand je vous offensais, vous ne me chasserez pas, aujourd'hui que je vous aime et que je ne cherche que vous. *Deus meus est omnia !* O mon Dieu ! ô tout mon bien ! ne permettez plus que je sois ingrat envers vous. Marie, ma reine et ma mère, obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE XXXIV.

Miséricorde de Dieu invitant le pécheur à la pénitence.

I. *Adam, où es-tu ?* (Gen. III. 10.) C'est là, dit un auteur, le langage d'un père qui a perdu son fils et qui le cherche. O bonté immense de notre Dieu ! Adam pèche ; il se détourne de Dieu, et Dieu ne l'abandonne pas, et Dieu court après lui en criant : *Adam, mon Adam, où es-tu ? Je t'ai perdu, je te cherche.* C'est ainsi, ô mon ame ! que Dieu en a agi envers toi ; tu l'as fui par tes péchés, mais lui il n'a cessé de te poursuivre, de te rappeler par les lumières intérieures, par les remords de la conscience, par les saintes inspirations ; en un mot, par toutes les ressources de sa bonté et de son amour. O Dieu de miséricorde ! Dieu d'amour, comment ai-je pu vous offenser autant et me montrer si ingrat ?

II. Comme un père qui voit son fils près de se précipiter du haut d'une montagne, court après lui, tout en larmes, pour le retenir et empêcher sa perte ; ainsi, mon Dieu, en avez-vous agi à mon égard. J'allais, par le poids de mes péchés, me précipiter dans l'enfer et vous m'avez arrêté. Je vois maintenant, Seigneur, l'amour que vous avez pour moi, et j'espère aller au ciel, où je pourrai à jamais exalter vos miséricordes. *Misericordias Domini in æternum cantabo*. Je sais, ô mon Jésus ! que vous voulez me sauver ; mais j'ignore si vous m'avez pardonné. Oh ! donnez-moi une grande douleur de mes péchés ; donnez-moi un grand amour pour vous, je verrai alors que vous m'avez pardonné.

III. Mais, ô mon Sauveur ! comment puis-je craindre pour mon pardon, quand je vois que vous me l'offrez, que vos bras sont ouverts pour me presser contre votre cœur, si je reviens à vous plein de regret et vivement touché de ce qu'après tant d'offenses vous m'aimiez encore. Oh ! si je ne vous avais jamais déplu, à vous, mon souverain bien ! que mon cœur s'en repent ! Pardonnez-moi, mon Jésus, je ne veux plus vous déplaire. Mais sachez, ô mon Sauveur ! que je ne me contente pas du pardon, je veux que vous me donniez encore un grand amour pour vous. Puisque tant de fois j'ai mérité de brûler dans les feux de l'enfer, maintenant je veux brûler aussi, mais du feu de votre sainte charité. Je vous aime, ô mon amour ! je vous aime, ma vie, mon trésor, mon tout. O Marie ! ma protectrice, faites que je sois fidèle à Dieu jusqu'à la mort.

CHAPITRE XXXV.

L'ame comparait au jugement.

I. On a vu des coupables au moment où ils comparaissent devant leurs juges, devenir couverts tout à coup d'une sueur froide et trembler de tous leurs membres; d'autres, au contraire, se faisant illusion, osaient se flatter ou que leurs crimes n'étaient pas connus, ou que les juges mitigeraient la peine qui les attendait. O Dieu! quelle sera la terreur d'une ame coupable comparaisant devant Jésus-Christ, à qui rien n'est caché, et qui la jugera en toute sévérité. *Je suis juge et témoin* (Jér. xxix. 23.), dira-t-il alors. C'est moi qui vais te juger et qui dépose en même temps sur toutes les injures que tu m'as faites. Si le jugement fût venu pour moi, ô mon Jésus! j'avais mérité d'entendre ces redoutables paroles sortir de votre bouche. Dites-moi plutôt maintenant, je vous en supplie, que, si je me repens de mes péchés, votre intention est d'oublier tous les déplaisirs que je vous ai causés. *Omnium iniquitatum non recordabor.* (Ezech. xviii. 22.)

II. C'est le sentiment commun des docteurs que dans le lieu même où l'ame se sépare du corps, celle-ci comparait à ce jugement dans lequel se décide la question de sa vie ou de sa mort éternelle. Mais si elle a le malheur de se trouver en péché, que dira-t-elle, l'infortunée! quand Jésus-Christ lui rappellera les miséricordes qu'il a eues pour elle, les invitations qu'il lui a faites, les moyens de salut qu'il lui a ménagés? O Jésus! ô mon Rédempteur! vous condamnez les pécheurs obstinés, mais vous ne condamnez pas ceux qui vous aiment et qui se

repentent de vous avoir offensé. Je suis pécheur, mais je vous aime plus que moi-même, et je déplore par dessus tout le malheur que j'eus de vous déplaire. Pardonnez-moi, avant que vous n'ayez à me juger.

III. *A l'heure que vous n'y penserez pas, le Fils de l'homme viendra.* (Luc. XII. 40.). O mon Jésus! qui êtes aussi mon juge, quand, après ma mort, je comparaitrai devant vous, le sujet de mon épouvante sera de voir vos plaies qui me reprocheront l'ingratitude avec laquelle j'ai répondu à l'amour que vous m'avez porté en souffrant et mourant pour moi; mais aujourd'hui ces plaies sacrées me donnent confiance en vous et me font espérer mon pardon de votre bonté, ô mon Rédempteur! vous qui, pour n'être pas obligé de me condamner, avez voulu les endurer et être crucifié pour mon amour. *Te ergo, quæsumus famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Ayez pitié, ô Jésus! de cette brebis pour laquelle vous avez répandu votre sang divin. Si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous estime et vous aime plus que toutes choses. Faites-moi connaître les moyens que je dois prendre pour me sauver, et donnez-moi la force d'exécuter votre volonté. Je ne veux plus abuser de votre miséricorde. Vous m'avez fait trop de bien; je ne veux plus vivre loin de vous et privé de votre amour. O Marie! mère de miséricorde, ayez compassion de moi.

CHAPITRE XXXVI.

La vie du pécheur est malheureuse.

I. *Il n'y a point de paix pour l'impie,* dit le Seigneur. (Is. XLVIII. 22.) Le démon séduit les pécheurs en leur persuadant que s'ils parviennent à se procurer

cette satisfaction, cette vengeance, ce bien du prochain, ils seront contents et trouveront la paix; mais non, c'est le contraire qui arrive. Après le péché, l'ame demeure plus inquiète et plus triste qu'auparavant. Il n'y a que les bêtes dont la destinée n'est que pour cette terre, qui puissent trouver leur contentement dans les plaisirs d'ici-bas; mais l'homme créé pour jouir de Dieu, toutes les créatures ne sauraient le satisfaire, Dieu seul peut le rendre content. Que me reste-t-il, ô mon Dieu! des plaisirs que j'ai goûtés en vous offensant, que des chagrins et des amertumes qui me tourmentent? mais ce qui cause mes regrets, ce n'est point cette amertume que je ressens, mais bien plutôt les déplaisirs que je vous ai causés, à vous qui m'avez tant aimé.

II. *Les impies sont comme une mer agitée qui ne serepose jamais.* (Is. LVII. 20.) Qu'est-ce qu'une ame dans la disgrâce de Dieu? C'est une mer soulevée par une tempête continue; un flot vient, un autre le suit, et ce sont des flots d'angoisses et de peines. Il n'est personne en ce monde qui voie réussir toutes choses suivant ses désirs. Celui qui aime Dieu se résigne à sa volonté quand il est malheureux, et il trouve la paix; mais le pécheur, qui est l'ennemi de Dieu, comment pourrait-il se reposer dans la volonté de Dieu? En outre, le pécheur porte toujours avec lui la terreur de la vengeance divine. *Il fuit, même lorsque personne ne le poursuit.* (Prov. XXVIII. 1.) En effet, son péché est toujours sur lui, ses remords lui rongent le cœur et lui font éprouver un enfer anticipé. Ah! Seigneur, je me repens de vous avoir abandonné; pardonnez-moi, et ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre.

III. *Cherchez votre bonheur dans le Seigneur, et il vous accordera les désirs de votre cœur.* (Psalm. XXXVI. 4.) O homme! que cherches-tu pour être heu-

reux? Cherche Dieu, c'est lui qui fera ton bonheur. *Cherche*, dit S. Augustin, *le seul bien dans lequel sont tous les biens*. Voici un S. François qui, dépouillé de tous les biens de la terre, mais uni à son Dieu, a trouvé dès ici-bas le paradis; il ne se lasse pas de dire : *Mon Dieu est mon tout*. Heureux qui laisse tout pour Dieu, il trouvera tout en Dieu. O mon Jésus! au lieu de m'abandonner comme je le méritais, vous m'offrez le pardon, vous m'invitez à vous aimer. Je reviens à vous plein de douleur du mal que j'ai commis, touché de voir que vous m'aimez encore après tant d'offenses. Vous m'aimez; oh! moi aussi je vous aime, et je vous aime plus que moi-même. Recevez-moi dans votre grâce; et faites ensuite de moi ce qu'il vous plaira: il me suffit que vous ne me priviez pas de votre amour. Marie, ma mère, ayez pitié de moi!

CHAPITRE XXXVII.

Jésus crucifié enflamme les cœurs.

I. C'est avec raison que notre aimable Rédempteur nous proteste qu'il n'est venu sur la terre que pour allumer l'amour divin, et qu'il ne désire autre chose que de voir nos cœurs embrasés de ce feu sacré : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendantur?* En effet, que d'âmes bienheureuses sont demeurées tellement enflammées par la vue d'un Dieu crucifié qu'on les a vues quitter tout pour se donner au saint amour! Jésus-Christ pouvait-il faire davantage pour se faire aimer de nous, que de donner sa vie sur la croix, au milieu des douleurs, pour notre amour? S. François de Paule avait donc bien raison, en voyant Jésus crucifié

de s'écrier dans un extase d'amour : *O charité ! O charité ! O charité !*

II. Mais, hélas ! les hommes vivent dans l'oubli d'un Dieu si plein d'amour. Si l'homme le plus vil qu'il y ait au monde, si un esclave eût fait pour moi ce qu'a fait et souffert Jésus-Christ, comment pourrais-je vivre sans l'aimer ? Et quel est cet homme suspendu à la croix ? C'est celui qui m'a créé, c'est lui qui meurt pour moi. Cette croix, ces épines, ces clous, et plus encore ces plaies crient à leur manière et demandent de l'amour.

III. S. François d'Assise disait : *Que je meure, ô mon Jésus ! que je meure, pour l'amour de votre amour, puisque vous êtes mort pour l'amour de mon amour, Ah ! pour compenser l'amour d'un Dieu qui a daigné mourir, il faudrait la mort d'un autre Dieu. C'est peu, ce n'est rien que dix mille vies de chacun de nous pour répondre à l'amour de Jésus-Christ. Mais Jésus est content, pourvu que nous lui donnions notre cœur ; la seule chose qui puisse rendre cette offre indigne de lui ce serait de ne pas le lui donner tout en entier. C'est pour cela que l'apôtre dit que Jésus-Christ est mort pour avoir l'entier domaine de nos cœurs : *In hoc Christus mortuus est, ut mortuorum et vivorum dominetur.* (I. Tim. xiv. 9.) Aimable Rédempteur ; comment pourrais-je désormais vous oublier ? Comment pourrais-je aimer autre chose que vous, après vous avoir vu expirer de douleur sur un bois infâme pour expier mes péchés ? Comment pourrais-je penser que mes péchés vous ont réduit à cet excès, et ne pas mourir de regret au souvenir des offenses que je vous ai faites ? Aidez-moi, ô mon Jésus ! C'est vous que je veux, rien que vous ; aidez-moi à vous aimer. Marie, mon espérance, accordez-moi le secours de vos prières !*

CHAPITRE XXXVIII.

Dieu veut sauver tous ceux qui veulent se sauver.

I. L'apôtre S. Paul nous apprend que *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés* (I. Tim. II. 14) et S. Pierre nous enseigne aussi que *la volonté de Dieu est que nul ne périsse, mais que tous reviennent à la pénitence.* (II. Pet. III. 9.) C'est pour cela que le Fils de Dieu est venu du ciel en terre pour se faire homme ; qu'il a passé trente-trois ans dans les sueurs et les souffrances, qu'il a donné enfin son sang et sa vie pour nous sauver ; après cela, nous nous perdrons encore ? O mon Sauveur ! vous avez donc employé toute votre vie pour mon salut ; et moi j'ai dissipé tant d'années de la mienne ! Qu'avez-vous gagné avec moi ? que je méritais bien d'être exclu de vos bontés et envoyé à l'enfer ! Mais vous ne voulez pas la mort du pécheur, vous voulez qu'il se convertisse et qu'il vive. *Nolo mortem impii, sed ut convertatur et vivat* (Ezech. XXXIII. 11.) Oui, mon Dieu, je quitte tout et je me convertis à vous. Je vous aime, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Recevez-moi et ne permettez plus que je vous abandonne.

II. Que n'ont pas fait les Saints pour assurer leur salut éternel ! Que de grands seigneurs, que de rois même ont laissé les grandeurs du monde pour s'enfermer dans le cloître ! Que de jeunes gens ont quitté leur patrie et leur famille pour aller vivre dans des grottes ou des déserts ! Que de martyrs ont perdu la vie dans les tourments ! Pourquoi tout cela ? pour sauver leur ame. Et nous, que faisons-nous ? Malheur à moi qui sais que la mort est proche et qui n'y pense pas ! Non, mon Dieu,

je ne veux plus vivre loin de vous. Que pourrais-je attendre ? Faut-il que la mort me trouve dans le misérable état où je suis ? Non, mon Dieu, aidez-moi à me préparer à la mort.

III. O Dieu ! et que de grâces le Seigneur m'a faites pour me sauver ! Il m'a fait naître dans le sein de la vraie Eglise ; il m'a pardonné surtout mes péchés, il m'a donné d'abondantes lumières dans les prédications, la prière, la communion et les exercices spirituels ; il m'a invité mille fois à l'aimer. Que de secours pour devenir un saint ; que de grâces qu'il n'a point faites à tant d'autres ! Et moi, mon Dieu, quand me résoudrai-je à me détacher du monde et à me donner tout à vous ? Me voici, ô mon Jésus ! je ne veux plus vous résister ; vous m'avez fait trop de bien. Je veux être tout à vous, recevez-moi, et ne dédaignez pas l'amour d'un pécheur dont vous avez eu autrefois tant à vous plaindre. Je vous aime, mon Dieu, mon amour, mon tout ; ayez pitié de moi. O Marie ! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE XXXIX.

La mort est proche.

I. Chacun sait qu'il faut mourir, mais beaucoup se figurent la mort dans un tel lointain, qu'il leur semble qu'elle n'arrivera jamais. Mais non ; que nos jours soient longs, qu'ils soient courts, il est toujours vrai de dire que la mort est proche. Dans peu de jours, peut-être moins encore que nous ne pensons, nous descendrons au tombeau. Qu'est-ce que notre vie, sinon une vapeur légère que dissipe le plus léger souffle du vent ? sinon une herbe

fragile qu'un rayon de soleil dessèche et fait périr ! Mon Dieu, vous ne m'avez pas fait mourir quand j'étais dans votre disgrâce, parce que vous voulez que je ne me perde pas, mais que je vous aime. Oui, Seigneur, je veux vous aimer.

II. Job dit : *Mes jours ont été plus rapides que la marche du coursier.* (Job. ix. 25.) La mort nous poursuit plus prompte que le coursier, et nous, à chaque pas, à chaque respiration, à chaque instant, nous courons aussi vers elle. Oh ! avec quelle ardeur nous désirerons à la mort un jour, une heure de ce temps que nous dépensons si légèrement aujourd'hui ! O mon Dieu ! si à l'heure même on venait m'annoncer la mort, que trouverais-je avoir fait pour vous ! Ah ! secourez moi, ne permettez pas que je meure ingrat, comme j'ai vécu jusqu'ici. Donnez-moi la douleur de mes péchés ; donnez-moi votre amour, donnez-moi la sainte persévérance.

III. La mort se hâte, hâtons-nous donc aussi de faire le bien et de préparer nos comptes pour le jour où elle viendra. Quand la mort arrive, elle ne laisse plus le moyen de remédier au mal qu'on a commis. Combien de malheureux dans l'enfer qui comptaient réparer plus tard le mal qu'ils faisaient, mais que la mort a envoyés dans les supplices éternels ! O mon aimable Rédempteur ! je ne veux plus résister à vos invitations. Vous m'offrez mon pardon ; je le veux, je le demande, je l'espère par cette mort que vous avez soufferte pour moi, ô mon Jésus ! Bonté infinie, je me repens de vous avoir offensée. Mon Jésus, vous êtes mort pour moi, et moi j'ai préféré mes misérables satisfactions à votre amitié. Désormais, avec votre secours, je veux vous aimer toujours. Je vous aime, ô mon Dieu ! je vous aime. Vous êtes et vous serez toujours mon unique bien, mon unique amour. Mère de Dieu, ô Marie ! veillez sur moi, ayez pitié de moi.

CHAPITRE XL.

Abandon du pécheur dans son péché.

I. C'est un grand châtement de Dieu, quand il fait mourir le pécheur dans son péché; mais c'est un châtement plus rigoureux encore quand il l'y abandonne. *La plus grande peine*, dit Bellarmin, *c'est quand le péché devient la peine du péché*. Je vous remercie donc, ô mon Jésus! de ce que vous ne m'avez pas fait mourir en état de péché; mais je vous remercie bien davantage encore de ce que vous ne m'avez pas abandonné dans mon péché. Ah! dans quel abîme d'iniquités serais-je tombé si votre main ne m'eût retenu! Continuez, ô mon Sauveur! de me sauver de mes péchés et ne m'abandonnez pas.

II. *J'arracherai la haie qui environne ma vigne, et elle demeurera exposée au pillage.* (Is. v. 5.) Quand le maître d'une vigne arrache la haie qui l'entourait, et la laisse ouverte à tout venant, c'est signe qu'il la tient pour perdue et qu'il l'a abandonnée. Ainsi fait Dieu, lorsqu'il abandonne une ame; il lui ôte la haie de la crainte du Seigneur, de sa lumière, de sa parole, et l'ame demeurant aveuglée et enlacée dans ses vices, méprisera tout, grâces de Dieu, paradis, avertissements, censures; elle méprisera jusqu'à sa damnation, et ainsi enveloppée de ténèbres, sa damnation sera certaine, *Impius cum profundum venerit, contemnet.* (Prov. xvii. 3.) C'est ce que j'ai mérité, ô mon Dieu! pour avoir tant de fois dédaigné vos lumières et vos invitations. Mais je vois que vous ne m'avez pas encore abandonné. Je vous aime, ô mon Dieu! et je me fie en vous.

III. *Nous avons pris soin de Babylone, et elle n'a pas recouvré la santé; laissons-la à elle-même.* (Jér. LI. 9.) Le médecin qui soigne un malade lui prescrit des remèdes et le reprend de ses excès; mais s'il voit que le malade ne lui obéit pas, et tombe de mal en pis, il le laisse et ne s'occupe plus de lui. Ainsi fait Dieu avec les pécheurs obstinés; alors, il ne leur parle plus que rarement, à peine les assiste-t-il de sa grâce suffisante, au moyen de laquelle ils pourraient se sauver, mais ne se sauveront pas. Les ténèbres de leur entendement, l'endurcissement de leur cœur, l'empire de leurs mauvaises habitudes rendent leur salut moralement impossible. O mon Dieu! puisque je sens encore que vous m'appellez à la pénitence, vous ne m'avez donc pas abandonné; je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime, ô bonté infinie! et parce que je vous aime, je me repens souverainement de vous avoir offensé. Je vous aime et j'espère, par les mérites de votre sang, la grâce de vous aimer toujours. Ne permettez plus que je me sépare de vous. Vierge sainte, ô Marie! soyez mon avocate.

CHAPITRE XLI.

Du compte à rendre au jugement particulier.

I. Au même instant et au même lieu où l'âme expire est dressé tout aussitôt le divin tribunal; tout aussitôt le procès commence et la sentence du juge est prononcée. *Ceux que Dieu a connus d'avance, dit S. Paul, et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, ceux-là ils les a glorifiés.* (Rom. VIII. 29.) Pour que nous soyons dignes de la gloire, il faut donc

que notre vie soit trouvée conforme à la vie de Jésus-Christ. C'est donc avec raison que S. Pierre, parlant du jour du jugement, s'écrie : *A peine le juste sera-t-il sauvé!* (I. Pet. xiv. 18.) O mon Jésus! ô mon juge! qu'arrivera-t-il de moi, quand ma vie a été si différente de la vôtre? Mais votre Passion fait mon espérance. Je suis pécheur, mais vous pouvez faire de moi un saint; c'est ce que j'espère de votre bonté.

II. Le vénérable P. Louis du Pont, considérant le compte qu'il devait rendre à Dieu de toute sa vie, au moment de la mort tremblait si violemment que la chambre où il se trouvait en était comme ébranlée. Il faut donc, et à plus forte raison, que nous tremblions aussi et que nous nous appliquions à chercher le Seigneur pendant que nous pouvons encore le trouver. C'est lui qui nous y exhorte; *quærite Dominum dùm inæneri potest.* Au moment de la mort, si nous sommes en péché, il nous sera difficile de le trouver; cherchons-le donc maintenant dans le repentir et l'amour. Oui, mon Dieu, je me repens par dessus tout de vous avoir méprisé. Je vous estime maintenant, et je vous aime plus que tous les biens.

III. Job disait. *Que ferai-je quand Dieu se lèvera pour me juger? quand il m'interrogera que lui répondrai-je?* (Job. xxxi. 14.) Et moi aussi, que répondrai-je à Dieu, si, après tant de miséricordes, après tant d'invitations, je lui résiste encore? Non, Seigneur, je ne veux plus vous résister, je ne veux plus être ingrat envers vous. Je vous ai outragé, trahi mille fois; mais vous, vous avez donné votre sang pour me laver de tous mes péchés. *Tuis famulis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* O mon souverain bien! je me repens de vous avoir offensé, je vous aime de tout mon cœur; ayez pitié de moi. Et vous, Marie, ma mère, ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE XLII.

Du voyage à l'éternité.

I. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*
(Eccl. xii. 5.) Cette terre n'est pas notre patrie, mais un lieu de passage en allant à la demeure de l'éternité. Le pays que j'habite, la maison où je loge ne sont ni un pays ni une maison, mais une hôtellerie d'où il faudra déloger dans peu, à l'instant où j'y penserai le moins. Jusqu'au jour du dernier jugement, la maison de mon corps sera une fosse, et la maison de mon ame une éternité, dans le paradis, si je me sauve; dans l'enfer, si je me damne. Ce serait donc folie de mettre mon affection dans les choses qu'il me faudra laisser: je veux plutôt travailler à rendre agréable la demeure où j'habiterai éternellement.

II. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*
L'homme *ira*, dit le prophète, pour nous faire entendre que chacun se rendra à la demeure qu'il se sera choisie pour lui-même dans l'autre vie. L'homme *ira*; il ny sera point porté, il ira de sa propre volonté. La foi nous enseigne que dans l'autre vie il y a deux habitations: l'une est un palais de délices, où l'on est heureux à jamais, c'est le paradis; l'autre est une prison de supplices, où l'on pleure éternellement, c'est l'enfer. Choisis, mon ame, celle où tu veux aller. Si tu choisis le paradis, il te faut cheminer dans la voie du paradis; autrement si tu prends le chemin de l'enfer, tu arriveras à l'enfer. O mon Jésus! donnez-moi la lumière, donnez-moi la force, ne permettez pas que je me sépare de vous.

III. *L'homme ira dans la maison de son éternité.*

Si donc j'ai le bonheur de me sauver, et d'entrer dans le séjour de la joie, j'y serai heureux à jamais; mais si je viens à me damner et à entrer dans l'asile des misères, j'y demeurerai dans les pleurs toute l'éternité. Si je veux me sauver, je dois donc avoir toujours devant les yeux le souvenir de l'éternité. Celui qui passe sa vie à méditer l'éternité ne s'attache point aux biens de ce monde, et fait ainsi son salut. Je vais donc m'appliquer à faire que toute mes œuvres soient autant de pas qui m'approchent de l'éternité bienheureuse. Mon Dieu, je crois la vie éternelle. Désormais je veux vivre pour vous seul. Trop long-temps j'ai vécu pour moi et je vous ai perdu, vous, mon bien infini. Je ne veux plus vous perdre, mais je veux toujours vous servir et vous aimer. Aidez-moi, ô mon Jésus! ne m'abandonnez pas. Marie, ma mère, protégez-moi!

CHAPITRE XLIII.

Jésus homme de douleur.

1. *L'homme des douleurs*, c'est ainsi que le prophète Isaïe appelle notre Rédempteur, parce qu'en effet toute la vie de Jésus-Christ a été une vie de douleurs. Ce divin Sauveur s'était chargé de toutes nos dettes. Etant Dieu et homme, il pouvait, par une simple prière à son Père, réparer tous les péchés du monde, mais il préféra satisfaire rigoureusement la divine justice, et pour cela il choisit une vie pleine de mépris et de douleurs, content qu'il était d'être traité, pour l'amour des hommes, comme le plus vil et le dernier des hommes, suivant la prédiction

d'Isaïe : *Vidimus eum despectum et novissimum viro-
rum*. O Jésus ! ô Dieu méprisé ! les mépris que vous avez
soufferts ont payé ceux dont je me suis rendu coupable
envers vous. Que ne suis-je mort plutôt que de vous avoir
offensé !

II. O Dieu ! quel homme a jamais été affligé et chargé
de douleurs comme l'a été notre aimable Rédempteur ?
Sur la terre un homme, quelque malheureux qu'il soit,
recueille pourtant de temps en temps des soulagements et
des consolations. C'est ainsi que notre Dieu, plein de
bonté, traite ses créatures, tout ingrates et rebelles
qu'elles sont : mais son Fils bien aimé, il ne le traite pas
ainsi. La vie de Jésus-Christ en ce monde a été non seu-
lement la plus affligée, mais encore elle n'a été qu'une
longue tribulation depuis le commencement jusqu'à la
fin, sans soulagement, sans consolation. En un mot, il
était né pour souffrir et pour être l'homme de douleurs.
O mon Jésus ! malheur à qui ne vous aime pas, ou à
qui vous aime peu, vous qui nous avez tant aimés,
nous, misérables vers de terre qui vous avons offensé.
Donnez-moi la force de n'aimer que vous, qui seul
méritez d'être aimé.

III. Les hommes souffrent des afflictions, mais cette
souffrance n'existe que dans le moment présent, puisqu'ils
ne connaissent pas d'avance les peines qui doivent leur
arriver. Jésus-Christ, au contraire, ayant, comme Dieu,
la connaissance de toutes les choses futures, souffrait dans
tous les instants de sa vie, non seulement les peines qui
l'affligeaient actuellement, mais encore toutes celles qui
lui restaient à endurer, et spécialement les tourments de
sa Passion. Il avait toujours devant les yeux la flagella-
tion, le couronnement d'épines, le crucifiement et la mort
si cruelle avec toutes les douleurs et les désolations qui
l'accompagnèrent. Sainte Marie-Madelaine de Pazzi avait

bien raison, ô mon Jésus! de vous appeler *insensé à force d'amour. Pazzo d'amore*. En effet, pourquoi tant souffrir pour moi qui vous ai tant offensé? Oh! recevez-moi dans votre amour; je ne veux plus désormais aimer que vous. Mon amour, mon bien; agréez-moi, donnez-moi la force. Je veux être un saint, je veux l'être pour vous contenter. Vous me voulez tout à vous, je veux aussi être à vous tout entier. O Marie! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE XLIV.

Folie de celui qui ne songe pas à sauver son ame.

I. *A quoi sert, dit le Seigneur, de gagner le monde entier, si ensuite on perd son ame?* Que de riches, que de nobles, que de souverains sont maintenant dans les enfers! Que leur reste-t-il de leurs richesses, de leurs honneurs, sinon des remords, des regrets qui leur rongent et leur rongeront le cœur durant toute l'éternité! O mon Dieu! donnez-moi la lumière; venez à mon secours. Je ne veux plus me voir privé de votre grâce. Ayez pitié d'un pécheur qui veut vous aimer.

II. Quel aveuglement, dit Salvien; les hommes croient à la mort, au jugement, à l'enfer, à l'éternité, et ils vivent sans crainte. *Quid, si futura credunt, futura non timent!* On croit à l'enfer, et pourtant un grand nombre vont à l'enfer! O mon Dieu! c'est qu'on croit cette vérité en effet, mais bientôt on n'y pense plus et on se perd. Faut-il encore que je sois du nombre de ces insensés! Je savais qu'en vous offensant je perdais votre amitié, que j'écrivais moi-même par-là ma sentence de

condamnation , et cependant je vous ai offensé ! *Ne me rejetez pas de votre face.* Je reconnais le mal que j'ai fait en vous offensant, vous, mon Dieu ; j'en suis affligé de toute mon ame ; ne me chassez donc pas de votre présence.

III. *Et après ? et après ?* Que ces deux paroles eurent de force dans la bouche de S. Philippe de Néri, lorsqu'il les adressa au P. François Zazzera, pour l'engager à quitter le monde et à se donner tout à Dieu ! *Heureux si les hommes étaient sages, s'ils prévoyaient leur fin!* (Deut. xxxii. 29.) Si tous pensaient à la mort qui nous sépare de tout au jugement où il faut rendre compte de tout, à l'éternité heureuse ou malheureuse qui attend chacun de nous ; si tous, dis-je, avaient soin de mettre ordre à ces dernières affaires de leur vie, certainement personne ne se damnerait : on ne pense qu'au présent, et on risque ainsi son salut éternel. Je vous remercie, mon Dieu, de la patience que vous avez eue à mon égard, et des lumières que vous m'avez données. Je vois que si j'ai eu le malheur de vous oublier, vous avez bien voulu vous souvenir de moi. Qu'attends-je ? j'attends peut-être que vous m'abandonniez et que la mort vienne me trouver dans l'état de misère et d'ingratitude où j'ai vécu jusqu'ici. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire, je veux vous aimer. Bonté infinie, je vous aime ; donnez-moi la sainte persévérance avec votre amour : je ne vous demande rien de plus. O Marie ! refuge des pécheurs, intercédez pour moi.

CHAPITRE XLV.

Du moment de la mort.

I. *O moment d'où dépend une éternité!* Quelle valeur dans ce dernier moment de notre vie , dans ce dernier soupir de notre bouche ! Ils valent ou une éternité de délices ou une éternité de tourments ; ils valent une vie à jamais heureuse , ou une vie à jamais malheureuse. Quelle folie donc pour un misérable et fugitif plaisir en cette vie , d'aller risquer et de faire une mauvaise mort , pour commencer tout aussitôt une vie de douleurs éternelles ! O Dieu ! qu'arrivera-t-il de moi dans ce dernier moment de ma vie ! Vous êtes mort pour me sauver , ô mon Jésus ! ne permettez pas que je me perde en vous perdant , vous , mon unique bien.

II. Figurez-vous un coupable qu'on aurait condamné à jouer sa vie au sort ; comme il tremblerait en ouvrant la main d'où doivent sortir les dés qui vont décider s'il doit vivre ou mourir. Et vous , mon cher lecteur , si vous vous trouviez dans une telle conjoncture , que ne donneriez-vous pas pour en être délivré ? Or , il est de foi qu'un jour doit venir où vous vous trouverez à ce dernier moment qui décidera de votre vie ou de votre mort éternelle. Vous direz alors : *Hélas ! me voila arrivé à cet instant qui va me rendre heureux à jamais avec Dieu , ou me plonger pour toujours dans le désespoir , loin de Dieu.* Non , mon Dieu , je ne veux pas vous perdre ; si par le passé je vous ai perdu , je m'en repens , je le déplore , je ne veux plus avoir ce malheur.

III. Ou nous croyons, ou nous ne croyons pas. Si nous croyons qu'il y a une éternité, qu'il faut mourir, que l'on ne meurt qu'une fois, de sorte que si nous nous trompons une fois, nous nous trompons pour toujours, sans espérance de remède, comment ne prenons-nous pas la résolution de nous éloigner des dangers qui peuvent nous perdre, et d'employer tous les moyens propres à nous assurer une bonne mort? Il n'y a point de sécurité trop grande quand il s'agit de la vie éternelle. Chaque jour qui s'écoule est une grâce que Dieu nous accorde pour nous mettre en état de régler nos comptes pour le moment de la mort. Hâtons-nous donc, nous n'avons point de temps à perdre. Me voici, ô mon Dieu! dites-moi ce que je dois faire pour me sauver; je veux le faire en tout. Je me suis éloigné de vous, je me repens souverainement, je voudrais mourir de douleur. Seigneur, pardonnez-moi et ne permettez plus que je vous abandonne. Je vous aime par dessus toutes choses, et je ne veux plus cesser de vous aimer. Vierge sainte, Marie obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE XLVI.

Dieu va cherchant le pécheur pour le sauver.

I. C'est un prodige très grand que de voir un homme, un ver de terre si audacieux qu'il ose offenser son Créateur, lui tourner le dos, en dédaignant ses grâces après que Dieu l'a comblé de tant de bienfaits et l'a aimé jusqu'à donner sa vie par amour pour lui : mais c'est encore un prodige plus étonnant que de voir ce Dieu ainsi méprisé par l'homme, courir après ce misérable, l'appeler à la

pénitence et lui offrir le pardon, comme si c'était Dieu qui eût besoin de l'homme, et non l'homme qui eût besoin de Dieu. Vous me cherchez donc, ô mon Jésus ! je veux vous chercher aussi. Vous me voulez, je vous veux aussi et rien que vous.

II. L'Apôtre écrit : *Nous vous en supplions au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu.* (II. Cor. v. 20.) C'est donc Dieu lui-même, dit S. Jean Chrysostôme, qui prie le pécheur ! et que lui demande-t-il ? de vouloir bien se réconcilier avec lui et recevoir la paix : *Ipsè Christus vos obsecrat; quid autem obsecrat ? reconciliamini Deo.* O mon Jésus ! mon Rédempteur, comment est-t-il possible que vous ayez eu tant d'amour pour moi qui vous ai tant offensé ? J'abhorre plus que tous les maux les déplaisirs que je vous ai causés ; donnez-moi encore plus de douleurs, plus d'amour, afin que je pleure mes péchés, non pas tant à cause des peines que j'ai méritées que pour les amertumes dont je vous ai comblé, vous, mon Dieu, si bon, si aimable.

III. Job s'écrie : Quelle si grande chose est-ce donc que l'homme, ô Dieu éternel ! pour que vous daigniez l'élever si haut ? Comment pouvez-vous occuper votre cœur à l'aimer ? *Quid est homo qui a magnificas eum ? aut quid apponis erga eum cor tuum.* (Job. vii. 17.) O Seigneur ! quel bien avez-vous retiré de moi ? Qu'espérez-vous de moi pour m'aimer tant et me poursuivre avec tant d'ardeur ? Auriez-vous donc oublié mes injures, mes trahisons ? Mais, puisque vous m'avez tant aimé, il faut bien aussi que moi, misérable ver de terre, je vous aime, vous, mon Créateur et mon Rédempteur. Oui, je vous aime, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur ; je vous aime plus que moi-même, et parce que je vous aime, je veux faire tout ce qui vous est agréable. Vous savez que je n'ai point de douleur plus vive que le souve-

nir des outrages que j'ai faits à votre amour. J'espère compenser à l'avenir, par mon amour, toutes les offenses que je vous ai faites. Secourez-moi, au nom de ce sang que vous avez répandu pour moi. Et vous, ô Marie! aidez-moi aussi, pour l'amour de ce Fils qui est mort pour mon salut.

CHAPITRE XLVII.

[Sentence du juge au jugement particulier.

I. Oh! quelle sera la joie de celui qui sortant de cette vie, dans la grâce de Dieu, se présentera à Jésus-Christ et sera accueilli par lui avec un sourire de bonté! Quelle joie d'entendre ces douces paroles sortir de sa bouche : *Courage, bon et fidèle serviteur, puisque vous avez été fidèle dans le peu de choses qui vous furent confiées, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (Math. xxv. 23.) Mais, ô mon Jésus! si dans ce moment il fallait me présenter à votre tribunal, comment pourrais-je espérer que vous m'appelassiez *serviteur bon et fidèle*, moi qui jusqu'ici ai été si méchant et si infidèle à votre égard, moi qui vous ai trahi autant de fois que je vous ai fait des promesses? Je veux désormais vous être fidèle; plutôt perdre mille fois la vie que votre grâce; c'est à vous de me donner la force d'exécuter cette résolution.

II. Quelle douleur pour le pécheur, ô mon Jésus! lorsqu'après être mort en état de péché, et comparaisant devant vous, il verra l'indignation de vos regards! L'ame qui sort de cette vie dans la disgrâce de Dieu, se condamne elle-même avant que Dieu ne la condamne, et il lui faut ensuite entendre sortir de la bouche de Jésus-

Christ la terrible sentence : *Retire-toi de moi , maudite , va au feu éternel.* Ingrate , ne reparais plus en ma présence. O Seigneur ! j'ai mérité d'entendre ces redoutables paroles toutes les fois que je vous ai offensé mortellement. Quand viendra la mort , vous serez mon juge ; soyez maintenant mon Rédempteur et mon père , vous qui voulez me pardonner , si je me repens de mes offenses. Oui , mon Dieu , je me repens de tout mon cœur de tous les outrages que je vous ai faits , et je m'en repens , non pas tant à cause de l'enfer que j'ai mérité , que pour le déplaisir que je vous ai causé , à vous qui m'avez tant aimé.

III. L'ame vient de s'échapper ; elle est séparée du corps , on doute encore si l'homme est mort ou vivant , et déjà l'ame est entrée dans l'éternité. Enfin , le prêtre devenu certain de la mort , commence la prière : *Accourez , Saints de Dieu ; arrivez , Anges du Seigneur , venez recevoir cette ame et la conduire en présence du Très-Haut.* Mais l'ame qui vient de sortir ennemie de Dieu , a entendu sa sentence ; que sert d'appeler à son aide les Anges et les Saints ? O mes saints protecteurs , mon Ange gardien , Saint-Michel , Saint-Joseph , Marie , ma défense , secourez-moi à présent que votre secours peut encore m'être utile ! Et vous , mon Sauveur , pardonnez-moi maintenant que vous pouvez encore pardonner. Je me repens de vous avoir offensé et je vous aime de toute mon ame. Aidez-moi , Seigneur , afin que je ne vous offense plus. O Marie ! gardez-moi toujours à l'ombre de votre protection.

CHAPITRE XLVIII.

Je puis mourir subitement.

I. Il n'y a pas de chose plus certaine que la mort, mais il n'y a pas de chose plus incertaine que l'heure de la mort. Il est certain que le Seigneur a déterminé l'année et le jour de la mort de chacun ; mais cette année, mais ce jour, nul de nous ne les connaît. C'est même l'intention de Dieu que ce jour nous soit caché, afin que nous soyons toujours prêts à mourir. Que je vous remercie, ô mon Jésus ! de m'avoir attendu, et de ne m'avoir pas fait mourir quand j'étais en état de péché ! Je veux employer ce qui me reste de vie à pleurer mes péchés et à vous aimer de toutes mes forces. Je dois mourir, c'est pourquoi je veux me préparer, avec votre grâce, à faire une bonne mort.

II. Jésus-Christ nous fait connaître l'heure de notre mort, mais voyez de quelle manière. Ce sera, nous dit-il, l'heure à laquelle vous y penserez le moins que vous mourrez. *Le Fils de l'homme viendra à l'heure même où vous n'y penserez pas.* (Luc XII. 40.) Si donc, dit S. Bernard, la mort peut à chaque instant nous enlever la vie, il nous faut l'attendre à chaque instant et tenir nos comptes tout prêts. Non, mon Jésus, je ne veux point attendre la mort pour me donner à vous. Vous avez dit que celui qui vous cherche vous trouve : *Querite, et invenietis.* Je vous cherche, je vous veux, faites que je vous trouve. Bonté infinie, je vous aime, je me repens de vous avoir offensée ; je ne veux plus vous déplaire jamais.

DU SALUT.

III. Lorsque vous êtes tenté de commettre quelque péché , parce que vous espérez pouvoir vous en confesser demain , répondez-vous à vous-même , mon cher lecteur , et dites-vous : Qui sait si ce jour , ce moment où je pêche ne sera pas le dernier de ma vie ? Si la mort me surprend dans ce même instant , où vais-je aller ? O Dieu ! que de malheureux ont été moissonnés par la mort au moment même où ils avalaient la nourriture empoisonnée du péché ! — Mais , vous dira le démon , ce malheur ne t'arrivera pas. — Répondez lui : Si pourtant il m'arrive , que deviendrai-je durant toute l'éternité ? O mon Dieu ! ce qui est arrivé à tant d'infortunés ne pouvait-il pas m'arriver aussi ? Combien sont en enfer pour des péchés moindres que les miens ! Grâces vous soient rendues , ô mon Jésus ! pour votre patience à mon égard , et pour la lumière que vous me donnez en ce moment. J'ai commis une grande faute en vous quittant ; je voudrais en mourir de douleur. Ah ! puisque vous m'en donnez le temps , dès aujourd'hui je ne veux plus penser qu'à vous aimer. Aidez-moi du secours de votre grâce ; et vous , Marie , accordez-moi le secours de vos prières.

CHAPITRE XLIX.

Eternité de l'enfer.

I. Si l'enfer n'était pas éternel , il ne serait pas l'enfer. Toute peine qui ne dure que peu de temps n'est pas une grande peine , tandis qu'une peine légère prolongée pendant long-temps devient insupportable. Si un homme était condamné à voir représenter pendant toute sa vie la même comédie , à entendre à jamais la même musique , quel ne serait point son ennui ? Que sera-ce donc dans

l'enfer, où il faudra souffrir tous les tourments, et pendant combien de temps? pendant toute l'éternité. Ce serait folie que de s'exposer à être brûlé vif pour une journée de plaisir, et ce ne serait pas folie que de se faire condamner au feu pour un plaisir sensuel d'un moment, et à un feu dans lequel le damné meurt à chaque moment, sans pouvoir jamais mourir! O mon Dieu! veillez sur moi par votre grâce. Quel malheur pour moi si je m'éloignais encore de vous, après toutes les miséricordes dont vous avez usé à mon égard! Gardez-moi, mon Dieu, ne m'abandonnez pas à un si terrible sort.

II. Ranimons notre foi. Il est certain que celui qui se damne, se damne pour toujours, sans espérance de trouver jamais un remède à ses maux. *Ils iront au supplice éternel*, dit l'Évangile. (Matth. xxv. 46.) Quiconque entre dans cette prison n'en sort plus. Encore si le malheureux damné pouvait se bercer de cette fausse espérance, et se dire: Qui sait? peut-être un jour Dieu prendra pitié de moi et me retirera de l'enfer. Mais non: l'infortuné sait que l'enfer n'a point de fin, et que les peines qu'il souffre à chaque instant, il les lui faudra souffrir tant que Dieu sera Dieu. O mon Rédempteur! j'ai la triste certitude d'avoir antrefois perdu votre grâce et d'avoir été condamné à l'enfer, mais je ne sais si vous m'avez pardonné. Oh! pardonnez-moi tout de suite, ô mon Jésus! pendant que je me repens amèrement de vous avoir offensé, et ne permettez plus que j'aie ce malheur.

III En cette vie, ce qui nous effraie le plus, c'est la mort; dans les enfers, elle est ce que les damnés désirent le plus. Ils voudraient mourir; mais ils ne le peuvent. *Ils appelleront la mort*, dit l'Écriture, et *la mort fuira loin d'eux*. (Apoc. ix. 6. Encore si, dans ce séjour de douleurs, ils trouvaient quelqu'un qui compatît à leurs maux! mais non, ils sont haïs, on jouit

de leurs peines, de leurs souffrances non interrompues et sans fin. La trompette de la justice divine retentit éternellement dans les enfers; elle fait entendre ces mots effroyables aux damnés : *Toujours, toujours; jamais, jamais.* O mon Jésus! en ce moment même, je devrais être avec ces malheureux; c'est vous qui m'avez délivré du malheur de tomber dans les enfers; achevez votre ouvrage en me sauvant du péché qui seul pourrait m'y conduire encore. Oh! ne permettez plus que je sois votre ennemi. Je vous aime, bonté infinie; je me repens de vous avoir offensée. Pardonnez-moi; et, de même que je devais brûler pour toujours dans les flammes de l'enfer, ainsi consommez-moi à jamais des feux de votre saint amour. O Marie! Marie, c'est en vous que repose ma confiance!

CHAPITRE L.

Qui sait si Dieu m'attendra encore.

I. *Ne tardez pas à vous convertir au Seigneur, et ne différez pas de jour en jour; car sa colère viendra tout à coup; et, au moment de sa vengeance, il vous perdra.* (Eccl. v. ix.) Le Seigneur nous prévient par ces paroles de la nécessité de se convertir promptement, si nous voulons nous sauver, parce que si nous retardons notre conversion de jour en jour, le temps de la vengeance viendra, durant lequel Dieu ne veut plus ni appeler, ni attendre; et, une fois surpris par la mort, notre damnation sera sans remède. Il nous avertit ainsi, parce qu'il nous aime et ne veut pas voir notre perte. Vous voulez donc me sauver, ô mon Dieu! vous voulez user de miséricorde envers moi; je ne veux plus vous déplaire.

II. Hélas ! ces avertissements de Dieu donnés inutilement en cette vie à tant de malheureux sont pour eux dans les enfers comme autant de glaives cruels qui les transpercent, puisque l'énormité de leurs fautes s'est accrue en proportion des miséricordes de Dieu à leur égard. Quelles auraient été grandes mes peines, ô mon Jésus ! si vous m'eussiez envoyé en enfer comme je le méritais, puisque les grâces que j'ai reçues de vous ont été si abondantes ! Non, je ne veux plus être ingrat. Dites-moi ce que vous voulez de moi, je veux vous obéir en tout. Je me repens de vous avoir tant de fois contristé ; désormais je ne veux plus me rechercher moi-même, mais vous, mon Dieu et tout mon bien.

III. Chose étrange ! les hommes si soigneux dans les affaires de ce monde sont remplis de négligence dans les affaires de l'éternité. Quand un particulier doit recevoir une somme d'argent d'une autre homme, il prend toutes ses sûretés avec le plus grand scrupule : *Qui sait ce qui peut arriver ?* dit-il. En même temps on passe des mois et des années dans le péché : pourquoi ne dit-on pas aussi alors, en parlant de son âme : *Qui sait ce qui peut arriver ?* Quand un homme perd son argent, en perdît-il beaucoup, il ne perd pas tout ; mais, s'il perd son âme, il perd tout, il la perd pour toujours, sans espérance de jamais la retrouver. Aimable Rédempteur, vous avez donné votre vie pour me rendre digne de votre grâce, et cette grâce, mille fois je l'ai perdue pour un rien. Pardonnez-moi, bonté infinie, parce que je le déplore de tout mon cœur. Je suis trop obligé à vous aimer, Seigneur, pour ne pas vous aimer de toutes mes forces. Je vous aime, ô mon souverain bien ! je vous aime plus que moi-même. Ne permettez pas, mon Dieu, que je cesse de vous aimer. O Marie ! ma mère, soyez ma gardienne.

CHAPITRE LI.

Jésus meurt pour l'amour des hommes.

I. Est-il possible qu'un Dieu , le créateur de toutes choses , ait voulu mourir pour l'amour de ses créatures ! C'est pourtant une vérité de foi. *Il nous a aimés, et il s'est livré pour nous.* (Eph. IV. 2.) Un jour donc , au grand étonnement du ciel et de la nature, on vit Jésus , le fils unique de Dieu , le maître du monde , mourir dans les douleurs , justicié sur un bois infâme , et pourquoi ? pour l'amour des hommes. Et il se trouve des hommes qui croient cela et qui n'aiment pas ce Dieu ! Je le croyais, Seigneur , et non seulement je ne vous ai pas aimé , mais je vous ai chargé d'offenses. Oh ! pardonnez-moi , faites-moi souvenir sans cesse de la mort que vous avez soufferte pour moi , afin que je ne vous offense plus , mais que je vous aime toujours.

II. Il n'était pas nécessaire, pour le salut des hommes, que le fils de Dieu mourût ; une seule goutte de son sang suffisait, une larme, une prière ; puisque tout cela, étant d'une valeur infinie, pouvait opérer le salut du monde et de mille mondes. Mais vous, ô mon Jésus ! vous avez voulu souffrir beaucoup, pour nous montrer le grand amour que vous nous portez. *O mon Dieu !* vous disait S. Bonaventure, et je puis moi-même le dire avec raison, après tant de péchés, *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous tant aimé ? pourquoi, Seigneur, pourquoi ? Que suis-je donc ?* Je suis la brebis perdue que vous allez cherchant, ô mon divin Pasteur ! Ingrat , j'ai fui loin de vous ; mais parce que vous avez oublié les déplaisirs que je vous ai causés, vous m'invitez à vous aimer. Touché de tant de

bontés, tout misérable que je suis, j'embrasse vos pieds percés pour moi. Jésus, mon amour, mon trésor, je vous aime; et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé.

III. S. Bernard se figurait avoir été présent au moment où Pilate écrivit la sentence du Sauveur, et plein d'une tendre compassion, il disait : *Qu'avez-vous fait, ô Sauveur plein d'innocence ! qu'avez-vous fait, pour être ainsi condamné ? Vous êtes l'innocence même, et je vous vois condamné à la mort et à la mort de la croix ! Quel crime avez-vous commis ?* Et il répondait : *Votre crime, c'est votre amour !* comme s'il eût dit : Ah ! je comprends, votre délit, c'est l'amour excessif que vous nous avez porté; c'est cet amour, et non Pilate, qui vous condamne à mort. Aimable Rédempteur, quand je me rappelle les injures que je vous ai faites, ce qui fait couler mes larmes n'est pas tant l'enfer que j'ai mérité, que l'amour que vous avez eu pour moi. O mon Dieu crucifié ! désormais je veux être tout à vous, je ne veux aimer que vous. Aidez ma faiblesse : faites que je vous sois fidèle. Marie, ma mère, faites-moi aimer Jésus; c'est l'unique grâce que je vous demande.

CHAPITRE LII.

Il faut être sauvé ou damné : il n'y a pas de milieu.

I. *Opérez votre salut avec crainte et tremblement.* (Phil. II. 12.) Pour être sauvé, il faut trembler d'être damné, parce qu'il n'y a pas de moyen terme. Celui qui ne tremble pas se damnera aisément, parce qu'il fera peu d'attention à employer les moyens du salut. Dieu veut le salut de tous, et donne son aide à tous; mais il veut que

nous mettions aussi la main à l'œuvre. Tous veulent être sauvés, mais beaucoup ne se sauvent pas, parce qu'ils; n'en prennent pas les moyens. Le paradis n'est pas fait pour les lâches, disait S. Philippe de Néri. Donnez-moi la lumière, Seigneur; faites-moi connaître ce que je dois faire, ce que je dois éviter, je suis prêt à tout: je veux me sauver.

II. Sainte Thérèse disait à ses religieuses: *Mes filles, une ame, une éternité!* Elle voulait dire qu'en cette vie nous ne devons penser qu'à sauver notre ame, parce que, l'ame perdue, tout est perdu; et que, perdue une fois, elle est perdue pour toujours. Un prince demandait au pape Benoît XII une grâce qui ne pouvait lui être accordée sans péché; ce souverain Pontife répondit à l'ambassadeur: *Dites à votre prince que, si j'avais deux ames, j'en pourrais sacrifier une pour lui; mais, comme je n'en ai qu'une, je ne puis m'exposer à la perdre.* Ainsi devons-nous répondre au monde, au démon, quand ils nous présentent le fruit défendu. O mon Dieu! que de fois j'ai perdu mon ame, en perdant votre grâce! Puisque vous êtes assez généreux pour m'offrir le pardon, je déteste les offenses que je vous ai faites, et je vous aime par dessus tout.

III. Oh! qui comprendrait bien la grande maxime de S. François-Xavier: *Il n'y a au monde qu'un seul mal et qu'un seul bien!* Le seul mal, c'est de se damner; le seul bien, c'est de se sauver. Les maladies, la pauvreté, l'ignominie, ne sont pas des maux, puisque, souffertes avec résignation, elles augmentent notre gloire dans le ciel. Au contraire, pour les pécheurs, la santé, les richesses, les honneurs ne sont pas des biens, puisque ce sont pour eux autant d'occasions à se perdre. Sauvez-moi donc, ô Dieu de mon ame! et, du reste, disposez de moi comme il vous plaira, Vous savez ce qui me convient, vous le

voulez aussi. Je m'abandonne aux mains de votre miséricorde : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Je déplore de m'être jusqu'ici opposé à votre volonté ; je ne veux plus que ce que vous voulez. Donnez-moi votre amour, afin que je vous sois fidèle : et vous, Marie, donnez-moi votre secours.

CHAPITRE LIII.

Notre mort est certaine.

I. Comment est-il possible, ô Dieu ! qu'il se trouve des chrétiens instruits par la foi qu'ils doivent mourir un jour, et après la mort entrer dans une éternité de bonheur ou dans une éternité de tourments, n'ignorant pas que du moment de leur mort dépend ou leur félicité ou leur malheur à jamais, et que ces chrétiens ne prennent pas tous les moyens pour s'assurer une bonne mort ? Donnez-moi des larmes, Seigneur, pour pleurer les offenses que je vous ai faites. Je savais pourtant, hélas ! qu'en vous offensant je perdais votre grâce, et me condamuais aux peines éternelles ; je le savais, et néanmoins je vous ai offensé. Mon Dieu, je me repens de vous avoir déshonoré en vous laissant pour courir après mes misérables fantaisies ; ayez pitié de moi.

II. Quand nous entendons dire qu'un homme qui n'était pas préparé vient de mourir subitement, nous sommes touchés de compassion, et nous disons : *Hélas ! que sera devenue sa pauvre ame ?* Pourquoi ne pas nous préparer nous-mêmes à la mort ? Est-ce que le même malheur ne peut pas nous arriver aussi ? Tôt ou tard, subitement ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, un jour nous serons étendus sur un lit

pour rendre notre ame à Dieu. Notre genre de mort est déjà fixé, c'est-à-dire la maladie qui nous chassera de ce monde; chaque jour nous en approchons davantage, pourquoi donc ne travaillons-nous pas à nous rapprocher de Jésus-Christ qui nous jugera alors? O mon Rédempteur! j'espère mourir dans votre grâce, par les mérites de votre mort. Je vous aime, bonté infinie, et j'espère vous aimer durant cette vie et pendant toute l'éternité.

III. Dans un siècle, une ville, un royaume sont renouvelés; ceux qui les habitaient auparavant reposent dans les tombeaux. Où sont ceux qui vivaient dans ce royaume il y a cent ans? Ils sont dans l'éternité. Ainsi, mon cher lecteur, dans cent ans, peut-être beaucoup plus tôt, ni vous, ni moi ne vivrons plus sur cette terre; mais nous serons tous entrés dans l'éternité heureuse ou malheureuse, sauvés ou damnés pour toujours, puisqu'il n'y a pas moyen d'éviter l'un ou l'autre sort. Mon Dieu, il peut se faire que je me sauve, comme je l'espère; mais il peut se faire aussi que je me damne par mes péchés. Je puis donc me damner, et je ne pense pas à prendre tous les moyens pour me sauver? Eclaircz-moi, Seigneur, faites-moi connaître ce que je dois faire pour me sauver; je ne veux rien négliger avec votre secours. O mon père! que de fois je vous ai manqué de respect; vous n'avez pas cessé de me vouloir du bien. J'ai désormais en abomination tous les déplaisirs que je vous ai causés, et je vous aime de toute mon ame, ô mon Dieu! Bénissez-moi, ô mon Père! et ne permettez plus que je vous perde. Marie, ma mère, ayez pitié de moi!

CHAPITRE LIV.

Que servent à la mort toutes les choses du monde.

I. *Il ne me reste que le tombeau!* (Job. xvii. 2.)

Les jours passent, les années passent, les plaisirs passent, les pompes, les flatteries, tout passe; mais quelle sera la fin de tout cela? Là mort viendra, et la mort nous dépouillera de tout, et on nous jettera dans une fosse où nous pourrions abandonnés et oubliés de tout le monde. Hélas! à nos derniers moments, le souvenir de nos richesses en ce monde ne servira qu'à accroître nos peines, qu'à nous inspirer des inquiétudes sur notre salut. O mort! ô mort! ne t'éloigne jamais de mes yeux. Mon Dieu, donnez-moi la lumière.

II. *Ma vie a été coupée par la trame.* (Is. xxviii. 12)

Combien de gens étaient occupés à mettre à exécution les projets qu'ils avaient médités pendant long-temps! la mort est venue et a tout emporté. Au lit de la mort, les biens de cette terre, pour ceux même qui les ont aimés avec plus d'attache, ne sont plus qu'un sujet de peines et de remords. Les choses d'ici-bas semblent aux mondains pleines de grandeur, parce qu'ils sont privés de lumière; mais la mort leur fait voir ce qu'ils sont réellement, fange, fumée, vanité. A cette dernière lueur s'évanouissent toutes les grandeurs de ce monde. Les plus hautes fortunes, les plus superbes gloires, considérées du lit de la mort, perdent tout leur prix et toute leur splendeur: l'ombre de la mort obscurcit jusqu'aux sceptres et aux couronnes. Donnez-moi votre grâce, ô mon Dieu! je ne veux rien autre chose. Dans

un temps je l'ai méprisée, mais aujourd'hui ce souvenir fait couler mes larmes. O mon Jésus ! ayez pitié de moi !

III. Que servent les richesses à la mort, quand nous n'avons plus besoin que d'une caisse de bois et d'un vieux linceul ? Que servent les honneurs, quand ils se réduisent à un cortège funéraire, à un sépulcre de marbre, qui ne peuvent mener à rien une ame qui s'est perdue ? Que sert enfin la beauté du corps, si ce corps doit devenir un monceau de vers d'une puanteur infecte, d'une vue repoussante ? Je savais, ô mon Redempteur ! qu'en péchant je perdais votre amitié, et j'ai voulu la perdre ; mais j'espère que vous me pardonnerez, vous qui êtes mort pour moi ! Oh ! que ne vous ai-je jamais offensé, Dieu de mon amour ! Je vois l'amour que vous avez pour moi : cet amour ajoute encore à la douleur que j'ai de vous avoir causé tant de déplaisirs, à vous, mon père, si plein de bonté. Je vous aime, Seigneur, et je ne veux plus vivre sans vous aimer ; donnez-moi la persévérance. O Marie ! ô ma mère ! priez Jésus pour moi.

CHAPITRE LV.

L'homme, en péchant, afflige le cœur de Dieu.

I. *Ils ont contristé le Dieu très haut.* (Ps. LXXVII. 56.)
C'est ainsi que s'exprime le prophète royal en parlant des pécheurs. Dieu n'est pas capable de concevoir de la douleur ; mais, s'il en était capable, chaque péché de l'homme suffirait pour l'affliger et lui faire perdre la paix. C'est donc là, ô mon Dieu ! la récompense de votre amour pour moi ! Que de fois j'ai préféré à votre amitié une misérable satisfaction ! Bonté infinie, souvenez-vous de ce que vous êtes, et pardonnez-moi !

II. S. Bernard ajoute que la malice du péché est telle qu'il détruit Dieu, qu'il le fait mourir autant qu'il est en

lui. Si Dieu pouvait connaître la mort, ce serait le péché qui la lui donnerait. Et comment? Le P. Medina répond : *Il détruirait Dieu, en ce sens qu'il serait pour lui la cause d'une tristesse infinie.* Quel chagrin n'est-ce pas pour nous de recevoir des offenses d'un homme que nous aimions et que nous avons comblé de bienfaits? De même, lorsque Dieu voit un homme à qui il a fait tant de bien, pour lequel il a eu tant d'amour jusqu'à donner son sang et sa vie, quand il voit cet homme se détourner de lui ignominieusement, mépriser ses grâces pour un néant, pour une fureur aveugle, pour un plaisir fugitif, si Dieu était capable de peine et de tristesse, il mourrait de l'amertume qu'il en ressent. Aimable Jésus, je suis la brebis perdue, vous êtes mon pasteur qui avez donné la vie pour vos brebis, ayez pitié de moi, pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai causés. Je me repens, ô mon Jésus! de vous avoir offensé, et je vous aime de toute mon ame.

III. La raison pour laquelle la vie de notre Rédempteur a été si amère et si douloureuse, c'est que cet aimable Sauveur eut toujours nos péchés devant les yeux. Voilà pourquoi, au jardin de Gethsémani, il sua le sang et souffrit cette mortelle agonie durant laquelle il déclara que sa tristesse était si grande qu'elle suffisait pour lui ôter la vie. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* Quelle fut la cause de cette agonie, de ces sueurs de sang? La seule vue de nos péchés. Donnez-moi donc, ô mon Jésus! une partie de cette douleur que vous souffrîtes en ce moment pour mes péchés; faites que cette douleur me tienne dans une sainte affliction toute ma vie; que par elle je meure si c'est votre volonté. O mon Jésus! je ne veux plus vous causer de déplaisir, je ne veux plus vous affliger; mais je veux vous aimer de toutes mes forces! mon amour, ma vie, tout mon bien. Ne permettez plus que j'aie le malheur de vous offenser, Marie, mon espérance, ayez pitié de moi.

CHAPITRE LVI.

Jugement dernier.

I. Le jugement dernier est appelé, dans les Ecritures, le jour de la colère, le jour des peines. Il est tel en effet pour tous les malheureux qui sont morts en péché, puisqu'en ce jour seront dévoilées aux yeux de tout le monde toutes leurs iniquités les plus cachées, et qu'ils seront publiquement chassés de la compagnie des saints, et condamnés à la prison éternelle de l'enfer, où ils souffriront une mort continuelle. S. Jérôme, dans la grotte de Bethléem, tout entier à la prière et aux austérités, tremblait à la seule pensée du jugement universel. Le vénérable P. Ancina, entendant chanter la prose des morts, *Dies iræ, dies illa*, qui lui retraçait le souvenir du jugement, quitta le monde et se fit religieux. O mon Jésus! que deviendrai-je ce jour-là? Me trouverai-je à votre droite avec les élus, ou à votre gauche avec les damnés? Je sais que j'ai mérité d'être à votre gauche; mais je sais aussi que vous pouvez encore me pardonner, si je me repens de vous avoir offensé. Oui, j'en suis pénétré de douleur jusqu'au fond du cœur, et je prends la résolution de mourir plutôt que de vous offenser encore.

II. Ce jour du jugement, en même temps qu'il sera un jour de peine et de terreur pour les réprouvés, sera un jour de triomphe et d'allégresse pour les élus, parce qu'alors, à la vue de tous les hommes, leurs âmes bienheureuses seront déclarées reines du paradis et élevées à la dignité d'épouses de l'agneau sans tache. O mon Jésus! votre sang est mon espérance. Oubliez les injures que je vous ai faites, enflammez-moi tout entier de votre saint amour. Je vous

LA VOIE

aime, ô mon souverain bien ! et j'espère me trouver, ce jour-là, au milieu de ces ames aimantes qui vous loueront et vous aimeront toute l'éternité.

III. Choisis donc, ô mon ame ! il faut te décider, soit pour la couronne éternelle de ce bienheureux royaume dans lequel on voit Dieu et on l'aime, en la compagnie des Saints, -des Anges et de la divine Mère ; soit pour l'éternelle prison de l'enfer dans laquelle on pleure à jamais, loin de Dieu, et abandonné de toute la nature. *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* Agneau divin, qui, pour nous délivrer de l'enfer, avez bien voulu sacrifier votre vie, en mourant de douleur pour nous sur une croix, ayez pitié de nous. Ayez surtout, et particulièrement, pitié de moi, de moi qui vous ai offensé plus que les autres. Mais, si je vous ai offensé plus que les autres, je veux aussi vous aimer plus que les autres. Je me repens donc par dessus tout de vous avoir déshonoré par mes pechés, et j'espère, en ce jour du jugement, réparer votre honneur dans la compagnie des Anges et des Saints, en chantant les miséricordes dont vous avez usé à mon égard. Aidez-moi à vous aimer, ô Jésus ! Je ne veux que vous seul et rien de plus. O Marie ! ô ma reine ! en ce grand jour, soyez près de moi.

CHAPITRE LVII.

Les peines de l'enfer sont les seules peines véritables.

I. En cette vie, l'homme qui souffre, quelque éprouvé qu'il soit, reçoit de temps en temps quelque soulagement, et obtient au moins quelque repos dans ses souffrances. Un pauvre malade endure tout le jour des douleurs d'entrailles ou de goutte ; mais, quand vient la nuit, il prend

un peu de sommeil, et le voilà soulagé. Pauvres damnés ! pour vous jamais de soulagement, jamais de repos. Toujours pleurer, toujours souffrir, et souffrir des tourmens aussi cruels, sans avoir jamais durant toute l'éternité un moment de trêve. Voilà le sort qui m'attendait, ô mon Jésus ! si vous m'eussiez fait mourir lorsque j'étais en péché. Aimable Rédempteur, je ne refuse pas de souffrir, mais je veux vous aimer.

II. En cette vie, à force de souffrir, on éprouve avec le temps une sorte de soulagement causé par l'habitude ; mais les damnés qui souffriront toute l'éternité, s'accoutumeront-ils à leurs peines au point de les sentir diminuer avec le temps ? Non, parce que les tourmens de l'enfer sont si grands et si cuisants, qu'au bout de cent ans, et même au bout de mille ans, ils les sentiront comme ils les sentirent en entrant dans l'enfer. *In te, Domine, speravi ; non confundar in æternum.* Je suis certain, Seigneur, d'avoir souvent mérité l'enfer ; mais je sais aussi que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. O mon Dieu ! je ne veux plus être obstiné, je me repens de toute mon ame de vous avoir offensé, et je vous aime plus que moi-même ; rendez-moi la vie, ma vie c'est votre grâce.

III. Sur la terre, si l'on souffre beaucoup, on émeut du moins la compassion de ses parens et amis, et c'est là une sorte de soulagement. Mais quel serait le malheur d'un homme qui souffrirait les plus grandes douleurs, au point de se rouler à terre dans les plus violentes convulsions, et qui verrait ses amis le fouler aux pieds, lui reprocher les actions pour lesquelles il souffrirait ainsi, et lui dire sans pitié : *Enrage, désespère-toi ; tu mérites ce que tu souffres.* Malheureux damnés ! ils souffrent continuellement, sans soulagement, sans repos,

sans que personne ait pour eux de la compassion. Dieu ne saurait avoir pitié d'eux, puisqu'ils sont ses ennemis. La divine Mère ne le peut pas davantage, ni les Anges, ni les Saints; ils ne peuvent que louer la justice de Dieu. Et les démons, que font-ils? ils les écrasent, ils leur reprochent les offenses faites à Dieu, lesquelles leur ont mérité ces justes châtimens. O Marie! ma mère, ayez pitié de moi, puisque vous pouvez encore avoir compassion de moi, et me recommander à Dieu. Et vous, ô mon Jésus! qui, à force d'avoir pitié de moi, avez eu si peu pitié de vous-même en mourant pour moi sur la croix, sauvez-moi, et que mon salut soit de vous aimer à jamais. Je me repens, Seigneur, de vous avoir offensé, et je vous aime de tout mon cœur.

CHAPITRE LVIII.

L'amour crucifié.

I. Qui jamais eût pu croire que le Fils de Dieu, le maître du monde, pour manifester l'amour qu'il avait pour nous, daignerait expirer dans les douleurs, sur une croix? Moïse et Élie, sur le mont Thabor, eurent bien raison d'appeler la mort de Jésus-Christ un excès d'amour: *Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem.* (Luc. XI. 31.) Quel excès, en effet, pour le Créateur, que de mourir pour l'amour de ses créatures! O mon Rédempteur! un Dieu seul pourrait, en mourant pour vous, compenser l'excès de votre amour. En effet, c'est bien peu, ce n'est rien que notre vie à nous tous, misérables vers de terre, quand nous la donnerions tous pour vous, qui êtes mort pour nous.

II. Une des choses les plus capables de nous remplir d'amour pour un Dieu si aimant, c'est de l'entendre exprimer durant sa vie le désir qu'il avait de voir arriver l'heure de sa mort, afin de faire éclater l'amour qu'il avait pour nous. *Baptismo habeo baptisari*, nous disait-il quand il vivait, *et quomodò coarctor usquedùm perficiatur*. (Luc. XII. 50.) Je dois être baptisé du baptême de mon sang, pour laver les péchés des hommes; oh! comme je me sens mourir du désir de voir arriver ma passion et ma mort! Lève les yeux, ô mon ame! et vois ton Seigneur suspendu au bois infâme; regarde ce sang divin qui coule; considère ces plaies qui te demandent de l'amour. Les souffrances de ton Rédempteur te font voir que c'est au moins par pitié qu'il veut être aimé de toi. O mon Jésus! vous ne m'avez rien refusé, pas même votre sang, pas même votre vie, et moi, je me refuserais en quelque chose à vos désirs! Oh! sans réserve vous vous êtes donné tout à moi; sans réserve aussi je me donne tout à vous.

III. S. François de Sales, commentant ces paroles de S. Paul : *La charité de Jésus-Christ nous presse* (II. Cor. v. 14), s'exprime ainsi : « La seule pensée que Jésus, « notre Dieu, nous a aimés jusqu'à souffrir pour nous la « mort, et la mort de la croix, ne met-elle pas nos « cœurs comme sous une presse qui les serre avec force, « et en exprime l'amour par une violence d'autant plus « invincible qu'elle est plus aimable? » Plus loin il ajoute : « Pourquoi ne nous jetons-nous pas sur Jésus crucifié ; « pour mourir en croix avec celui qui a bien voulu y mourir pour notre amour? Je le tiendrai, devons-nous dire, « et je ne l'abandonnerai jamais; je mourrai avec lui, embrasé des flammes de son amour. Mon Jésus se donne « tout entier à moi, et moi je me donne tout entier à « lui. Je vivrai, je mourrai sur son sein; ni la vie, ni la

« mort ne me sépareront de lui. O amour éternel ! mon
 « ame vous cherche et vous choisit pour toujours. » Mère
 de Dieu, ô Marie ! faites que je sois tout à Jésus !

CHAPITRE LIX.

Celui qui se damne se trompe sans remède.

I. Il n'y a point d'erreur pareille à la perte du salut éternel. En effet, si on vient à se tromper sur toute autre chose, il y a toujours du remède; si, par sa faute, on perd un poste quelconque, avec le temps on peut le recouvrer; vient-on à faire quelque perte dans les biens de la fortune, il est possible de la réparer; mais, pour celui qui se damne, il n'y a plus ni remède, ni espoir de remède. On meurt une fois; si cette fois on perd son ame, elle est perdue à jamais, et l'éternité tout entière se passera avant que cette perte ne soit réparée. Voici, mon Dieu, à vos pieds, un pauvre pécheur qui mériterait depuis bien des années d'être jeté dans les enfers, sans aucune espérance de salut; aujourd'hui qu'il est à vos pieds, il vous aime, il déplore le malheur qu'il eut de vous offenser, il espère en votre pitié.

II. A tant de malheureux enfermés dans cette prison du désespoir, il ne reste donc que cette plainte amère : *Nous nous sommes trompés, ergò erravimus*, et notre erreur est désormais sans remède, tant que Dieu sera Dieu. Oh ! mon Rédempteur, si j'étais en enfer, je ne pourrais donc plus me repentir, ni vous aimer ! Je vous remercie de m'avoir supporté avec tant de patience lorsque je méritais l'enfer; et, maintenant que je puis encore me repentir et vous aimer, je me repens de tout mon cœur d'avoir irrité votre infinie bonté, et je vous aime

par dessus tout, et plus que moi-même. Ne permettez pas, ô mon Jésus! que je cesse de vous aimer.

III. Quel tourment pour les damnés que de penser qu'avant même de se damner, ils connaissaient toute l'étendue de la folie qui les a perdus, et que leur malheur n'est venu que de leur faute! Quand un homme a perdu, par sa négligence, un anneau, une monnaie d'or, son tourment est de penser qu'il a perdu cet objet par sa faute. Quelle peine donc pour le réprouvé, ô mon Dieu! que de dire : *J'ai perdu mon ame, j'ai perdu le ciel, j'ai perdu Dieu, j'ai tout perdu, et je l'ai perdu par ma faute!* Aimable Sauveur, je ne veux pas vous perdre; si, par le passé, j'ai eu ce malheur, je m'en repens de toute mon ame, et je vous aime par dessus tout. O mon Jésus! c'était pour que je vous aimasse que vous ne m'avez pas envoyé à l'enfer. Oui, je veux vous aimer et vous aimer beaucoup. Donnez-moi la force de compenser par mon amour les déplaisirs que je vous ai causés. Vierge sainte, ô Marie! vous êtes mon espérance.

CHAPITRE LX.

Nous mourrons.

1. C'est une grande prédication que cette parole : *Il faut mourir.* Mon frère, il est certain que vous mourrez un jour. De la même manière que votre nom est inscrit sur le livre des baptêmes, de même un jour, et ce jour Dieu l'a déjà déterminé, il sera enregistré sur le livre des morts. Comme vous dites aujourd'hui en nommant vos parents décédés : *Mon père, mon oncle, mon frère de bonne mémoire,* ainsi parlera de vous la génération qui vous suivra. De même que vous avez entendu sonner le

trépas d'autrui ; de même un jour d'autres entendront les cloches annoncer votre mort, et vous, vous serez déjà dans l'éternité. O mon Dieu ! que serai-je devenu quand mon corps sera conduit à l'église, et qu'on dira la messe en présence de mon cadavre : où sera mon ame ! Seigneur, aidez-moi à faire quelque chose pour vous, avant que la mort vienne me surprendre. Malheur à moi, si elle allait venir aujourd'hui !

II. Que direz-vous si vous voyiez un criminel marchant à la mort, rire, regarder çà et là les personnes qui seraient aux fenêtres, songer encore aux plaisirs du monde ? ne le croiriez-vous pas fou, ou tout au moins sans foi ? mais vous-même, ne marchez-vous pas à chaque instant à la mort ? à quoi pensez-vous ? vous savez qu'il faut mourir, et que l'on ne meurt qu'une fois. Vous croyez qu'après cette vie il en est une autre qui ne finira jamais ; vous croyez aussi que la vie éternelle sera heureuse ou malheureuse, suivant l'état des comptes que vous rendrez au jugement. Comment celui qui croit tout cela peut-il songer à autre chose qu'à se préparer à une bonne mort ? Donnez-moi la lumière, ô mon Dieu ! rendez-moi toujours présente la pensée de la mort et de l'éternité qui m'attendent.

III. Considérez dans un cimetière ces ossements épars ; entendez-les vous dire : *Ce qui nous est arrivé t'arrivera aussi.* C'est ce que vous disent aussi les portraits de ceux de vos parents qui ne sont plus, les papiers écrits de leurs mains, les chambres, les lits, les habits dont ils ont usé, et qu'ils ont quittés. Tout cela vous rappelle la mort qui vous attend. O mon Jésus ! je ne veux pas attendre pour me jeter dans vos bras que l'on me présente votre image à l'heure de ma mort ; dès aujourd'hui je vous embrasse et vous serre contre mon cœur. Autrefois, je vous ai souvent chassé de mon ame ; mais, en ce

moment, je vous aime plus que moi-même, et je me repens de vous avoir méprisé. A l'avenir je serai toujours à vous, et vous vous serez toujours à moi. Ainsi je l'espère par les mérites de votre passion, ainsi je l'espère par votre protection, ô Marie !

CHAPITRE LXI.

Dieu accueille avec amour le pécheur repentant.

I. Les rois de la terre chassent de leur présence leurs sujets rebelles quand ils viennent leur demander pardon; Jésus-Christ, au contraire, proteste qu'il ne chassera point le pécheur que le repentir amène à ses pieds. *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.* (Joan. vi. 37.) Il ne sait point mépriser un cœur qui s'humilie et que brise la douleur de ses offenses. *Cor contritum et humiliatum, Deus non despicies.* (Ps. L.) Les injures que je vous ai faites, ô mon Jésus ! me rendent indigne de votre pardon ; mais sachez que je n'ai point de peine au monde qui m'afflige autant que le souvenir de vous avoir offensé.

II. Mais comment pourrais-je craindre d'être repoussé, ô mon Dieu ! quand je sens que c'est vous-même qui m'invitez à retourner à vous, et qui m'offrez le pardon ? *Revertere ad me et suscipiam te.* (Jer. III. 11.) Comment pourrais-je conserver de la défiance quand vous-même me promettez de me serrer dans vos bras, si je me convertis à vous ? *Convertimini ad me, et convertar ad vos.* (Zach. 1. 3.) Ne vous détournez donc pas de moi, Seigneur, maintenant que je quitte tout pour me convertir à vous, mon souverain bien. Je vous ai assez offensé, je veux à présent vous aimer.

III. Notre Dieu a daigné nous assurer que, si le pécheur se repent du mal qu'il a fait, il veut oublier lui-même tous ses péchés : *Si autem impius egerit pœnitentiam.... vitâ vivet, et non morietur omnium iniquitatum ejus quas operatus est non recordabor.* (Ezéch. xviii. 21.) Aimable Sauveur, je ne veux pas perdre le souvenir de mes péchés, car je veux pleurer sans cesse l'outrage que je vous ai fait; mais j'espère que, suivant votre promesse, vous les oublierez; je souhaite que mes iniquités ne vous empêchent pas de m'aimer. N'avez-vous pas dit que vous aimez ceux qui vous aiment. *Diligentes me diligo.* (Sap. viii.) Jusqu'à présent je ne vous aimais pas, et je méritais votre haine; maintenant je vous aime, je ne veux plus que vous me haïssez. Oubliez donc le passé, pardonnez-moi, enchaînez-moi étroitement à vous, et ne permettez plus que je m'en sépare jamais. O Marie! aidez-moi du secours de vos prières.

CHAPITRE LXII.

Pièges du démon qui entraîne le pécheur dans la chute.

I. O mon ame! quand le démon cherchera à te faire offenser Dieu de nouveau sous ce prétexte que *Dieu est miséricordieux*, pense que la miséricorde du Seigneur est pour ceux qui le craignent, et non pour ceux qui le méprisent, comme le chante la divine Mère: *Et misericordia ejus timentibus eum.* Dieu est miséricordieux, qui en doute? mais avec tout cela, que de malheureux il envoie chaque jour dans les enfers! Dieu est miséricordieux, sans doute, mais aussi il est juste. Il est miséricordieux envers celui qui se repent du mal qu'il a commis, mais non envers celui qui abuse de sa miséricorde

pour l'outrager davantage. Ah ! Seigneur, que de fois j'ai agi ainsi ! que de fois je vous ai offensé , parce que vous étiez plein de bonté !

Le démon te dira encore , ô mon ame ! *Dieu qui t'a pardonné tant de péchés dans le passé , te pardonnera bien celui-ci.* Non , dois-tu lui répondre , plus il a daigné me pardonner , plus c'est à moi de craindre qu'il ne me pardonne pas davantage , si je recommence à l'offenser , et qu'il ne châtie enfin toutes les injures que je lui ai faites. Tel est l'avertissement du Saint-Esprit : *Ne dis pas : J'ai péché , que m'est-il arrivé de fâcheux ? le Très Haut est plein de patience.* (Eccl. v. 4.) O mon Dieu ! il s'est élevé un débat entre vous et moi : vous me faisiez grâce , et je continuais à vous charger d'offenses ; vous me faisiez du bien , et je vous déshonorais. A l'avenir , il n'en sera plus ainsi ; plus vous m'avez supporté , plus je veux vous aimer : daignez aider ma faiblesse.

III. Le démon , ô mon ame ! te dira aussi : *Ne vois-tu pas que tu ne saurais résister à cette tentation ?* Réponds-lui : Mais si je ne résiste pas en ce moment , comment plus tard résisterai-je , lorsque , affaibli par une chute , je me trouverai de plus privé du secours divin ? à moins , peut-être , que Dieu ne veuille multiplier ses grâces à mesure que j'accumulerai mes iniquités ?

Enfin , il te dira : *Si pourtant tu commets ce péché , il n'y a rien là qui te perde infailliblement : tu peux toujours te sauver.* Je puis toujours me sauver , réponds-lui , c'est vrai ; mais , en attendant , voilà que j'écris moi-même ma sentence , et que je me condamne à l'enfer. Je puis toujours *me sauver* ; mais je puis me damner aussi : j'en prends le chemin le plus facile. Non , je ne veux pas risquer mon salut éternel sur un *peut-être* ; ce n'est pas une affaire dans laquelle on puisse s'en tenir à un *peut être*. Seigneur , que votre conduite a été généreuse

à mon égard ! j'ai multiplié mes crimes, vous avez multiplié les grâces. Cette pensée accroît encore la douleur que j'éprouve de vous avoir causé tant d'amertume. Pourquoi vous ai-je offensé, Dieu de bonté ! ah ! pourquoi ? que ne puis-je en mourir de douleur ! Je veux être à vous, tout à vous : aidez-moi, ô mon Jésus ! O Marie ! obtenez-moi la sainte persévérance ; ne permettez plus que je sois ingrat envers un Dieu qui m'a tant aimé.

CHAPITRE LXIII.

La résurrection des corps au jugement dernier.

I. Il doit venir un jour qui sera le dernier des jours, et avec lequel finira toute la scène de ce monde. Le signe précurseur de ce jour sera un feu du ciel qui consumera la terre et tout ce qu'elle renferme. *Terra et quæ in ipsâ sunt opera exurentur.* (II. Pet. 3.) Ainsi, ce jour-là, tout sera réduit en cendres. O Dieu ! que pensera-t-on alors de toutes les vanités de ce monde auxquelles on sacrifie si souvent son salut ? Quel effet produiront alors les plus grandes dignités de la terre, la pourpre, les sceptres, les couronnes ? O folie de celui qui les aime ! O douleur de celui qui aura perdu Dieu pour toutes ces vanités !

II. *La trompette retentira et les morts ressusciteront.* (I. Cor. xv. 52.) Cette trompette appellera tous les hommes à la résurrection, au jugement. Oh ! qu'ils paraîtront beaux et resplendissants les corps des bienheureux ! *Les justes*, dit l'Évangile, *brilleront comme le soleil.* (Matth. xiii. 43.) Combien, au contraire, seront horribles et difformes les corps des damnés ! Quel supplice pour leurs âmes infortunées d'être réunies à ces

corps qu'elles ont voulu satisfaire au prix du paradis et de Dieu même ; il leur faudra être précipitées avec ces corps dans les brasiers éternels. Heureux alors ceux qui auront refusé à leurs sens tous ces plaisirs qui déplaissent à Dieu ! ceux qui, pour tenir leur chair en bride, l'auront mortifiée par les jeûnes et les pénitences ! Ne détournes pas de moi votre face, ô mon Jésus ! bien que je l'aie mérité. Que de fois, pour satisfaire mes sens, j'ai renoncé à votre amitié ! que ne suis-je mort avant de vous déshonorer ainsi ! Ayez pitié de moi.

III. Les hommes ressuscités seront appelés par les anges à comparaître dans la vallée de Josaphat, pour être jugés publiquement en présence de tout le genre humain : *Populi in valle concisionis.* (Joel. III. 14.) O mon Dieu ! je devrai donc aussi moi-même paraître dans cette vallée ! quelle sera ma place ? sera-ce avec les élus dans la gloire, ou avec les damnés sous les chaînes ? Aimable Rédempteur, votre sang est mon espérance. Que de fois, malheureux que je suis ! j'ai mérité d'être envoyé à l'enfer, pour y demeurer à jamais loin de vous, sans pouvoir plus vous aimer ! Non, mon Jésus, je veux vous aimer toujours, en cette vie et en l'autre ; ne permettez pas que le péché me sépare plus jamais de vous. Vous connaissez ma faiblesse, secourez-moi toujours. Jésus, ne m'abandonnez pas. Marie, mon avocate, obtenez-moi la sainte persévérance.

CHAPITRE LXIV.

Amour de Dieu pour nous en nous donnant son Fils,

I. L'amour que Dieu porte aux hommes est si grand, qu'après nous avoir comblés de grâces et de faveurs, il en

est venu jusqu'à nous donner son Fils : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* (Joan. xvi.) Nous sommes de misérables vers de terre, et le Père éternel nous a livrés son Fils bien-aimé, d'abord pour lui faire passer, sur cette terre, une vie pauvre et méprisée, et pour l'abandonner ensuite à la mort la plus cruelle et la plus ignominieuse qu'ait soufferte un homme, au milieu de toutes les douleurs intérieures et extérieures, jusqu'à s'écrier au dernier instant de sa vie : *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* O Dieu éternel ! qui pouvait nous accorder un don d'une si infinie valeur, sinon vous qui êtes un Dieu d'amour infini ! Soyez donc aimé, bonté infinie ; amour infini, soyez aimé.

II. *Il n'a point épargné son Fils unique, mais il l'a livré pour nous tous.* (Rom. xiii.) Mais, ô Dieu éternel ! songez donc que ce Fils, dont vous voulez la mort, est innocent ; il vous a obéi en tout : vous l'aimez comme vous-même, comment pouvez-vous le condamner à mort pour nos péchés ? Le Père répond : C'est précisément parce qu'il est mon Fils, parce qu'il est innocent, parce qu'il m'obéit en tout, que je veux qu'il donne sa vie pour vous, afin que vous compreniez l'amour que lui et moi nous vous portons. O mon Dieu ! que toutes les créatures célèbrent l'excès de vos bontés, vous qui, pour affranchir des esclaves, avez voulu faire mourir votre propre Fils. Par l'amour de ce Fils, ayez donc pitié de moi, pardonnez-moi, sauvez-moi ; que mon salut soit de vous aimer à jamais en cette vie et dans l'éternité.

III. *Dieu, qui est riche en miséricorde, par l'excessive charité dont il nous a aimés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ.* (Ephès. ii. 4.) Il a été excessif, nous dit l'Apôtre, l'amour de Dieu pour nous. Nous étions morts par le péché, il a voulu nous rendre la vie par la

mort de son Fils. Mais non , cet amour n'est point excessif, pour une bonté telle que la bonté de notre Dieu. Infini dans ses perfections, il doit être infini dans son amour. Mais, Seigneur, comment se fait-il qu'après avoir montré tant d'amour aux hommes, les hommes qui vous aiment soient si rares? Je veux du moins être de ce nombre. Par le passé, je vous ai méconnu, mon souverain bien, je vous ai abandonné; maintenant je le déplore de tout mon cœur, et je vous aime tant que, quand bien même tous les hommes vous abandonneraient, avec votre grâce je vous demeurerai fidèle, ô mon Dieu! mon amour, mon tout! O Marie! resserrez de plus en plus les liens qui m'attachent à mon aimable maître.

CHAPITRE LXV.

Pour obtenir le salut éternel, il faut travailler.

I. Pour se sauver, il ne suffit pas de faire à peu près le nécessaire. Si un homme, par exemple, veut éviter seulement les péchés mortels, sans tenir aucun compte des véniels, il tombera facilement dans les mortels, et ne se sauvera point. Celui qui ne veut fuir que les occasions prochaines du péché finira par s'y précipiter, et ne se sauvera point. Quels égards, au contraire, n'a-t-on pas pour la personne des princes, ô mon Dieu! On évite de leur déplaire, dans la crainte de perdre leurs bonnes grâces, et l'on sert Dieu si négligemment! On fuit avec un soin extrême les dangers qui exposeraient la vie du corps, et l'on ne craint pas pour la vie de l'âme! O mon Dieu! comment vous ai-je servi jusqu'ici, je veux vous servir dès aujourd'hui, avec plus de précautions : daignez venir à mon secours.

II. O mon frère! si Dieu était aussi regardant avec

vous que vous l'êtes envers lui, que vous seriez à plaindre ! S'il ne voulait vous donner que la grâce suffisante, vous sauveriez-vous ? Vous pourriez, à la rigueur, vous sauver, mais vous ne le feriez pas, parce qu'en cette vie il est des tentations si violentes, qu'il est moralement impossible de n'y pas consentir sans un secours spécial de Dieu ; mais Dieu ne le donne point ce secours à ceux qui sont avares à son égard : *Celui qui sème peu moissonnera peu.* (II. Cor. ix. 6.) Mais, Seigneur, ce n'est pas ainsi que vous avez agi envers moi. J'ai été ingrat, j'ai payé vos faveurs par des outrages ; et vous, au lieu de me châtier, vous avez redoublé vos grâces. Non, mon Dieu, je ne veux plus être ingrat, comme je l'ai été trop long-temps.

III. Le salut n'est pas chose facile, mais difficile et très difficile. Nous sommes enchaînés à une chair rebelle qui ne demande qu'à satisfaire sa sensualité. Nous avons d'innombrables ennemis dans le monde, dans l'enfer, au dedans de nous, et sans cesse occupés à nous pousser au mal. Il est vrai que la grâce de Dieu ne nous abandonne pas ; mais cette grâce exige que nous travaillions nous-mêmes par la résistance aux tentations, et spécialement en priant à l'effet d'obtenir des secours proportionnés aux périls qui nous environnent. O mon Jésus ! je ne veux plus être séparé de vous, ni privé de votre amour. Jusqu'ici j'ai été ingrat, je me suis éloigné de vous ; mais je vous aime à présent de toute mon ame, et je crains au-delà de tous les maux celui de ne plus vous aimer. Vous connaissez ma faiblesse ; aidez-moi, j'ai confiance en vous : et vous, Marie, ma reine, ne cessez de prier pour moi.

CHAPITRE LXVI.

Portrait d'un homme qui vient d'expirer.

Memento, homo, quod pulvis es, et in pulverem reverteris. Considérez, mon frère, que vous êtes de la terre, et que vous devez retourner dans la terre. Maintenant, vous voyez, vous sentez, vous parlez, vous marchez. Un jour viendra que vous ne verrez plus, que vous ne sentirez plus, que vous ne parlerez plus, que vous ne marcherez plus. Quand votre ame se séparera de votre corps, ce corps restera pour être consumé par les vers et tomber en poussière; l'ame, de son côté, entrera dans l'éternité que lui aura méritée votre vie. Jusqu'ici, mon Dieu, je n'ai fait que mériter votre disgrâce et l'enfer; mais vous ne voulez pas que je me laisse aller au désespoir; vous voulez que je me repente, que je vous aime et que j'espère.

II. Figurez-vous un homme dont l'ame vient d'abandonner le corps il n'y a qu'un instant. Voyez ce cadavre, encore étendu sur son lit; sa tête est penchée sur sa poitrine, ses cheveux en désordre sont encore baignés des sueurs de la mort. Ses yeux caves, ses joues desséchées, son visage livide, sa langue et ses lèvres noircies en font un objet d'horreur et de dégoût à ceux qui le considèrent. Voilà, mon cher lecteur, l'état où doit être réduit ce corps que vous flattez aujourd'hui. O mon Dieu! je ne veux plus résister à vos invitations. Que me restet-il de tant de satisfactions que je lui ai prodiguées, que des remords qui font le tourment continuel de ma conscience? Que ne suis-je mort avant d'avoir eu le malheur de vous offenser!

III. Quand le cadavre commence à se décomposer,

c'est un redoublement d'horreur. Vingt heures ne sont pas encore écoulées depuis la mort de ce jeune homme, et déjà il répand l'infection. Il faut ouvrir les fenêtres de la chambre, brûler des odeurs pour que la maison n'en soit pas empestée. C'est pour cela que les parents se hâtent de l'envoyer à la sépulture. Si c'est le corps d'un homme de condition, à quoi lui sert d'avoir été si bien traité durant la vie? La puanteur qu'il exhale n'en est que plus insupportable. Aimable Rédempteur, je connaissais quel déplaisir je vous causais en me laissant aller au péché; et cependant j'ai péché pour ne pas perdre une satisfaction passagère, j'ai aliéné le trésor de votre grâce. Voilà maintenant que, dans ma douleur, je me prosterne à vos pieds; pardonnez-moi, par le sang que vous avez répandu sur moi. Recevez-moi encore une fois dans votre grâce, et puis châtiez-moi comme vous le voudrez. J'accepte tout, pourvu que je ne sois plus privé de votre amour. Je vous aime, ô le Dieu de mon cœur! je vous aime plus que moi-même. Faites que jusqu'à la mort je vous sois fidèle. Marie, mon espérance, intercédez pour moi.

CHAPITRE LXVII.

Un cadavre dans la fosse.

I. Considérez, mon frère, ce que deviendra votre corps quand il aura été jeté dans le lieu de sa sépulture. D'abord il deviendra jaune pour noircir ensuite. Bientôt une espèce de poil blanchâtre s'étendra sur toute la chair, il en découlera ensuite une putréfaction liquide qui s'épanchera sur la terre, et produira une grande quantité de vers qui feront leur nourriture de ces chairs putréfiées. Aux

vers se joindront des rats accourus pour satisfaire leur voracité; les uns dévoreront le corps extérieurement, les autres entreront dans la bouche et pénétreront dans les entrailles. Voilà ce que deviendra ce corps tant de fois satisfait aux dépens de l'amitié de Dieu. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous déplaire; donnez-moi la lumière, donnez-moi la force contre les tentations.

II. Peu à peu les joues, les lèvres, les cheveux se détacheront de la tête; les côtes se détacheront, puis les bras, enfin les jambes, véritable foyer de corruption. Les vers, après avoir consommé toutes les chairs, se dévoreront eux-mêmes. Enfin, de votre corps il ne restera qu'un squelette fétide qui se divisera encore avec le temps; car la tête se détachera du buste, et les os se sépareront les uns des autres. Voilà l'homme considéré sous le rapport mortel. Ah! Seigneur, ayez pitié de moi. Qu'il y a d'années que je devrais brûler en enfer! Je vous ai quitté, mon Dieu, mais je vois que vous ne m'avez pas abandonné. Pardonnez-moi, et ne permettez pas que je vous quitte. Faites que je recoure toujours à vous dans mes tentations.

III. Le voilà cet homme aimable, les délices et l'ame de toutes les sociétés; où est-il maintenant? Entrez dans sa maison, il n'y est plus. Son lit est occupé par un autre; d'autres se sont partagé ses vêtements et ses armes. Si vous voulez le voir, penchez-vous sur cette fosse; il est là pourrissant, capable d'épouvanter par sa vue seule, d'empoisonner par sa puanteur. Que vous êtes heureux, saints personnages, qui, par amour pour Dieu que vous aimâtes uniquement sur la terre, avez su mortifier vos corps! maintenant, sur les autels, vos ossements reçoivent le tribut de notre vénération, et vos belles ames jouissent de Dieu face à face, en attendant leur réunion avec leurs corps qui sont destinés à être les compagnons

de votre joie, comme sur la terre ils l'ont été de vos souffrances. Ce qui m'afflige, Seigneur, ce n'est pas la pensée du sort ignominieux réservé à ma chair qui vous a tant offensé, je m'en réjouis, au contraire; mais je suis accablé de douleur quand je songe au déplaisir que j'ai causé à votre bonté infinie. Je vous aime, ô mon Jésus! je vous aime et je vous dis avec sainte Catherine de Gênes: *Non, mon amour, plus de péchés; non, plus de péchés.* Marie, mère de Dieu, priez pour moi.

CHAPITRE LXVIII.

Après la mort on est oublié.

I. Il meurt, ce jeune homme, à la fleur de son âge. Hier encore on le désirait dans toutes les sociétés, il était accueilli par tout le monde; maintenant que le voilà mort, ce n'est plus qu'un objet d'horreur et de dégoût pour ceux qui le regardent. Les parents se hâtent de le mettre hors de la maison; ils appellent à grands cris les porteurs qui doivent l'enlever et le jeter dans la fosse. Oh! malheur à celui qui perd Dieu pour satisfaire ses parents ou qui que ce soit en ce monde! Aimable Rédempteur, ils m'oublieront tous; daignez vous souvenir de moi, vous qui avez donné votre vie pour me sauver. Oh! si je ne vous avais jamais offensé!

II. Hier on parlait de son esprit, de ses grâces, de ses saillies, de ses manières distinguées; à présent qu'il est mort, on en a perdu jusqu'au souvenir. En apprenant son trépas, l'un a dit: *C'était un homme qui se faisait honneur*; l'autre: *J'en suis fâché, il était si aimable, si gracieux!* D'autres s'en affligeront, parce qu'ils trouvaient en lui utilité et agrément; d'autres peut-être s'en

réjouiront, parce que sa mort leur procure des avantages. Du reste, dans quelques jours personne n'en parlera plus; les plus proches parents eux-mêmes ne voudront plus en entendre parler, pour ne pas renouveler leurs regrets. Ainsi dans les visites de condoléance on parle de tout autre chose que du défunt, et si quelqu'un vient à en parler : *De grâce, ne me prononcez pas son nom*, disent aussitôt les proches. Voilà le terme de l'amitié de nos parents et de nos amis en ce monde. O mon Dieu ! je me contente d'être aimé de vous, et je ne veux aimer que vous seul.

III. Vos parents seront peut-être affligés de votre mort pendant les premiers jours ; mais, avant peu, ils se consoleront avec la partie de votre héritage qui leur sera échue. Dans cette chambre, où vous aurez rendu le dernier soupir, où votre ame aura été jugée par Jésus-Christ, on donnera des festins, on jouera, on dansera, on rira comme auparavant ; et votre ame où sera-t-elle alors, Donnez-moi, Seigneur, le temps de pleurer mes offenses avant que vous ayez à me juger. Je ne veux plus résister à vos invitations ; qui sait si cette méditatiou que je fais en ce moment n'est pas la dernière. Je le confesse, j'ai mérité l'enfer, et autant d'enfers que j'ai commis de péchés mortels ; mais vous ne savez point mépriser les pécheurs repentants. Je me repens, mon Dieu, de toute mon ame d'avoir outragé votre infinie bonté pour satisfaire mes misérables appétits. Pardonnez-moi, donnez-moi la grâce de vous obéir et de vous aimer jusqu'à la mort. O Marie ! plein de confiance, je me jette entre vos bras.

CHAPITRE LIX.

Comparation dans la vallée de Josaphat.

Les anges viendront, et ils sépareront les méchants du milieu des justes. (Matth. XIII. 49.) Quelle serait la confusion d'une personne qui , se trouvant dans une église au milieu d'un grand concours de peuple , en serait chassée à coups de pied comme un excommunié ! Que bien plus grande encore sera l'ignominie des réprouvés , lorsqu'ils se verront au jour du jugement chassés de la compagnie des Saints en présence du genre humain tout entier. Tant que dure la scène de ce monde , on voit les méchants honorés à l'égal et plus encore que les bons ; mais ce jour-là la scène sera terminée. Les élus placés à la droite seront élevés dans les airs pour aller au-devant du Seigneur , qui va les couronner suivant la parole de l'Apôtre : *Rapiemur cum illis in nubibus obviam Domino in aera.* (I. Thess. IV. 19.) Les damnés au contraire , environnés des démons , leurs bourreaux , seront placés à la gauche en attendant le juge qui devra prononcer publiquement leur condamnation. O mondains insensés ! qui maintenant méprisez la vie des Saints , je vous attends à la vallée de Josaphat ; c'est là que vous changerez de sentiment , et que vous reconnaîtrez votre folie ; il ne sera plus temps.

II. Quelle sera belle en ce jour l'assemblée des Saints qui ont tout quitté pour Dieu ! Qu'ils seront éclatants ces jeunes gens qui , méprisant les richesses et les délices de la terre , se sont ensevelis dans les cloîtres ou les déserts pour ne songer qu'à leur salut éternel ! Et tous ces martyrs , victimes du mépris et de la cruauté des tyrans ! Tous seront déclarés membres de la cour du grand Roi Jésus-Christ.

Au contraire, quel aspect présenteront alors un Hérode, un Pilate, un Néron, et tant d'autres qui ont fait grande figure en ce monde, mais sont morts en la disgrâce de Dieu ! O mon Jésus ! j'embrasse votre croix. Que me font les richesses, les honneurs, le monde ? Je ne veux que vous et rien de plus.

III. Sera-ce la droite ou la gauche que tu occuperas, ô mon ame ? Si tu veux être à la droite, il faut en prendre le chemin ; car il est impossible d'arriver à la droite en suivant le chemin de la gauche. Agneau de Dieu, qui êtes venu effacer les péchés du monde, ayez pitié de moi. Je déplore le malheur que j'ai eu de vous offenser, et je vous aime par dessus tout ; ne permettez plus que je vous offense. Je ne veux plus des biens de la terre ; donnez-moi votre grâce et votre amour, je ne vous demande que cela. O Marie ! vous êtes mon refuge et mon espérance.

CHAPITRE LXX.

Avenglement de celui qui dit : Si je me damne, je ne serai pas seul.

I. Insensé celui qui dit : Si je vais en enfer, je ne serai pas seul ; comme si la compagnie des damnés pouvait être un soulagement dans l'enfer. Loin de là ; le réprouvé verse des larmes et dit : Si 'au moins, puisque je dois souffrir à jamais dans cet abîme de feu, il m'était accordé d'y souffrir seul ! Cette triste compagnie augmentera le supplice de ces malheureux, par les lamentations, les hurlements, les cris de désespoir qui ne cesseront de retentir d'une manière affreuse. Sur la terre, quand on entend les aboiements d'un chien durant une nuit entière, les cris d'un enfant pendant quatre ou cinq heures,

on souffre, on en perd le sommeil. Que sera-ce des cris et des hurlements de tant de désespérés qui seront tourmentés ensemble au milieu des plus effroyables lamentations; cela non pas seulement pendant une ou deux nuits, non pas pendant dix nuits, mais durant toute l'éternité.

II. La réunion des damnés leur causera encore un autre tourment, par la puanteur que répandront leurs corps : *De cadaveribus eorum ascendet fetor.* (Is. xxxiv. 3.) Le prophète les appelle des cadavres, non parce qu'ils sont morts, puisque ces malheureux vivent pour leurs tourments, mais à cause de la puanteur qu'ils répandent. En outre, leur réunion augmentera leur supplice par la gêne qu'ils éprouveront dans ce gouffre, où ils seront comme des raisins foulés sous le pressoir de la colère de Dieu : *Et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei.* (Apoc. xix. 15.) De cette peine de la gêne résulte la peine de l'immobilité, c'est-à-dire que de quelque manière qu'un damné tombera dans l'enfer, au jour du jugement, ou sur le côté, ou sur le dos, ou la tête en bas, il restera ainsi immobile dans cette posture, sans pouvoir jamais remuer soit le pied, soit la main, tant que Dieu sera Dieu.

III. Péché maudit, comment peux-tu aveugler ainsi des hommes raisonnables ! Ces mêmes pécheurs qui font si peu de cas de leur damnation, jusqu'à quel excès ne sont-ils pas attentifs à conserver leurs biens, leurs charges, leur santé ! Pourquoi ne disent-ils pas aussi : Si je perds mes richesses, mon emploi, ma santé, je ne suis pas le seul à les perdre ? S'agit-il de leur ame, ils disent : *Si je me damne, je ne serai pas le seul.* Cependant celui qui perd les choses de la terre et sauve son ame, trouve la compensation de tout ce qu'il a perdu ; tandis que celui qui perd son ame, quelle chose peut compenser une telle perte ? *Quam dabit homo commutationem*

pro animâ suâ? (Matth. xvi. 26.) O mon Dieu! donnez-moi la lumière et ne m'abandonnez pas. Que de fois j'ai vendu mon ame au démon! Que de fois j'ai sacrifié votre grâce pour un plaisir misérable et passager! Je me repens, ô mon Dieu! d'avoir ainsi déshonoré votre majesté infinie. Mon Dieu, je vous aime, ne permettez plus que j'aie le malheur de vous perdre. O Marie! mère de Dieu, délivrez-moi de l'enfer, et d'abord délivrez-moi du péché.

CHAPITRE LXXI.

La mesure des grâces.

I. Dans les grâces que Dieu nous dispense, il y a une mesure après laquelle la porte à toute autre grâce est fermée. Nous devons donc craindre beaucoup d'abuser de toutes les grâces que le Seigneur nous accorde, puisqu'il est possible que chaque grâce, chaque lumière, chaque invitation soit la dernière que Dieu nous destine, et qu'en la négligeant, nous risquons de nous perdre. O mon Dieu! les grâces que vous m'avez données sont trop nombreuses, et l'abus que j'en ai fait est trop criminel; ayez pitié de moi, et ne m'abandonnez pas!

II. Cette mesure n'est pas égale pour tous: plus grande pour les uns, elle est moindre pour les autres. Souvenez-vous, ô mon frère! combien sont grandes les grâces que vous avez reçues de Dieu: si vous continuez ainsi d'en abuser, vous sauvez-vous? Songez que plus elles vous ont été accordées abondamment, plus vous devez craindre que Dieu ne vous abandonne dans votre péché, si vous ne prenez pas la résolution de changer de vie. Qui sait si le premier péché mortel que vous commettrez n'arrêtera

pas pour vous le cours des divines miséricordes ; alors vous serez damné. Peut-être n'en sera-t-il pas ainsi, mais encore devez-vous craindre que cela n'arrive. Que si vous n'avez pas cette crainte, malheureux ! je vous plains. Non, mon Dieu, je ne veux plus vous perdre. Chaque fois que le démon me tentera, je veux recourir à vous. O mon Jésus ! je suis certain que vous êtes secourable pour quiconque a recours à vous.

III. Plus les grâces sont grandes, plus grande aussi est l'ingratitude de celui qui en abuse. Celles que vous avez reçues sont donc pour vous un grand fondement d'espérer que le Seigneur vous pardonnera, si vous vous corrigez, et si vous lui êtes fidèle à l'avenir ; mais elles sont aussi un grave motif de craindre que Dieu ne vous envoie en enfer, si, après tant d'offenses, vous recommencez à l'offenser. Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous ne m'avez pas encore abandonné. La lumière que vous me donnez en ce moment, le regret que j'éprouve de mes péchés, le désir que je ressens de vous aimer et de demeurer dans votre grâce, sont des signes certains que vous ne l'avez pas fait. Dieu de mon ame, puisque après tant de péchés vous ne m'avez pas abandonné, je ne veux plus m'éloigner de vous. Je vous aime par dessus toute chose ; et, parce que je vous aime, je me repens de vous avoir méprisé. Passion de Jésus, obtenez-moi la sainte persévérance. Marie, ma reine, secourez-moi de votre protection.

CHAPITRE LXXII.

Un Dieu est mort pour mon amour, et je ne l'aimerais pas !

I. *Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi.* (Gal. II. 20.) A-t-on jamais vu dans le monde un maître mourir

pour l'amour de son esclave, ou même un roi pour son vassal? Cependant il est certain que mon Créateur, le Seigneur du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, a voulu mourir pour moi, sa vile et ingrate créature. *Pour éviter la perte de son esclave*, dit S. Bernard, *il ne s'est pas épargné lui-même*. Afin de me pardonner, il a été pour lui-même sans miséricorde, et il s'est condamné à mourir de douleur sur une croix. O mon Jésus! je crois que vous êtes mort pour moi; mais comment se fait-il qu'avec cette croyance, j'aie pu vivre tant d'années sans vous aimer?

II. Ce n'est pas seulement pour une créature pleine de bassesse que vous avez donné votre vie, ô mon Rédempteur! mais pour une créature ingrate et rebelle, qui s'est tant de fois éloignée de vous, et qui, pour une misérable satisfaction, a souvent renoncé à votre grâce et à votre amour. Vous avez déployé une adresse divine pour me mettre dans la nécessité de vous aimer; mais moi, par mes péchés, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous obliger à me haïr et à m'envoyer en enfer. Cependant cet amour qui vous a porté à donner votre vie pour moi, me donne en ce moment la force d'espérer que vous ne me chasserez pas si je retourne à vous. Pardonnez-moi, mon Jésus; je connais tout le mal que je vous ai fait; je sais aussi combien je vous déplairais, si après tout cela je ne vous aimais qu'un peu. Non, non, je veux vous aimer beaucoup; vous le méritez trop; donnez-moi votre secours.

III. Aimable Sauveur, en mourant pour moi, que pouviez-vous faire davantage pour gagner mon cœur? Quel amour plus grand peut-on témoigner à son ami que de mourir pour son amour? *Majorem hâc delectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis.* (Joan. xv. 13.) O verbe incarné! il ne vous reste donc plus rien à faire pour vous faire aimer de moi, et moi je continuerais d'être ingrat envers vous? Mais non,

si la mort doit venir bientôt, et peut-être est-elle proche, je ne veux pas mourir ingrat comme j'ai vécu jusqu'ici. Je vous aime, ô Jésus ! mon amour ; vous vous êtes donné tout à moi, je me donne aussi tout à vous. Liez-moi, captivez-moi par les chaînes de votre amour, afin que je vive et que je meure dans les sentiments d'effusion que m'inspire votre bonté. O divine Marie ! gardez-moi sous votre protection, et faites-moi brûler d'amour pour le Dieu qui est mort pour mon amour.

CHAPITRE LXXIII.

Nous devons mettre notre attention à faire notre salut.

I. Le démon s'étudie à nous faire paraître le salut comme une chose trop difficile, afin que, tombant dans la défiance, nous nous abandonnions à une vie déréglée. Il est vrai que quand bien même pour se sauver, il serait nécessaire de s'en aller vivre dans un désert ou de s'enfermer dans un cloître, nous devrions le faire ; mais ces moyens extraordinaires ne sont pas nécessaires, les secours ordinaires nous suffisent, la fréquentation des sacrements, la fuite des occasions dangereuses, l'attention à se recommander souvent à Dieu. Au moment de la mort, nous verrons que toutes ces choses étaient faciles, et ce sera la source de nos remords si nous ne les avons pas faites.

Il faut s'armer de résolution et dire : *Je veux sauver mon ame, quoi qu'il m'en puisse coûter.* Richesses, amis, vie même, que tout soit sacrifié, et que mon ame soit sauvée ! Ne croyons jamais en trop faire quand nous travaillons à acquérir le salut éternel. Il s'agit de l'éternité d'un bonheur ou d'un malheur éternel. *On ne*

saurait prendre trop de sûreté, dit S. Bernard, *quand on risque une éternité*. O mon Dieu ! j'ai honte de paraître devant vous. Que de fois pour des riens je vous ai tourné le dos. Non, je ne veux plus perdre votre grâce ; je ne veux plus me voir votre ennemi. *In te , Domine , speravi , non confundar in æternum*. Plutôt perdre mille fois la vie que votre amitié.

III. Si jusqu'ici nous avons perdu notre ame, il faut remédier à un si grand mal, et pour cela changer de vie, et en changer promptement. Il ne sert à rien de dire : Je vais m'en occuper incessamment. L'enfer est plein d'ames qui en disaient autant, mais la mort est venue et a tranché leur course tout à coup. Quelle grâce pour un moribond près de rendre le dernier soupir, si Dieu voulait lui accorder encore un an, ou même seulement un mois de vie ! Or, mon frère, c'est en ce moment même que Dieu vous accorde ce temps ; à quoi l'employez-vous ? Qu'attends-je donc, ô mon Dieu ? J'attends le jour où le temps sera déclaré aboli ; me trouverai-je alors sans avoir rien fait pour vous ? Je me console en me voyant encore assisté de votre grâce. Je vous aime au-delà de tout bien, et je veux perdre la vie plutôt que de vous déplaire. Je vous dirai avec sainte Catherine de Gênes : *Plus de péchés, mon amour ; non, plus de péchés*. Mais vous connaissez ma faiblesse, vous connaissez les trahisons dont je me suis rendu coupable : aidez-moi, mon Jésus, j'ai confiance en vous, et en vous aussi, auguste mère de Dieu, Marie.

CHAPITRE LXXIV.

La mort est l'abandon de toutes choses.

Les chrétiens savent qu'ils doivent mourir, mais avec tout cela ils vivent dans un tel oubli de la mort, qu'on dirait qu'elle ne doit jamais venir pour eux. S'il n'y avait point d'autre vie après celle-ci, ou bien s'il n'y avait ni paradis ni enfer, pourrait-on moins penser à la mort que nous n'y pensons? Si vous voulez bien vivre, mon cher lecteur, passez les jours qui vous restent en présence de la mort. Oh! que celui qui l'a devant les yeux juge bien les choses et dirige sagement ses actions! Le souvenir de la mort détruit en nous l'affection à tous les biens de ce monde, en nous rappelant que nous devons bientôt tout quitter. O mon Dieu! pendant que vous me donnez le temps de remédier au mal que j'ai fait, dites ce que vous voulez de moi, je veux l'accomplir sans restriction.

II. Il serait un insensé le voyageur qui, étant en route pour sa patrie, dépenserait toute sa fortune à faire bâtir un palais dans le pays où il ne fait que passer, sans songer à se pourvoir d'une bonne maison dans celui qu'il habitera toute sa vie; et l'on dira qu'il n'est pas déraisonnable celui qui pense à se satisfaire sur cette terre où il ne doit passer que peu de jours, au risque de se rendre malheureux dans un autre monde qu'il faudra habiter tant que Dieu sera Dieu? Que mon sort eût été malheureux, ô mon Dieu! si vous m'eussiez envoyé la mort lorsque j'étais en péché. Je vous remercie de m'avoir souffert avec tant de patience : ne permettez plus que je me sépare de vous. Mon Dieu, mon souverain bien, je vous aime par dessus tous les biens.

III. La mort doit nous dépouiller de tout. A la mort, il nous faudra quitter toutes les acquisitions que nous aurons faites en ce monde. Alors notre avoir se composera d'une caisse en bois, d'un vêtement simple qui bientôt pourrira lui-même et deviendra poussière avec notre corps. Il faudra quitter la maison que nous habitons et recevoir pour retraite un horrible sépulcre qui sera le séjour de notre corps jusqu'au jour du jugement, après lequel il ira rejoindre l'ame, soit en enfer, soit en paradis. A la mort tout sera donc fini pour moi; il ne me restera que le peu que j'aurai fait pour Dieu. Mais si je devais mourir en ce moment, qu'aurai-je fait jusqu'ici pour vous, ô mon Dieu? Qu'attends-je donc? J'attends sans doute que la mort vienne me trouver dans le misérable état où je suis. Non, mon Dieu, je veux changer de vie. Pour le passé, je déteste les offenses que je vous ai faites; pour l'avenir, je ne veux plus chercher mes goûts, mais votre seul bon plaisir, ô Dieu de mon ame! Je vous aime, bonté infinie! je vous aime par dessus toutes choses: aidez-moi, par pitié. Et vous aussi, Marie, mère de mon Dieu, secourez-moi.

CHAPITRE LXXV.

Pensez dès aujourd'hui comme si vous étiez déjà mort ou près de mourir.

I. Figurez-vous, mon frère, que vous êtes déjà mort, et que déjà votre ame est entrée dans l'éternité. Or, si en effet vous étiez sorti de ce monde, que ne désireriez-vous pas avoir fait pour la vie éternelle? Mais à quoi serviront ces désirs, si vous n'avez pas employé pour Dieu les jours de votre vie? Si donc vous voulez réparer le temps

que vous avez perdu, considérez-vous souvent comme étant déjà dans le tombeau ou sur votre lit de mort ; pensez que vous êtes près d'expirer, et à la lueur du cierge de votre agonie scrutez les désordres de votre conscience ; pleurez le mal que vous avez fait, et hâtez-vous d'y apporter remède, car il n'y a point de temps à perdre. Eclairer-moi, mon Dieu, et faites-moi connaître la voie que je dois prendre, parce que je veux en tout vous obéir.

II. S. Camille de Lellis, considérant les tombeaux d'un cimetière, disait : *Si ces morts revenaient à la vie, que ne feraient-ils pas pour devenir des Saints ! Et moi qui ai le temps, que fais-je pour Dieu ?* C'est ainsi que ce Saint s'encourageait lui-même à s'attacher de plus en plus au Seigneur. Sachez donc aussi, mon cher lecteur, mettre à profit ce temps que Dieu vous donne dans sa miséricorde. N'attendez pas, pour vous occuper des intérêts de votre ame, que vous soyez arrivé à l'éternité, ou qu'on vous dise : *Proficiscere de hoc mundo* : Partez. ¶ Vous n'avez plus le temps de rien faire ; ce qui est fait est fait. O mon Jésus ! souvenez-vous que je suis votre brebis, pour laquelle vous avez répandu votre sang. *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni quos pretioso sanguine redemisti.* Eclairer-moi donc, Seigneur, et donnez-moi la force de faire ce que je voudrais avoir fait lorsque la mort viendra.

III. O Dieu éternel ! je crains d'être cet arbre dont vous avez dit : *Voilà trois ans que je l'observe et que je n'y trouve point de fruit ; pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? Allons, coupez-le et jetez-le au feu.* C'est ainsi, Seigneur, que depuis tant d'années je vis sur la terre : et quel bien ai-je fait jusqu'ici ? Quel fruit ai-je produit pour vous, sinon des péchés et des outrages ? Oh ! qu'il y a long-temps que j'aurais dû être coupé et jeté au feu ! Aimable Rédempteur, attendez-

moi , je ne veux plus être obstiné , je ne veux pas que la mort me surprenne dans l'état où je suis maintenant. Je déteste et maudis les jours durant lesquels je vous ai offensé. Ce qui me reste de vie , je veux l'employer tout entier à vous aimer et à vous honorer. Je vous aime , ô mon souverain bien ! ne me privez pas de votre secours ; et vous , mon espérance , Marie , ne me refusez pas votre protection.

CHAPITRE LXXVI.

Examen des péchés au jugement dernier.

I. Déjà les Cieux s'ouvrent , les Anges et les Saints paraissent pour assister au jugement , la Reine du ciel , la très sainte Vierge s'avance , et en même temps arrive le juge éternel , sur un trône de lumière et de majesté. La présence de Jésus fera la consolation des élus ; mais pour les damnés , son visage plein d'indignation sera une source de peines et de confusion plus redoutable que l'enfer même. *Dicent montibus : Cadite supernos , et abscondite nos ab irâ Agni.* (Apoc. VI. 16.) Ces malheureux aimeraient mieux être écrasés sous les montagnes que de voir la face courroucée de l'agneau , du Rédempteur , qui , durant leur vie , a souffert comme un agneau , en silence , tant d'injures dont ils l'ont comblé. O mon Jésus ! mon juge , je me repens de vous avoir outragé. Pardonnez-moi , et daignez ne pas me regarder avec des yeux de colère quand vous viendrez me juger.

II. *Le jugement est commencé , et les livres sont ouverts* (Dan. VII. 10.). Ce ne sera plus le temps de dissimuler ses péchés ; Jésus , qui en ce jour , sera le juge , fut autrefois le témoin ; c'est pourquoi il manifestera

tout à tout le monde. « Il éclairera les plus secrètes ténèbres, dit l'Apôtre. » (I. Cor. IV.) Les crimes les plus secrets, les impuretés les plus honteuses, les cruautés les plus horribles se découvriront alors devant tous les hommes. Ah! mon Rédempteur, vous connaissez déjà toutes mes iniquités, ayez pitié de moi; tandis que vous pensez encore en avoir pitié.

III. En un mot, Jésus-Christ, en ce jour, se fera connaître pour ce qu'il est: *Cognoscatur Dominus judicium faciens.* (Dan. VII. 10.) Aujourd'hui on fait plus de cas d'un plaisir, d'une fumée, d'un accès de passion que de Dieu: alors, et avec justice, le grand juge dira au pécheur: *Cui assimilasti me, dicit sanctus* (Isa. XI. 25.) A qui m'as-tu comparé? A quoi as-tu donné sur moi la préférence? A tes yeux ce vil plaisir, ce caprice valait mieux que ma grâce. O Dieu! que répondre à de pareils reproches? La confusion nous fermera la bouche. Répondons cependant et sans tarder. Disons: Mon Jésus, je sais qu'un jour vous serez mon juge, mais aujourd'hui vous êtes mon Sauveur. Souvenez-vous que vous êtes mort pour me sauver. Je déplore de tout mon cœur le malheur que j'ai eu de vous mépriser, mon souverain bien; mais si par le passé je vous ai dédaigné, voyez que maintenant je vous préfère à tout, je vous aime plus que moi-même, je suis prêt à mourir pour votre amour. Pardonnez-moi, mon Jésus, et ne souffrez plus que je vive privé de votre amour. Puissante avocate des pécheurs, Marie, aidez-moi tant que vous pouvez encore m'aider.

CHAPITRE LXXVII.

Combien Dieu aime les ames.

I. C'est un amour excessif que celui que Dieu porte aux ames; il les aime de toute éternité : *In caritate perpetuâ dilexi te* (Jer. xxxi. 3.). Ainsi Dieu aime nos ames depuis qu'il est Dieu. C'est pour le salut des ames qu'il a établi toutes les créatures de ce monde : *Omnia propter electos*. (II. Tim. 1. 10.) Enfin c'est pour le salut des ames qu'il a envoyé son Fils unique sur la terre, afin qu'il se fit homme et mourût sur la croix. O mon Dieu! vous m'avez donc aimé de toute éternité, vous êtes mort pour moi; comment ai-je pu, après cela, vous causer autant de déplaisirs.

II. Voici le Fils unique de Dieu qui, pour l'amour de nos ames, daigne venir du ciel pour les délivrer de mort éternelle au prix de son sang; et, après les avoir rachetées, il appelle les anges à se réjouir avec lui sur la brebis perdue : *Congratulamini mihi quia inveni ovem meam quam perdideram* (Luc. xv. 69.). Vous êtes donc venu, ô mon Rédempteur! pour me chercher, et moi jusqu'ici je vous fuyais! Non, mon Jésus, je ne veux plus vous fuir. Je vous aime; oh! enchaînez-moi avec votre saint amour, et dans ces heureux liens, que je vive et que je meure.

III. Le Père éternel a donc donné son Fils pour mon ame, et ce divin Fils lui a consacré son sang et sa vie; mais moi, que de fois je l'ai enlevée à Dieu, cette ame, et vendue au démon pour un rien! Enfin, ô mon Dieu! vous n'avez rien épargné pour m'empêcher de me perdre, et moi, j'ai sacrifié si souvent votre amitié à une vile satis-

faction ! Ah ! si vous m'avez souffert jusqu'ici, c'est afin que j'aie le temps de pleurer les déplaisirs que je vous ai causés, afin que je vous aime, ô le Dieu de mon ame ! Oui, je vous aime, ô mon unique bien ! et je déplore pardessus tous les maux celui de vous avoir contristé. Ne permettez plus que je me sépare de votre amour. Rappelez-moi sans cesse ce que vous avez fait pour me sauver, ainsi que l'amour que vous m'avez porté, afin que je ne cesse plus de vous aimer, mon trésor, ma vie, mon tout. Faites que je vous aime toujours, et ensuite disposez de moi comme il vous plaira. O Mère de Dieu ! Marie, votre Fils ne vous refuse rien, recommandez-lui mon ame.

CHAPITRE LXXVIII.

Remords des damnés.

I. Le damné éprouvera en enfer trois remords déchirants. Le premier sera de songer à la petitesse de l'objet pour lequel il s'est perdu. Combien, en effet, durent les plaisirs du péché ? un moment. Déjà, pour un mourant la vie la plus longue ne semble plus qu'un instant. Que seront donc pour un damné cinquante ou soixante ans de vie passés sur cette terre, quand il se trouvera au fond de l'éternité, éternité que laisseront intacte des millions d'années ? Ainsi donc, dira-t-il, pour quelques moments d'un plaisir empoisonné, aussitôt évanoui que goûté, il me faut pleurer dans cette fournaise, en proie au désespoir, abandonné de tout, à jamais, tant que Dieu sera Dieu. O mon Dieu ! que je vous remercie de m'avoir préservé de cet affreux malheur ; ayez pitié de moi.

II. Le second remords du damné sera de penser combien peu il fallait faire pour se sauver ; ce peu, il ne

l'a pas fait, et maintenant il n'y a plus de remède. Si j'avais continué, dira-t-il, à me confesser souvent, à faire l'oraison; si j'avais restitué cette somme, pardonné à cet ennemi, retranché cette occasion, je ne me serais pas damné. Que m'en coûtait-il de faire cela! Et quand il m'en eût coûté beaucoup, ne devais-je pas tout faire pour me sauver? voilà que je ne l'ai pas fait; et je suis perdu pour toujours! Que de bonnes inspirations Dieu m'avait suggérées! que de fois il m'a appelé et averti que si je ne cessais pas il me damnerait. Alors je pouvais encore appliquer le remède, maintenant je ne le puis plus. Oui, cette pensée affligera le damné plus que les flammes et tous les autres tourments de l'enfer, de se dire : *Je pouvais être heureux pour toujours, et me voilà malheureux à jamais!* O mon Jésus! je suis encore au temps où vous pouvez me pardonner; hâtez-vous donc de le faire. Je vous aime, mon souverain bien, et je me repens de vous avoir méprisé.

III. Il est encore pour le damné un remords plus cruel; c'est la vue du grand bien qu'il a perdu par sa faute. Il verra que Dieu lui a donné tous les moyens d'obtenir le ciel, qu'il a daigné mourir pour lui obtenir la grâce du salut éternel, qu'il l'a fait naître au giron de la sainte Église, qu'enfin il l'a comblé de toutes sortes de grâces; et il verra que lui-même a rendu tout cela inutile par sa propre faute. *Je me suis perdu*, dira-t-il, *et ni les mérites de Jésus-Christ, ni l'intercession de la Mère de Dieu, ni les prières des Saints ne peuvent plus rien pour moi: je me suis fermé la porte à toute espérance!* Et moi, ô mon Dieu! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser. Dieu, que j'ai méprisé, recevez-moi dans votre grâce, je vous aime, je veux vous aimer toujours. Marie, avocate des pécheurs, intercédez pour moi.

CHAPITRE LXXIX.

Jésus, roi d'amour.

I. A la vue de Jésus enfant, fuyant en Egypte, pour éviter les violences d'Hérode, qui, par envie de sa royauté, cherche à lui ôter la vie, S. Fulgence s'écrie tendrement : *Pourquoi te troubles-tu ainsi, ô Hérode ? ce Roi qui vient de naître ne vient pas détrôner les rois par la violence ; c'est en mourant pour eux qu'il les subjuguera.* C'est pour cela qu'il faut appeler Jésus Roi, mais Roi d'amour. Que ne vous ai-je toujours aimé, ô Jésus, mon Roi ! que ne vous ai-je jamais offensé ! Pour ne pas me voir me perdre, vous avez dépensé trente-trois ans de peines et de sueurs, et moi, pour un plaisir d'un instant, je vous ai perdu gâiment, ô mon souverain bien ! Pardonnez-moi, ô mon Père ! donnez-moi le baiser de la paix.

II. Juifs ingrats, dites-moi pourquoi vous repoussez un Roi si aimable, un Roi si plein d'amour pour vous ? pourquoi dites-vous : *Nous n'avons point d'autre roi que César ?* César ne vous aime pas ; César ne meurt pas pour vous ; mais ce Roi, ce Jésus, est venu du ciel sur la terre, afin de mourir pour votre amour. O mon doux Sauveur ! si d'autres refusent de vous accepter pour leur roi, pour moi, je n'en veux point d'autres que vous : *Rex meus es tu !* Je sais que vous seul m'aimez ; vous m'avez racheté de votre sang : où pourrai-je trouver quelqu'un qui m'aime plus que vous ! Jé déplore de vous avoir si longtemps renié pour mon Roi, par mes révoltes et mes outrages. Pardonnez-moi, mon Jésus, puisque vous êtes mort pour me pardonner.

III. *Jésus-Christ est mort afin d'être le Dominateur des vivants et des morts* (Rom. XIV. 9.). Mon aimable Roi, mon doux Jésus, puisque vous êtes venu sur la terre à l'effet de conquérir nos cœurs, si jusqu'ici j'ai résisté à votre voix pleine d'amour, je n'y veux plus désormais résister. Ne dédaignez pas de me recevoir, maintenant que je me donne à vous, et que je m'y donne tout entier. O mon Roi ! prenez aujourd'hui possession de toute ma volonté et de tout moi-même ; daignez m'aider à vous devenir sujet fidèle. Ah ! si plus tard je devais vous trahir, je veux que vous me fassiez mourir à l'instant, mon Roi, mon amour, mon bien unique. Marie, vous qui, Mère de mon Roi, êtes aussi ma Reine, obtenez-moi la fidélité qu'aujourd'hui je promets à votre Fils.

CHAPITRE LXXX.

Mort malheureuse du pécheur.

I. **Pauvre malade ! voyez-le**, comme il est accablé de douleurs ! hélas ! il va mourir ; ses sueurs sont glacées, sa respiration s'arrête, il souffre de continuelles défaillances ; quand il revient à lui, sa tête est si faible que c'est à peine s'il sent, à peine s'il comprend, à peine s'il peut parler. Mais ce qui est plus fâcheux encore, c'est qu'étant arrivé aux portes de la mort, au lieu de penser au compte que dans quelques instants il va rendre à Dieu, il ne s'occupe que des médecins et des remèdes qui doivent le délivrer de la mort. Les personnes qui l'entourent, au lieu de l'exhorter à s'unir à Dieu, le flattent sur son état, ou tout au moins se taisent pour ne pas l'effrayer. O mon Dieu ! délivrez-moi d'une mort aussi malheureuse.

II. Enfin le prêtre lui annonce que la mort approche, en lui disant : « Mon frère, vous allez mal; il est temps de dire adieu au monde et de vous unir à Dieu par la réception des sacrements. » A cette funeste nouvelle, quelle confusion! quelle tristesse! quelles inquiétudes de conscience! quels tourments! devant ses yeux se présentent confusément les péchés qu'il a commis, les lumières de Dieu qu'il a méprisées, les promesses qu'il a violées, tant d'années qu'il a perdues. Alors les vérités éternelles, dont il avait fait jusqu'ici si peu de cas, le frappent pour la première fois. O Dieu! de quelle terreur le remplissent les seuls noms de disgrâce divine, de mort, de jugement, d'enfer, d'éternité! Pardon, mon Jésus, par pitié, ne m'abandonnez pas. Je connais le mal que j'ai fait en vous méprisant, je voudrais en mourir de douleur. Aidez-moi, mon Dieu, aidez-moi à changer de vie.

III. « Insensé que j'ai été, dira alors le triste moribond! ô ma vie que j'ai perdue! je pouvais devenir un saint, mais je ne l'ai pas fait, et maintenant que puis-je faire? la tête me tourne, l'inquiétude me devore, et ne me laisse plus assez de présence d'esprit pour produire une action bonne. Que vais-je devenir dans quelques instants? mourant ainsi, comment puis-je être sauvé? » Il voudrait du temps pour réparer ses pertes, mais le temps est fini. « Hélas! dira-t-il encore, cette sueur froide qui me glace annonce l'arrivée de la mort; déjà ma vue s'affaiblit, ma respiration s'éteint; déjà je ne puis plus parler ni faire aucun mouvement. » C'est au milieu de cette confusion, de ces inquiétudes et de ces faveurs que l'ame devra se séparer du corps, et comparaître devant Jésus-Christ. O mon Jésus! votre mort est mon espérance. Je vous aime plus que tous les biens, et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Marie, mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

CHAPITRE LXXXI.

Mort heureuse des saints.

I. La mort des Saints est une récompense et non un châtement; loin de la craindre, elle fait l'objet de leurs désirs. Comment, en effet, la craindraient-ils, puisqu'elle est le terme de leurs périls? Ces paroles: *Partez de ce monde, ame chrétienne*, qui épouvantent tant le pécheur, sont une joie pour l'ame qui aime Dieu; s'affligera-t-elle de quitter les biens de cette terre? mais Dieu a été son unique bien. De laisser les honneurs? mais elle les a méprisés et regardés comme une vaine fumée. D'abandonner ses amis et ses parents? mais elle ne les a aimés que pour Dieu. Durant la vie, elle disait à chaque instant: *Mon Dieu et mon tout!* Elle le dit avec bien plus de joie encore à la mort, au moment où elle va voir Dieu et l'aimer face à face dans le paradis.

II. Les douleurs de la mort ne l'affligent pas; loin de là, elle se réjouit d'offrir ces derniers restes de la vie à l'amour qu'elle a pour son Dieu, unissant ses peines à celles de Jésus mourant sur la croix. La seule pensée que le temps n'est plus où elle pouvait pécher et perdre son Dieu, la comble de joie. L'enfer ne laissera pas de lui suggérer des défiances en lui rappelant les péchés qu'elle a commis; mais ces péchés, elle les a pleurés long-temps, et puis elle a aimé Jésus-Christ de tout son cœur: voilà ce qui lui donnera la confiance. O mon Jésus! que vous êtes bon et fidèle pour une ame qui vous cherche et qui vous aime!

III. Le pécheur qui meurt en état de péché éprouve déjà par avance comme un prélude de l'enfer, par les

inquiétudes et les fureurs qu'il ressent; l'ame juste, au contraire, dans ces derniers momens, éprouve un avant goût du paradis; les actes de confiance, d'amour de Dieu, du désir de le voir lui donnant les prémices de la joie à laquelle le ciel va mettre le comble. Le saint Viatique qu'on lui apporte dans sa chambre est la principale source de cette allégresse. Elle dit comme S. Philippe de Néri au moment de sa mort : « Seigneur puisque je vous ai offensé, permettez que je puisse vous [discuss] avec S. Bernard : *Vos plaies sacrées sont tous mes mérites.* » O mon Dieu! si, en ce moment, comme je l'espère, je suis en votre grâce, faites-moi mourir de suite, afin que je puisse tout aussitôt vous voir et vous aimer face à face, et avoir l'assurance de ne plus pouvoir vous perdre. Marie, ma mère, obtenez-moi une sainte mort.

CHAPITRE LXXXII.

Ce que nous penserons quand nous serons près de mourir.

I. Si j'étais à l'article de la mort, en proie à l'agonie, près d'expirer et de comparaître devant le tribunal divin, que ne voudrais-je pas avoir fait pour Dieu? Que ne donnerais-je pas pour obtenir une prolongation de vie durant laquelle je pourrais assurer mon salut éternel? Malheur à moi, si je ne profite pas de cette lumière, et si je ne change pas de manière de vivre! *Vocabit adversus me tempus.* (Thren. I. 5.) Ce temps que la miséricorde de Dieu m'accorde dans ce moment sera pour moi un tourment, un objet de remords, au moment de la mort, quand le temps sera fini pour moi. O mon Jésus! vous avez dépensé toute votre vie pour me sauver, et moi, qui ai passé tant d'années dans le

monde, qu'ai-je fait, jusqu'ici pour vous? Hélas! tout ce que j'ai fait, je puis le dire, m'est une source de peines et de remords.

II. O mon ame! Dieu te donne du temps, réponds-moi, à quoi veux-tu l'employer? qu'attends-tu? veux-tu attendre pour y voir clair la lumière de ce cierge qui t'éclairera un jour sur tes négligences quand il n'y aura plus de remède? attends-tu que l'on t'adresse ce *Profisciscere* qu'il faut exécuter sans retard? O mon Dieu! je ne veux plus abuser de la lumière que vous me donnez. Je vous remercie de ce nouvel avertissement qui est peut-être le dernier de ceux que vous me destinez. Mais puisque vous daignez ainsi m'éclairer, c'est signe que vous ne m'avez pas abandonné, et que vous voulez user de miséricorde à mon égard. Aimable maître, je me repens, au dessus de tous les maux, d'avoir tant de fois méprisé votre grâce et vos invitations. Je promets, moyennant votre secours, de ne plus vous offenser à l'avenir.

III. O Dieu! que de chrétiens meurent dans l'incertitude de leur salut, tourmentés de cette pensée qu'ayant eu le temps de servir Dieu, ils sont arrivés à la mort sans avoir fait le bien! Ils se voient dans la nécessité de rendre compte de tant de bonnes inspirations, et ils ne savent que répondre. Seigneur, je ne veux pas mourir avec inquiétude. Dites-moi ce que vous voulez, faites-moi connaître le genre de vie que je dois commencer; je veux vous obéir en tout. Jusqu'ici j'ai méprisé vos commandements; mais aujourd'hui je m'en repens de tout mon cœur, et je vous aime par dessus toutes choses. Refuge des pécheurs, Marie, recommandez mon ame à votre Fils.

CHAPITRE LXXXIII.

Témérité de celui qui offense Dieu par le péché mortel.

I. Dieu ne peut s'empêcher de haïr le péché mortel, puisque le péché mortel est entièrement opposé à sa divine volonté: *Peccatum est destructivum divinæ voluntatis*, dit S. Bernard. Or, de même Dieu ne saurait s'empêcher de haïr le péché, il ne peut non plus ne pas haïr le pécheur qui s'unit avec le péché et se révolte contre Dieu: *Odio sunt Deo impius et impietas ejus.* (Sap. xiv. 9.)

Quelle est donc la témérité du pécheur qui sait que son péché lui attirera la haine de Dieu et qui ose pécher encore! Pardon, ô mon Dieu! vous m'avez comblé de grâces, et moi je vous ai chargé de tant d'outrages, qu'à peine se trouve-t-il un pécheur qui vous ait autant offensé que moi. Donnez-moi, de grâce, la douleur de mes péchés.

II. Dieu est ce Tout-Puissant, qui par un seul signe de sa volonté a créé toutes choses: *Il a parlé, et tout a été fait.* D'un autre signe, il peut tout détruire quand il le voudra: *Potest universum mundum uno nutu delere.* (II. Mach. viii. 18.) Et le pécheur a l'audace de se mesurer avec ce Dieu si terrible, de le choisir pour ennemi! *Contra omnipotentem roboratus est, tetendit adversus Deum manum suam.* (Job. xv. 25.) Que dirait-on, si on voyait une fourmi provoquer un soldat armé? O Dieu éternel! que devra-t-on dire aussi de moi qui tant de fois ai eu la hardiesse de vous désobéir sans tenir compte de votre puissance, et sachant bien que j'attirais sur moi votre disgrâce? Mais votre

passion m'enconrage à espérer mon pardon de vous, ô mon Dieu ! qui êtes mort pour me pardonner.

III. Ce qui accroît la témérité du pécheur, c'est qu'il offense Dieu jusque sous ses yeux. *Ad iracundiam provocat me ante faciem [meam.* (Isa. LXXV. 3.) Quel sujet eut jamais l'audace de violer la loi en présence du prince qui l'a faite ? Cependant le pécheur sait que Dieu le voit, et avec tout cela, il ne cesse de pécher en présence de Dieu, et le rend ainsi témoin de son péché. Aimable Sauveur, voici [le téméraire qui a osé violer vos saintes lois sous vos yeux. C'est moi qui suis ce malheureux qui a mérité l'enfer ; mais vous êtes mon Sauveur, vous êtes venu effacer le péché et sauver ce qui était perdu : *Veni salvum facere quod perierat.* (Luc. XIX. 10.) Que j'ai de regret de vous avoir offensé ! Vous m'avez donné tant de marques d'amour, et moi je vous ai causé tant de déplaisirs ! O mon Jésus ! mettez fin à mes péchés, remplissez-moi de votre amour. Je vous aime, ô amabilité infinie ! et je tremble en pensant que je pourrais me voir encore privé de votre amour. Ne le permettez pas, ô mon amour ! faites-moi plutôt mourir. Marie, vous obtenez de Dieu tout ce que vous demandez, obtenez pour moi là sainte persévérance.

CHAPITRE LXXXIV.

Parabole de l'enfant prodigue.

I. Nous voyons dans S. Luc (xv), que cet enfant ingrat, ennuyé de vivre dans la dépendance de son père, lui demanda un jour la portion de fortune qui lui revenait, pour pouvoir vivre à sa fantaisie, et que l'ayant reçue, il s'éloigna de son père et s'en alla vivre au loin,

dans tous les vices. Ce fils est la figure du pécheur qui, abusant de la liberté que Dieu lui a donnée, s'éloigne de Dieu et s'en va vivre loin de lui, dans le péché. Ah! mon maître, mon père, ce portrait est le mien; c'est moi qui, pour satisfaire mes caprices, vous ai laissé tant de fois, pour vivre loin de vous et privé de votre grâce

II. De même que cet enfant, après être sorti de la maison paternelle, se trouve réduit à une telle misère qu'il n'avait même pas pour rassasier sa faim les restes du gland dont se nourrissaient les pourceaux qu'il gardait, ainsi le pécheur, après avoir abandonné Dieu, ne trouvera plus la paix. Éloigné de Dieu, tous les plaisirs terrestres sont impuissants à contenter son cœur. L'enfant prodigue se voyant réduit à une si grande misère, dit : *Je me lèverai et j'irai à mon père*. Fais la même chose, ô mon ame! lève-toi du borbier de tes péchés, retourne à ton divin père; il ne te chassera pas. Oui, mon Dieu, mon père, j'ai mal fait de vous quitter, je le confesse; je m'en repens, c'est de tout mon cœur. Oh! ne me chassez pas quand je viens à vous plein de regret du passé, et résolu de ne plus sortir de vos pieds. Pardonnez-moi, aimable père, donnez-moi le baiser de paix; rendez-moi vos bonnes grâces.

III. Le prodigue, de retour aux pieds de son père, lui dit humblement : *Mon père, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils*. Son père l'embrasse avec tendresse, il oublie les ingratitude et l'accueille avec amour, dans la joie qu'il éprouve d'avoir retrouvé son fils qui était perdu. Permettez, ô mon tendre père! que, prosterné à vos pieds, et sentant vivement les outrages que je vous ai faits, je vous dise aussi : Mon père, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils, puisque tant de fois je vous ai abandonné et méprisé; mais je sais que vous êtes un si bon père que vous ne savez pas chasser un fils

repentant. Si, jusqu'ici, je ne vous ai pas aimé, sachez que maintenant je vous aime par dessus toutes choses, et que par amour pour vous, je suis prêt à souffrir toutes sortes de peines. Secourez-moi par votre grâce, afin que je vous sois toujours fidèle. O Marie ! Dieu est mon père, et vous êtes ma mère ; mère chérie, ne m'oubliez pas.

CHAPITRE LXXXV.

Danger de la tiédeur.

I. C'est un grand danger que celui de la tiédeur pour ces ames qui vivent dans la crainte du péché mortel, mais tiennent peu compte des péchés véniels même délibérés, et ne songent point à s'en corriger. Dieu cependant menace les tièdes de les vomir : *Sed quia tepidus es, incipiam te evomere.* (Apoc. III. 16.) Ce vomissement signifie l'abandon : ce que l'on vomit on ne le reprend plus. L'ame tiède déshonore Dieu, parce qu'elle semble déclarer qu'il ne mérite pas d'être servi avec plus d'attention. Oui, mon Dieu ! il est vrai, je vous ai ainsi déshonoré par le passé, mais je veux changer de vie : secourez-moi.

II. Sainte Thérèse ne tomba jamais dans une faute grave, comme le porte la bulle de sa canonisation, mais Dieu lui fit voir la place qu'elle devait occuper en enfer, si elle ne se corrigeait pas de sa tiédeur. Cependant, dira-t-on, le péché mortel seul est puni de l'enfer ? Oui, mais le Saint-Esprit a dit : *Qui spernit modica, paulatim decidat.* (Eccl. XIX. 1.) C'est-à-dire, celui qui commet facilement et avec délibération un péché véniel tombera bientôt dans le péché mortel, parce qu'en

s'accoutumant ainsi à déplaire volontairement au Seigneur dans des choses légères, il n'aura pas grand éloignement pour lui déplaire en choses graves, et enfin parce qu'en nous éloignant ainsi de Dieu nous mériterons qu'il nous refuse ses secours spéciaux sans lesquels nous céderons facilement dans les tentations violentes. Ah ! Seigneur, ne m'abandonnez pas à ce malheureux sort ; faites-moi plutôt mourir : ayez pitié de moi !

III. *Qui parce seminat, parce et metet.* (II. Cor. IX. 6.) C'est avec justice que Dieu ferme sa main et garde ses grâces quand on se montre avare dans son service et dans son amour ; aussi le prophète dit-il : *Maudit celui qui fait l'œuvre de Dieu avec négligence!* (Jer. XLVIII. 10.) Il commet donc un grand mal celui qui sert Dieu négligemment, puisque Dieu le maudit. Le pécheur connaissant la grièveté de ses péchés confesse au moins sa malice, mais le tiède se croit meilleur que les autres, parce qu'il ne fait point le mal que les autres font ; il vit dans la fange de ses défauts, et ne pense même pas à s'en humilier. O mon Dieu ! par ma tiédeur, j'ai fermé la porte des grâces que vous me destiniez ; venez à mon secours, je veux me corriger. Je ne dois point être avare envers vous qui en êtes venu jusqu'à donner votre vie pour moi. O Marie ! ma mère, secourez-moi ; je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE LXXXVI.

Dieu se donne sans réserve à celui qui se donne à lui sans réserve.

I. Le Seigneur l'a déclaré, il aime ceux qui l'aiment : *Ego diligentes me diligo.* (Sap. VIII. 17.) Mais il n'y a point à espérer que Dieu daigne se donner tout entier à celui qui aime sur la terre quelque chose autre que

Dieu. Telle fut, pendant un temps, sainte Thérèse, lorsqu'elle conservait pour un de ses parents une affection non ~~pas~~ impure, mais désordonnée. Enfin elle brisa ce lien, et mérita d'entendre le Seigneur, lui dire : *Maintenant que tu es toute à moi, je suis tout à toi.* O mon Dieu ! quand viendra le jour où je me verrai ainsi tout à vous ? Consume par les flammes de votre amour toutes ces vaines attaches de la terre qui m'empêchent d'être à vous tout entier. Quand pourrai-je dire avec vérité : Mon Dieu, vous seul et rien de plus.

II. *Mon unique, ma colombe, ma parfaite* (Cant. VI. 8.) Dieu a tant d'amour pour une âme qui s'est donnée entièrement à lui, qu'il semble n'aimer qu'elle ; c'est pour cela qu'il l'appelle son unique, sa colombe. Sainte Thérèse révéla après sa mort à une religieuse, que le Seigneur aime une personne qui s'occupe sérieusement de sa perfection, plus que des milliers d'autres qui sont en état de grâces, mais sont tièdes et imparfaites. O mon Dieu ! qu'il y a long-temps que vous m'invitez d'être tout à vous, et je vous résiste encore ! La mort approche tous les jours, mourrai-je donc imparfait comme j'ai vécu ? Non, je ne veux pas que la mort me surprenne dans l'ingratitude au sein de laquelle j'ai vécu jusqu'ici. Daignez me secourir ; je veux tout quitter pour être à vous tout entier.

III. Jésus, par l'amour qu'il nous porte, s'est donné tout à nous. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.* (Ephes. v. 6.) Si un Dieu s'est donné à vous sans réserve, dit S. Chrysostôme, *totum tibi dedit, nihil sibi reliquit*, comme il l'a fait dans la sainte Eucharistie, la raison exige que vous vous donniez aussi sans réserve à ce Dieu. *C'est trop peu d'un cœur*, dit S. François de Sales, *pour aimer ce généreux Rédempteur qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous.*

Quelle ingratitude donc , quelle injustice , que de partager notre cœur et de ne pas le donner tout à Dieu ! Disons donc avec l'épouse sacrée : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous. Je vous aime, mon souverain bien : *Deus meus et omnia.* ! Vous me voulez tout pour vous et je veux aussi vous appartenir. O Marie ! ma mère, faites que je n'aime que Dieu.

CHAPITRE LXXXVII.

Le moment de la mort est un moment de trouble.

I. *Et vos estote parati, quia qua hora non putatis filius hominis veniet.* (Luc. XII. 40.) *Soyez prêts*, dit le Seigneur; il ne dit pas de nous préparer quand la mort viendra ; mais bien de nous tenir prêts pour ce moment, parce que le temps de la mort est un temps de trouble, au milieu duquel il est moralement impossible de se bien préparer à comparaître au jugement et à obtenir la sentence favorable. S. Augustin dit que c'est un juste châtiement pour celui qui n'a pas voulu faire le bien quand il le pouvait, que de ne le pouvoir plus faire quand il le voudra. Non, mon Dieu, je ne veux plus attendre cet instant pour changer de vie ; je déteste ma conduite passée et je veux vous être obéissant. Dites-moi ce que je dois faire pour vous plaire, mon intention est de le faire sans réserve.

II. Le moment de la mort est le moment de la nuit durant laquelle on ne peut plus rien faire : *Venit nox in quâ nemo potest operari.* (Joan. IV. 4.) La funeste nouvelle du danger mortel de la maladie, les douleurs et les peines qui l'accompagnent, l'étourdissement de la

tête, et plus que tout cela les remords de la conscience jettent le pauvre malade dans une telle inquiétude et dans une telle confusion qu'il ne sait plus que faire. Il voudrait trouver un moyen de remédier à sa damnation ; mais il ne le trouvera pas , parce que le moment du châ-timent est venu : *Et ego non retribuam in tempore, ut labatur pes eorum.* (Deut. xxxii. 35.) Je vous remercie, ô mon Dieu ! de ce que vous me donnez le temps de réparer mes fautes , en ce moment qui est le moment de la miséricorde et non celui du châ-timent. Je veux désormais tout perdre , plutôt que de perdre votre grâce. O mon souverain bien ! je vous aime pardessus tous les biens.

III. Figurez-vous que vous êtes sur la mer, au moment d'une tempête , dans un vaisseau déjà brisé sur les écueils et près de couler à fond , et pensez au trouble que vous éprouveriez , ne sachant que faire pour éviter la mort. Or, pensez aussi au trouble du pécheur qui à la mort se trouve en mauvais état de conscience. Un testament, des parents, les derniers sacrements, des scrupules de restitution, un Dieu méprisé, oh ! quelle tempête toutes ces choses élèvent dans le cœur d'un pauvre moribond ! Débrouillez alors, si vous le pouvez, une conscience embarrassée. O mon Dieu ! que le sang que vous avez répandu ne soit pas perdu pour moi. Vous avez promis de pardonner à celui qui se repent, je déplore de tout mon cœur les offenses que je vous ai faites. Je vous aime, Seigneur, pardessus toutes choses, et je ne veux plus vous offenser. Comment après tant de miséricordes que vous m'avez faites, pourrai-je songer à vous offenser ? Non , mon Dieu , plutôt la mort. O Marie ! ma mère , priez votre fils de ne pas permettre que je l'offense davantage.

CHAPITRE LXXXVIII.

Le pécheur chasse Dieu de son ame.

I. Toute ame qui aime Dieu est aimée de Dieu ; Dieu habite en elle et ne cesse d'y demeurer tant que l'ame ne l'en chasse pas par le péché : *Non deserit, nisi deseratur*, comme parle le Concile de Trente. Quand l'ame consent avec délibération au péché mortel, alors elle chasse Dieu d'elle-même et semble lui dire : Seigneur, sortez de moi, je ne veux plus de vous en moi : *Impii dixerunt Deo, recede a nobis.* (Job. XXI. 14.) O mon Dieu ! j'ai donc eu le courage, par le péché, de vous chasser de mon ame et de ne vouloir plus de vous en moi ! Cependant, vous ne voulez pas que cette pensée me réduise au désespoir ; vous voulez que je me repente et que je vous aime. Oui, mon Jésus, je me repens de vous avoir offensé, et je vous aime pardessus toutes choses.

II. Le pécheur sait déjà que Dieu ne peut habiter avec le péché, et qu'il doit nécessairement sortir de l'ame dans laquelle entre le péché. Ainsi, le pécheur, en consentant à son péché, dit à Dieu : « Puisque vous ne
« pouvez demeurer en moi, si je commets cette faute,
« partez donc ; j'aime mieux vous perdre que de perdre
« la satisfaction de mon péché. » Dans le même moment que l'ame chasse Dieu, le démon y entre pour en prendre possession. C'est ainsi que le pécheur chasse un Dieu qui l'aime pour se faire l'esclave d'un tyran qui le hait. C'est ce que je n'ai que trop fait par le passé, Seigneur. Ah ! daignez me donner une partie de l'horreur que vous ressentîtes pour mes iniquités, dans

le jardin de Gethsémani. Aimable Rédempteur, pourquoi ai-je eu le malheur de vous offenser?

III. Quand on baptise un enfant, le prêtre intime au démon l'ordre de sortir de cette ame, en lui disant : *Sors, esprit immonde, cède la place à l'Esprit-Saint.* Au contraire, l'homme qui était dans la grâce de Dieu, et qui péche mortellement, dit à Dieu : *Sortez de moi, Seigneur, cédez la place au démon.* C'est donc là, ô mon Dieu ! toute la reconnaissance avec laquelle j'ai répondu à l'amour que vous avez pour moi ? Vous êtes venu du ciel pour me chercher, moi brebis perdue, et je vous fuyais, et je vous chassais loin de moi. En ce moment, aimable maître, j'embrasse vos pieds et ne veux plus me séparer de vous ; daignez m'aider par votre grâce ; et vous, Marie, ma reine, ne m'abandonnez pas.

CHAPITRE LXXXIX.

L'abus des grâces.

I. Les grâces que Dieu nous donne, ses lumières, ses invitations, les bonnes pensées, tout cela est le prix du sang de Jésus-Christ. Pour que l'homme pût obtenir ces grâces, il a fallu que le Fils de Dieu mourût, et, par ses mérites, rendît l'homme capable des faveurs divines. Celui donc qui méprise la grâce de Dieu par l'abus qu'il en fait, méprise le sang et la mort d'un Dieu. C'est ce mépris qui a été la cause de la damnation de tant de chrétiens qui gémissent en enfer, sans espérance de remède. O mon Dieu ! je devrais moi-même partager le désespoir de ces malheureux. Grâces vous soient rendues de ce que je puis encore verser les larmes de la pénitence avec l'espérance du pardon.

II. O Dieu ! quel tourment pour les damnés que le souvenir de tant de grâces reçues sur la terre , quand ils viennent à connaître la valeur de ces grâces , ainsi que le mal qu'ils ont fait en les méprisant ! Aimable Rédempteur , donnez-moi la lumière , et faites-moi sentir l'obligation où je suis de vous aimer , vous qui au lieu de me châtier pour mon ingratitude , au lieu de m'abandonner à mes péchés , avez multiplié vos lumières et vos invitations . Dans ce moment où vous m'appellez encore , je vous réponds que je veux être à vous et toujours à vous .

III. Pense , ô mon ame ! que si Dieu eût accordé à un infidèle les grâces qu'il t'a faites , à présent cet infidèle serait un Saint . Et toi , qu'as-tu fait ? Dieu a multiplié les grâces , et tu as multiplié les péchés . Si tu continues de vivre de la même manière , comment sera-t-il possible que Dieu te supportât davantage et ne t'abandonnât pas ? Mets donc un terme à ton ingratitude et tremble , si tu ne profites pas des lumières qu'il t'envoie , de les voir disparaître et s'éloigner pour jamais . Oûi , mon Dieu , vous en avez trop enduré de moi , je ne veux plus vous dédaigner . Voudrai-je attendre que vous m'abandonniez ? *Ne projicias me à facie tuâ !* Ah ! Seigneur , ne me chassez pas , moi qui veux à l'avenir vous aimer de cœur ; je veux vous plaire , vous le méritez ; donnez-moi la force de vous être fidèle . Mère de Dieu , Marie , aidez-moi de vos prières .

CHAPITRE XC.

L'amour triomphe de Dieu.

I. Notre Dieu est tout-puissant ; qui jamais pourra le vaincre et le surpasser ? Cependant , dit S. Bernard , l'amour que ce grand Dieu a pour les hommes a triomphé

de lui : *Triumphat de Deo amor*. En effet, c'est cet amour qui l'a réduit à mourir sur un infâme gibet, comme un criminel, pour sauver l'homme. O amour infini ! malheureux celui qui ne vous aime pas !

II. Si un homme, passant sur le Calvaire le jour où Jésus-Christ finit sa vie sur la croix, eût demandé quel était ce criminel attaché au gibet et couvert de plaies, et qu'on lui eût répondu que c'était le Fils de Dieu, vrai Dieu comme le Père, qu'aurait dit cet homme, s'il n'eût pas eu la foi ? Il eût dit ce que disaient les Gentils qui regardaient cet étonnant mystère comme une folie : *Stultum visum est ut pro hominibus auctor vitæ moriatur*. (S. Greg. Homil. 6.) Chez les hommes, on regarderait comme un insensé un roi qui, par amour pour un ver de terre, se ferait ver de terre lui-même ; or c'est en apparence une plus grande folie encore, pour un Dieu, de s'être fait homme et d'être mort pour l'homme. Et c'est ce Dieu que je n'ai pas aimé ! c'est ce Dieu que j'ai offensé !

III. Lève les yeux, ô mon âme ! Vois sur la croix cet homme comblé d'afflictions, accablé de souffrances, noyé dans la tristesse, au milieu des horreurs de l'agonie, expirant de douleur. Sais-tu qui il est ? C'est ton Dieu. Et, si tu demandes qui a pu le réduire en ce pitoyable état, S. Bernard te répondra : *C'est l'amour qui a tout fait, l'amour qui lui a tout fait oublier jusqu'à sa dignité*. C'est l'amour qui ne refuse aucune peine, aucun opprobre, quand il s'agit de faire du bien à ce qu'il aime, et de se faire connaître à lui. O mon Jésus ! c'est donc parce que vous m'avez tant aimé que vous souffrez sur ce bois de si grandes douleurs ; si vous m'eussiez moins aimé, vous eussiez moins souffert. Je vous aime de tout mon cœur, ô mon Rédempteur ! Comment pourrais-je refuser tout mon amour à un Dieu qui ne m'a

refusé ni son sang, ni sa vie? Je vous aime, mon Jésus, mon amour, mon tout. Vierge sainte, Marie, remplissez-moi de l'amour de Jésus.

CHAPITRE XCI.

Sentence des réprouvés au jugement dernier.

I. *Considérez le chagrin qu'éprouveront les damnés à ce dernier jour, en voyant les élus, resplendissants de gloire, écouter dans l'allégresse cette invitation : Venez, les bénis de mon Père, par laquelle Jésus-Christ les appellera au Ciel. Considérez aussi la confusion qu'ils ressentiront lorsque, environnés de démons, ils entendront ces paroles : Retirez-vous, maudits, par lesquelles leur condamnation sera publiée devant tout le monde. O mon Rédempteur ! qu'elle ne soit pas perdue pour moi, la mort que vous avez daigné souffrir avec tant d'amour !*

II. *Retirez-vous de moi, allez au feu éternel. Voilà le sort des malheureux réprouvés, vivre séparés de Dieu, dans un feu éternel ; sous le poids d'une éternelle malédiction ! Les Chrétiens croient-ils à l'enfer ? S'ils y croient, comment un si grand nombre s'expose-t-il à cette redoutable condamnation ? O mon Dieu ! qui sait si un jour je ne me trouverai point au milieu de ces malheureux ? J'espère que non, par les mérites de votre sang ; mais qui m'assure qu'il n'en sera rien ? Eclaircissez-moi, Seigneur, faites-moi comprendre ce que je dois faire pour éviter cette disgrâce que je n'ai que trop méritée par le passé ; miséricorde, Seigneur !*

III. *Enfin, au milieu de la vallée, la terre s'entr'ouvrira, et dans le gouffre tomberont ensemble les démons et les damnés, et ils entendront se fermer sur eux ces*

portes qui ne devront plus s'ouvrir durant toute l'éternité. O péché maudit! à quelle triste fin dois-tu conduire, un jour, tant de pauvres âmes qui te commettent! O âmes infortunées! à qui est réservée une fin aussi lamentable durant toute l'éternité! Quel sera mon sort, ô mon Dieu! Ce qui m'effraie, c'est moins la crainte des feux de l'enfer que le malheur d'être à jamais séparé de vous, mon unique bien. Aimable Rédempteur, si par le passé je vous ai méprisé, maintenant je vous aime par dessus toutes choses, je vous aime de tout mon cœur. Je sais que le supplice d'être en enfer, pour toujours séparé de vous, n'est point pour ceux qui vous aiment. Donnez-moi donc votre amour; faites que je vous aime toujours; liez-moi, attachez-moi à vous, ajoutez chaînes sur chaînes, afin que je ne me sépare jamais de vous; et puis disposez de moi comme il vous plaira. Avocate des misérables, Marie, ne cessez pas un instant de me protéger.

CHAPITRE XCII.

Sentence des élus.

I. *Venez, les bénis de mon Père*, telle est la sentence glorieuse qu'entendront prononcer sur eux ceux qui auront aimé Dieu. S. François d'Assises, ayant su par révélation qu'il était prédestiné, trouva de la consolation à mourir: quelle joie sera-ce donc pour les élus de s'entendre appeler, par la bouche de Jésus-Christ même, *les enfants bénis du Père céleste*; de s'entendre inviter à venir prendre possession de l'héritage de ce divin Père! O mon Dieu! cet héritage, ce royaume, ce paradis, que de fois je l'ai perdu par ma faute! Mais, mon Jésus,

vos mérites me donnent la confiance de l'espérer encore. Aimable Rédempteur, je vous aime et j'espère.

II. Oh ! que de félicitations se feront mutuellement les bienheureux lorsqu'ils se verront placés sur des trônes, et réunis pour jouir de Dieu à jamais, sans crainte de s'en voir séparer ! Quelle joie et quelle gloire pour eux que d'entrer au Ciel en ce jour, déjà couronnés, et chantant des cantiques d'allégresse à la louange de Dieu ! Ames fortunées, pour qui un sort si beau est-il préparé ? Dieu de mon ame, attachez-moi étroitement à vous par les douces chaînes du saint amour, afin que j'aie le bonheur de vous louer dans votre royaume, et de vous aimer toujours. *Misericordias Domini in æternum cantabo.*

III. Ranimons notre foi. Il est certain qu'un jour nous nous trouverons dans la redoutable vallée où se prononcera l'une ou l'autre sentence, de mort éternelle, ou de vie éternelle. Si en ce moment nous ne sommes pas assurés de recevoir la sentence de vie, travaillons à nous l'assurer. Fuyons toutes les occasions qui pourraient nous l'enlever, et attachons-nous étroitement à Jésus-Christ par la fréquentation des sacrements, les méditations, les lectures spirituelles, les prières continuelles. Suivant que nous emploierons ou que nous négligerons ces moyens, nous pourrons juger de notre salut ou de notre perte éternelle. Aimable Jésus, ô mon juge ! j'espère par votre sang que dans ce moment vous avez sur moi des vues de miséricorde ; daignez donc me bénir et pardonner mes offenses. Faites-moi entendre ce que vous daignâtes dire à Madeleine : *Tes péchés te sont remis.* Je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé ; pardonnez-moi, et, avec mon pardon, accordez-moi la grâce de vous aimer toujours. Je vous aime, mon souverain bien, je vous aime plus que moi-même, mon trésor, mon amour,

mon tout. *Deus cordis mei, et pars mea, Deus in æternum.* O mon Dieu ! je ne veux que vous , et rien autre chose. O Marie ! vous pouvez et vous voulez me sauver ; je mets en vous ma confiance.

CHAPITRE XCVIII.

L'outrage que le péché fait à Dieu.

I. *Per prævaricationem legis Deum inhonoras!* (Rom. II. 23.) Considère , pécheur , dit l'Apôtre , considère ce que tu fais en enfreignant la loi divine : tu déshonores Dieu. Oui , le pécheur déshonore Dieu , en lui manquant de respect en face , et en déclarant , par le fait , que ce n'est pas un grand mal que de désobéir à Dieu , et ne pas tenir compte de sa loi. Voici , mon Dieu , à vos pieds l'ingrat que vous avez tant aimé et comblé de tant de bienfaits , et qui vous a si souvent déshonoré en violant vos préceptes. Je mérite mille enfers , mais souvenez-vous que vous êtes mort pour m'empêcher de tomber dans ce lieu de tourments.

II. Le pécheur déshonore Dieu en préférant à son amitié ce misérable plaisir , ce vil intérêt , ce caprice pour lesquels il l'offense. Par là même qu'il consent au péché , il déclare en lui-même que ce plaisir , cet intérêt , cette fougue , valent plus que les bonnes grâces de Dieu. Voilà donc ce grand Dieu déshonoré , vilipendé par le pécheur qui ose le mettre au-dessous de la misérable satisfaction pour laquelle il lui tourne le dos. O mon Dieu ! vous êtes le bien infini : comment moi , misérable ver de terre , ai-je pu vous estimer moins qu'un vil plaisir ou un caprice ? Ah ! si je ne savais que vous avez promis de pardonner à celui qui se repent , je n'aurais pas le

courage de demander mon pardon. O bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensé. Plaies sacrées de Jésus, donnez-moi de la confiance.

III. Dieu est notre dernière fin, puisqu'il nous a créés pour lui, afin que nous le servions et l'aimions en cette vie, et que nous jouissions de lui en l'autre. Mais quand l'homme préfère son plaisir à la grâce de Dieu, c'est son plaisir qui devient sa dernière fin, qui devient son Dieu. Quel déshonneur n'est-ce pas pour Dieu, qui est le bien infini, que de se voir changé pour un prétendu bien si misérable et si vil ? Aimable Rédempteur, je vous ai offensé, mais vous ne voulez pas que je désespère de votre miséricorde ; bien que j'aie été ingrat, vous m'aimez toujours et vous voulez me sauver. Je connais maintenant le mal que j'ai fait en vous offensant ; mon cœur en est rempli de regrets. Plutôt mourir que de vous déplaire désormais ! Je crains ma faiblesse, mais j'espère en votre bonté : vous me donnerez la force de vous être fidèle jusqu'à la mort. Mon Jésus, vous êtes mon amour et mon espérance. O Marie ! c'est à vos prières de me sauver.

CHAPITRE XCIV.

Joie de Jésus quand il retrouve la brebis égarée.

I. Notre Sauveur dit, dans S. Luc (Cap. xv.), qu'il est le Pasteur plein d'amour qui, ayant perdu une de ses cent brebis, laisse les autres dans le désert pour courir après celle qu'il a perdue ; que, s'il la trouve, il l'embrasse avec joie, il la met sur ses épaules, et appelle ses amis pour s'en réjouir avec lui : *Réjouissez-vous*, leur dit-il, *car j'ai retrouvé ma brebis qui était*

perdue. O mon divin Pasteur ! j'étais cette brebis perdue, mais vous avez tant couru après moi, qu'à la fin vous m'avez retrouvé comme je l'espère. Vous m'avez retrouvé et je vous ai retrouvé aussi. Comment aurais-je le cœur de vous quitter encore, ô mon aimable maître ! Cependant ce malheur est possible : ne permettez donc pas, ô mon amour ! que je sois assez malheureux pour vous quitter et vous perdre encore.

II. Mais comment, ô mon Jésus ! appelez-vous vos amis pour se réjouir avec vous de ce que la brebis perdue est retrouvée ? Ne deviez-vous pas plutôt leur dire de se réjouir avec la brebis, parce qu'elle a retrouvé son Dieu ? L'amour que vous portez à mon ame est donc si grand, que vous vous estimez heureux de l'avoir retrouvée ! Aimable Rédempteur, puisque vous m'avez retrouvé, serrez-moi contre vous, liez-moi par les heureuses chaînes de votre saint amour, afin que je vous aime toujours et que je ne me sépare jamais de vous. Je vous aime, bonté infinie ; j'espère vous aimer toujours et ne plus vous quitter jamais.

III. Le Prophète nous dit que Dieu, sitôt qu'il entend la voix du pécheur repentant qui implore sa bonté, lui répond aussitôt et lui pardonne : *Ad vocem clamoris tui, statim ut audierit respondebit tibi.* (Isa. xxx. 19.) Me voici donc à vos pieds, ô mon Dieu ! plein de regrets de vous avoir tant offensé ; je vous demande pitié et pardon. Que me répondez-vous ? Vous m'exaucez aussitôt, et vous pardonnez. Vous êtes une bonté infinie qui mérite un amour infini. Si, par le passé, j'ai méprisé vos grâces, en ce moment je les estime plus que tous les royaumes de la terre ; et, puisque je vous ai offensé, je vous prie de vous venger de moi, mais de ne pas me chasser de devant votre face, de me donner plutôt une contrition qui me fasse pleurer toute ma vie les déplaisirs que je vous ai causés. Sei-

gneur, je vous aime de tout mon cœur ; vous savez que je ne puis plus vivre sans vous aimer ; aidez-moi de votre secours : et vous, Marie, accordez-moi votre interces-

CHAPITRE XCV.

Jésus a satisfait pour nos dettes.

I. *Vere dolores nostros ipse tulit et langores nostros ipse portavit.* (Is. LIII. 4.) O sainte foi ! qui jamais pourrait le croire, si vous ne l'assuriez : *Il a vraiment porté nos douleurs !* L'homme pêche, et le Fils de Dieu satisfait pour l'homme ! J'ai donc péché ! ô mon Jésus ! et vous en avez porté la peine ! J'ai mérité l'enfer ! et vous, pour me mériter la vie éternelle, vous avez consenti à être condamné à mourir en croix pour moi ! En un mot, afin de pouvoir me pardonner, vous ne vous êtes pas pardonné à vous-même ; et moi, j'aurais encore le cœur de vous déplaire durant ce qui me reste de vie ! Non, aimable Sauveur, je vous dois trop ; vous avez trop fait pour m'obliger à vous aimer. Me voici tout à vous ; dites ce que vous voulez de moi, je veux vous plaire en tout.

II. *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* (Is. LIII. 5.) Vois, mon ame, vois dans le prétoire de Pilate ton Dieu flagellé, couronné d'épines, couvert de plaies de la tête aux pieds ; son sang coule de toutes parts sur sa chair en lambeaux, et il te dit amoureusement : Mon fils, considère tout ce que tu me coûtes. Ah ! vous avez tant souffert pour moi, aimable Rédempteur ! et moi, comment ai-je récompensé votre amour par tant d'ou-

trages ! Pour ne pas me voir perdu , vous avez souffert de si grandes douleurs , et moi je vous ai sacrifié pour un rien. Malheureux plaisirs , je vous hais , je vous déteste ; c'est vous qui avez coûté tant de douleurs à mon Rédempteur.

III. Sainte Marguerite de Cortone , lorsqu'elle pensait aux douleurs de Jésus , ne pouvait s'empêcher de pleurer ses fautes. Un jour son confesseur lui dit : *Marguerite , calmez-vous , ne pleurez plus ; Dieu vous a pardonnée.* Mais la sainte pécheresse lui répondit : *Comment cesser de pleurer mes péchés quand je songe qu'ils ont tenu mon Sauveur dans l'affliction durant toute sa vie!* Aimable Jésus , mes péchés aussi vous ont comblé de douleur pendant toute votre vie. Sainte Marguerite sut pleurer les siens et vous aimer constamment ; mais moi , quand commencerai-je à pleurer les miens ? quand commencerai-je à vous aimer véritablement ? O mon souverain bien ! je me repens de vous avoir comblé d'amertume : je vous aime plus que moi-même , mon Rédempteur. Tirez à vous tout mon cœur ; enflammez-le tout entier de votre saint amour ; faites que je ne sois plus ingrat après toutes les grâces que vous m'avez faites. O Marie ! vous pouvez me rendre un Saint par vos prières ; daignez le faire pour l'amour de Jésus.

CHAPITRE XCVI.

Quel bien est l'amitié de Dieu , quel malheur est sa disgrâce.

I. L'homme ne connaît pas la valeur de la grâce divine : *Nescit homo pretium ejus* ; c'est pour cela qu'il la change pour un rien. Elle est un trésor infini : *Infinitus enim thesaurus est hominibus.* (Sap. vii.) Les

Gentils disaient qu'il était impossible que la créature devînt l'amie de Dieu ; mais il n'en est pas ainsi : Dieu appelle l'ame qui est en sa grâce, son amie : *Surge, propera, amica mea.* (Cant. II.) *Vos amici mei estis.* (Joan. xv.) O mon Dieu ! quand mon ame était dans votre grâce, elle était donc votre amie : mais, en péchant, elle est devenue esclave du démon et votre ennemie. Je vous remercie de ce que vous me donnez le temps de recouvrer votre grâce. Seigneur, je me repens de tout mon cœur de l'avoir perdue ; donnez-la moi de nouveau par pitié, et ne permettez plus que je la perde jamais.

II. Combien il s'estime heureux, celui qui devient l'ami d'un roi ! Ce serait audace dans un sujet que de prétendre devenir l'ami de son prince, et ce n'est pas audace dans une ame que de prétendre à l'amitié de son Dieu. « Si je veux être ami de César », disait ce courtisan dont parle S. Augustin, « à grand'peine pourrai-je y parvenir ; si je veux être ami de Dieu, il ne tient qu'à moi : *Amicus autem Dei, si voluero, ecce nunc fio.* » Un acte de contrition, un acte d'amour, suffisent pour nous placer dans l'amitié de Dieu. « Aucune langue ne saurait rendre », dit S. Pierre d'Alcantara, « la grandeur de l'amour que Dieu porte à une ame qui est dans sa grâce. » O mon Dieu ! dites-le-moi, ai-je le bonheur d'être dans votre grâce ? Je sais que je l'ai perdue ; l'ai-je au moins recouvrée ? Seigneur, je vous aime, je me repens de vous avoir offensé ; hâtez-vous de me pardonner.

III. Quel malheur que celui d'une ame qui est dans la disgrâce de Dieu ! Elle est séparée de son souverain bien ; elle n'est plus à Dieu, et Dieu n'est plus à elle. Elle n'est plus aimée de Dieu : elle est haïe, abhorrée. Auparavant il la bénissait comme sa fille ; maintenant il la maudit comme son ennemie. Voilà donc le malheureux état dans lequel j'ai vécu pendant un temps, lors-

que j'étais dans votre disgrâce, ô mon Dieu ! J'espère en être sorti ; mais, si je n'en étais pas sorti encore, ô mon Jésus ! que votre main daigne m'en retirer. Vous avez promis d'aimer celui qui aime : *Ego diligentes me diligo*. Je vous aime, mon souverain bien, aimez-moi aussi ; je ne veux plus me voir dans votre disgrâce. O Marie ! secourez un de vos serviteurs qui se recommande à vous.

CHAPITRE XCVII.

De la conformité à la volonté de Dieu.

I. Le premier effet de l'amour est d'unir les volontés de ceux qui s'aiment. Le grand Dieu, qui nous aime veut être aimé de nous, et pour cela il nous demande notre cœur, c'est-à-dire notre volonté : *Præbe, fili mi, cor tum mihi*. (Prov. XXIII. 26.) Toute notre vie, tout notre salut consiste à unir notre volonté à la volonté divine, qui est l'unique règle du juste et du parfait : *Et vita in voluntate ejus*. (Ps. XXIX. 9.) Celui qui est uni à la volonté de Dieu est vivant et se sauve ; celui qui s'en sépare meurt et se perd. Non, mon Dieu, je ne veux pas autre chose que ce que vous voulez. Donnez-moi la grâce de vous aimer, et disposez de moi comme il vous plaira.

II. Les âmes qui aiment Dieu sont sans cesse occupées à se conformer à sa divine volonté. C'est la prière que nous a enseignée Jésus-Christ, par laquelle nous demandons d'accomplir sur la terre la volonté de Dieu avec la perfection que mettent à l'accomplir les bienheureux dans le Ciel. *Fiat voluntas tua, sicut in cælo et in terrâ*. Sainte Thérèse offrait, au moins cinquante fois le jour, sa volonté à Dieu, imitant ainsi David, qui disait : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu ! mon cœur est prêt.*

(Ps. LVI. 8.) Un acte de parfaite conformité peut changer le cœur d'un pécheur en le cœur d'un Saint, comme il arriva à S. Paul, qui, en disant seulement à Dieu : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* de persécuteur de l'Église devint Apôtre et vase d'élection. Mon Dieu, je vous promets de ne plus me désoler des tribulations que vous m'enverrez. Je sais que le tout est pour mon bien. Je veux dire toujours : Seigneur, que toujours votre volonté soit faite. *Fiat voluntas tua.* Ainsi vous le voulez, ainsi je le veux moi-même. *Ita, Domine, quoniam sic placitum fuit ante te.*

III. Lorsqu'une ame aime Dieu, elle se conforme avec calme à la volonté de Dieu, même dans les choses fâcheuses qui lui arrivent, pauvreté, maladies, désolations. Dans les chagrins qui nous viennent par la malice des hommes, nous devons regarder non la pierre qui nous frappe, mais la main de Dieu qui dirige cette pierre. Dieu ne veut pas le péché de celui qui vous enlève votre bien, votre réputation, votre vie; mais il veut que nous acceptions ces peines comme de sa main, et que nous disions comme Job : *Le Seigneur me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté; comme il a plu au Seigneur, il a été fait; que le nom du Seigneur soit béni!* (Job. 1. 21.) O mon Dieu ! je n'ai pas toujours fait cela; que de fois, pour faire ma volonté, j'ai méprisé la vôtre ! Mais alors je ne vous aimais pas; maintenant je vous aime plus que moi-même, et à cause de cela j'embrasse toutes vos saintes volontés, et je veux faire tout ce qui vous plaît. Vous connaissez ma faiblesse, donnez-moi les forces nécessaires. O volonté de mon Dieu ! vous serez désormais tout mon amour. O Marie ! obtenez-moi la grâce de faire toujours la volonté de Dieu jusqu'à la fin de ma vie !

FIN.

TABLE.

	Pages.
Préface.	1
CHAPITRE PREMIER. — Du salut éternel.	3
CHAP. II. — Le péché déshonore Dieu.	5
CHAP. III. — Patience avec laquelle Dieu attend le pé- cheur.	6
CHAP. IV. — Il faut mourir.	8
CHAP. V. — A la mort on perd tout.	9
CHAP. VI. — La grande pensée de l'éternité.	11
CHAP. VII. — De la mort de Jésus-Christ.	12
CHAP. VIII. — De l'abus de la miséricorde de Dieu.	14
CHAP. IX. — La vie est un songe qui doit bientôt finir.	16
CHAP. X. — Le péché est un mépris de Dieu.	17
CHAP. XI. — La peine du dam.	19
CHAP. XII. — Le jugement particulier.	21
CHAP. XIII. — Il faut préparer ses comptes avant que le jour de les rendre ne soit arrivé.	23
CHAP. XIV. — Peines que souffrira le damné dans ses puissances.	25
CHAP. XV. — De la dévotion envers la divine mère Marie.	26
CHAP. XVI. — Jésus a porté la peine de tous nos péchés.	28
CHAP. XVII. — Il est nécessaire de se sauver.	29
CHAP. XVIII. — Le pécheur refuse à Dieu l'obéissance.	31
CHAP. XIX. — Dieu menace pour ne pas punir.	33
CHAP. XX. — Dieu attend, mais il n'attendra pas toujours.	34
CHAP. XXI. — La mort est le passage à l'éternité.	36
CHAP. XXII. — Il faut réformer sa vie avant que la mort ne vienne.	38
CHAP. XXIII. — L'Agneau de Dieu a voulu être sacrifié pour obtenir notre pardon.	39
CHAP. XXIV. — Le prix du temps.	41

	Pages.
CHAP. XXV. — Terreur du moribond en pensant au jugement qui va suivre.	43
CHAP. XXVI. — Du feu de l'enfer.	44
CHAP. XXVII. — Vanité des biens de ce monde.	46
CHAP. XXVIII. — Le nombre des péchés.	48
CHAP. XXIX. — Folie de celui qui vit dans la disgrâce de Dieu.	49
CHAP. XXX. — Les plaies de Jésus se font sentir aux cœurs qui l'aiment.	51
CHAP. XXXI. — De la grande affaire de notre salut.	52
CHAP. XXXII. — Pour bien mourir, il faut penser à la mort.	54
CHAP. XXXIII. — L'homme, en péchant, se détourne de Dieu.	56
CHAP. XXXIV. — Miséricorde de Dieu invitant le pécheur à la pénitence.	57
CHAP. XXXV. — L'âme comparait au jugement.	59
CHAP. XXXVI. — La vie du pécheur est malheureuse.	60
CHAP. XXXVII. — Jésus crucifié enflamme les cœurs.	62
CHAP. XXXVIII. — Dieu veut sauver tous ceux qui veulent se sauver.	64
CHAP. XXXIX. — La mort est proche.	65
CHAP. XL. — Abandon du pécheur dans son péché.	67
CHAP. XLI. — Du compte à rendre au jugement particulier.	68
CHAP. XLII. — Du voyage à l'éternité.	70
CHAP. XLIII. — Jésus homme de douleur.	71
CHAP. XLIV. — Folie de celui qui ne songe pas à sauver son âme.	73
CHAP. XLV. — Du moment de la mort.	75
CHAP. XLVI. — Dieu va cherchant le pécheur pour le sauver.	76
CHAP. XLVII. — Sentence du juge au jugement particulier.	78
CHAP. XLVIII. — Je puis mourir subitement.	80
CHAP. XLIX. — Éternité de l'enfer.	81
CHAP. L. — Qui sait si Dieu m'attendra encore.	83
CHAP. LI. — Jésus meurt pour l'amour des hommes.	85
CHAP. LII. — Il faut être sauvé ou damné : il n'y a pas de milieu.	86
CHAP. LIII. — Notre mort est certaine.	88
CHAP. LIV. — Que servent à la mort toutes les choses du monde.	90

	Pages.
CHAP. LV. — L'homme en péchant afflige le cœur de Dieu.	91
CHAP. LVI. — Jugement dernier.	93
CHAP. LVII. — Les peines de l'enfer sont les seules peines véritables.	94
CHAP. LVIII. — L'amour crucifié.	96
CHAP. LIX. — Celui qui se damne se trompe sans remède.	98
CHAP. LX. — Nous mourrons.	99
CHAP. LXI. — Dieu accueille avec amour le pécheur repentant.	101
CHAP. LXII. — Pièges du démon qui entraîne le pécheur dans la rechute.	102
CHAP. LXIII. — La résurrection des corps au jugement dernier.	104
CHAP. LXIV. — Amour de Dieu pour nous en nous donnant son fils.	105
CHAP. LXV. — Pour obtenir le salut éternel il faut travailler.	107
CHAP. LXVI. — Portrait d'un homme qui vient d'expirer.	109
CHAP. LXVII. — Un cadavre dans la fosse.	110
CHAP. LXVIII. — Après la mort on est oublié.	112
CHAP. LXIX. — Comparution dans la vallée de Josaphat.	114
CHAP. LXX. — Aveuglement de celui qui se dit : Si je me damne, je ne serai pas seul.	115
CHAP. LXXI. — La mesure des grâces.	117
CHAP. LXXII. — Un Dieu est mort pour mon amour, et je ne l'aime rais pas.	118
CHAP. LXXIII. — Nous devons mettre toute notre attention à faire notre salut.	120
CHAP. LXXIV. — La mort est l'abandon de toutes choses.	122
CHAP. LXXV. — Pensez dès aujourd'hui comme si vous étiez déjà mort ou près de mourir.	123
CHAP. LXXVI. — Examen des péchés au dernier jugement.	125
CHAP. LXXVII. — Combien Dieu aime les âmes.	127
CHAP. LXXVIII. — Remords des damnés.	128
CHAP. LXXIX. — Jésus, roi d'amour.	130
CHAP. LXXX. — Mort malheureuse du pécheur.	131
CHAP. LXXXI. — Mort heureuse des saints.	133
CHAP. LXXXII. — Ce que nous penserons quand nous serons près de mourir.	134
CHAP. LXXXIII. — Témérité de celui qui offense Dieu par le péché mortel.	136

	Pages.
CHAP. LXXXIV. — Parabole de l'enfant prodigue.	137.
CHAP. LXXXV. — Danger de la tiédeur.	139
CHAP. LXXXVI. — Dieu se donne sans réserve à celui qui se donne à lui sans réserve.	140
CHAP. LXXXVII. — Le moment de la mort est un moment de trouble.	142
CHAP. LXXXVIII. — Le pécheur chasse Dieu de son ame.	144
CHAP. LXXXIX. — L'abus des grâces.	145.
CHAP. XC. — L'amour triomphe de Dieu.	146
CHAP. XCI. — Sentence des réprouvés au jugement dernier.	148
CHAP. XCII. — Sentence des élus.	149
CHAP. XCIII. — L'outrage que le péché fait à Dieu.	151
CHAP. XCIV. — Joie de Jésus quand il retrouve la brebis égarée.	152
CHAP. XCV. — Jésus a satisfait pour nos dettes. — .	156
CHAP. XCVI. — Quel bien est l'amitié de Dieu, quel malheur est sa disgrâce.	155.
CHAP. XCVII. — De la conformité à la volonté de Dieu.	157.

FIN DE LA TABLE.